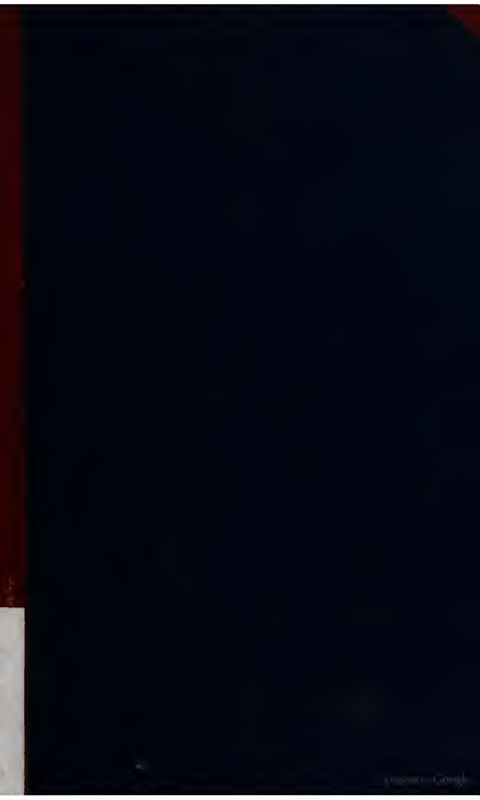




PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN.

TOME II.

Autres Ouvrages nouveaux, publiés par la même librairie.

France (la), par lady Morgan, ci-devant miss Owenson; 3e édition, revue et corrigée. 2 vol. *in*-8. 1818.... 11 fr.

Description de Paris et de ses Édifices, avec un précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'art et de curiosité qu'ils renferment; par J.-G. *Legrand*, architecte, et *Landon*, peintre : ouvrage divisé en quatre parties, savoir : la *première*, Églises et Monumens religieux; la *seconde*, Palais; la *troisième*, Places, Fontaines, Marchés, Théâtres, Hôpitaux, et autres Édifices d'utilité publique; la *quatrième partie*, Hôtels et Edifices particuliers. — Seconde édition, corrigée avec soin dans toutes ses parties, et considérablement augmentée en texte et en planches. 2 vol. gr. *in*-8. enrichis de 120 planches, avec un plan de Paris et de ses embellissemens. 1818........................ 36 fr.

Description de Londres et de ses Édifices, par Barjaud et Landon. 1 vol. *in*-8. avec 42 planches... 18 fr.

Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays. Seconde édition revue, corrigée et augmentée. 2 v. *in*-8. fig. 1817. 21 fr.

Observations sur la Folie, ou sur les Dérangemens des Fonctions morales et intellectuelles de l'Homme, par M. le docteur Spurzheim. 1 v. *in*-8. avec 2 planches. 1818. 5 fr.

Mélanges historiques et politiques, par M. A. H. L. Heeren, professeur d'histoire à l'Université de Gœttingue (auteur de l'*Essai sur l'influence des Croisades*). 1 vol. *in*-8. 1817.. 4 fr.

De Candolle (A. P.) Regni vegetabilis Systema naturale; sive Ordines, Genera et Species Plantarum secundum methodi naturalis normas digestarum et descriptarum. *Volumen primum :* sistens Prolegomena et ordines quinque, nempe Ranunculaceas, Dilleniaceas, Magnoliaceas, Annonaceas et Menispermeas. Grand *in*-8. 1818... 12 fr.

Histoire de l'Art par les Monumens, depuis sa décadence au IVe siècle, jusqu'à son renouvellement au XVIe siècle, par M. Seroux d'Agincourt; grand *in-fol.* dix-neuvième livraison (contenant tout le texte de l'*Histoire de la Sculpture*) .... 30 fr.

— La même, papier vélin . . . . 60 fr.

Ce grand ouvrage, qui formera 6 volumes *in-fol.* ornés de 325 planches, paraît par livraisons, au nombre de 24.—Les dix-neuf premières sont publiées; les cinq livraisons restantes paraîtront à de courts intervalles.

PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN

EN DIVERSES PARTIES

DE L'EUROPE, DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE,

EN 1813, 1814 ET 1815,

EN FORME DE LETTRES;

CONTENANT DES REMARQUES PERSONNELLES ET DIVERSES ANECDOTES SUR LA SUÈDE, LA PRUSSE, L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LES ILES IONIENNES, L'ÉGYPTE, LA SYRIE, LA PALESTINE, L'ILE DE CHYPRE, CELLE DE RHODES, LA MORÉE, ATHÈNES, LA CALABRE, NAPLES, LE TYROL, LA BAVIÈRE, LE DANEMARCK ET LA HOLLANDE;

PAR M. BRAMSEN.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.

A *Strasbourg* et à *Londres*, même maison de commerce.

1818.


V. E. III
NAPOLI
Biblioteca Nazionale

PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN.

LETTRE XXV.

Départ pour Cérigo. — Calme. — Crainte d'une attaque. — Ile de Romo. — Saint-Juan. — Tempête. — Situation périlleuse. — Ile de Stampalia. — L'île déserte. — — Stan-Dia.

Stan-Dia, vis-à-vis l'île de Candie, octobre 1814.

APRÈS être restés trois jours dans le port de Rhodes, attendant un vent favorable, nous partîmes le quatrième, avec une belle brise, qui continua jusqu'à ce que nous fussions au large de l'île de Simi. Nous y restâmes quelque temps, pris par le calme. Le capitaine et plusieurs des matelots prétendirent que l'île était remplie de pirates, et furent occupés toute la journée à pré-

parer leurs fusils et les quatre pierriers du brigantin, avec toute la solennité des préparatifs d'un grand combat. Après tout, cependant, nous nous aperçûmes que ni les fusils ni les canons n'étaient chargés. Lorsque nous leur exprimâmes la surprise où nous étions de voir que l'on n'eût pas pris cette précaution lorsqu'on redoutait un si grand danger, le capitaine nous répondit que la chose ne serait nécessaire que lorsque l'ennemi serait en vue. Il ne nous fut pas difficile de voir que notre commandant n'était pas plus brave qu'il n'était habile marin; mais je crois qu'au fond tout le secret était qu'il craignait d'avoir les armes chargées, sachant qu'il n'avait aucune autorité à bord.

Le 14 octobre, il s'éleva de légères brises, et après avoir cheminé lentement, nous nous trouvâmes en face de l'île inhabitée de Romo, où la brise s'amollit encore. Ici cinq de nos matelots s'avisèrent de mettre le canot à la mer, sans en avoir demandé la permission, et ils allèrent à la rame tout près de l'île pour y pêcher. A six heures, il s'éleva une bonne brise; mais, à notre grande mortification, ces malheureux restaient toujours à lambiner le long de l'île. Nous por-

tâmes néanmoins en route, et nous étions à la vue de l'île de Saint-Juane, lorsque le capitaine voyant que ses gens ne revenaient pas, fut obligé de virer de bord et de mettre en panne pour les attendre, tirant des coups de fusil en signal pour les faire revenir. Ils nous retinrent ainsi deux bonnes heures, et nous avions perdu un temps précieux et un bon vent avant qu'ils fussent de retour.

A neuf heures, nous eûmes doublé l'île de St.-Juane, avec une belle brise du sud-ouest; à dix dix heures, le vent fraîchit, et nous vîmes des éclairs dans le sud-est. Sur les onze heures, le temps devint plus chargé, et les éclairs plus vifs. Le vent continua de fraîchir, et à minuit il ventait très-fort. Notre brave capitaine avait l'air aussi sombre que le firmament. Il fit carguer la grand'voile, et prendre des ris dans le petit hunier, puis vint tout tremblant dans la chambre pour y faire mettre les faux sabords aux fenêtres, nous disant en même temps, d'un air à faire pitié, que le temps paraissait on ne peut pas plus menaçant. Il y avait dans la chambre, suivant l'usage de tous les bâtimens grecs, une Madone sous laquelle était une lampe toujours

allumée. Le cuisinier vint, et l'encensa avec beaucoup de gravité; il en fit autant à toute la chambre et à nos cadres, priant Dieu en même temps avec le capitaine, de toute l'ardeur que donne la peur. A une heure, il venta tempête, et les lames étaient très-hautes. Pour ajouter à notre détresse, le vent tournait continuellement du nord à l'est, de manière que, malgré tous nos efforts, ils calculaient que nous étions encore à dix-huit milles de l'île de Saint-Juane. Notre situation commença à devenir dangereuse. Nous nous trouvions au milieu des îles de l'Archipel, dont il était clair que notre capitaine ignorait les gisemens, de manière que nous étions à tout moment en danger d'être jetés à la côte.

A trois heures du matin, je fus réveillé par un bruit effrayant, et j'accourus bien vite sur le pont pour en connaître la cause. La nuit était si obscure, que je pouvais à peine rien voir devant moi. La pluie tombait en torrens, les coups de tonnerre étaient très-forts et les éclairs extrêmement vifs. Le vent avait augmenté au point d'être devenu un ouragan complet. Les lames s'élevaient comme des montagnes, et le bâtiment fatiguait d'autant plus que notre timonier ne sa-

vait évidemment pas gouverner. Je demandai où était le capitaine ; on ne me répondit pas. Tout était discorde et confusion sur le pont ; le capitaine et ses gens se disputaient avec véhémence. Le second avait ordonné aux matelots de prendre des ris dans quelques-unes des voiles, contre les ordres du capitaine. Je ne cessais de demander quelle pouvait être la cause de tout ce désordre ; la seule réponse que l'on me faisait était un redoublement de clameurs et de vociférations. Après être resté quelque temps dans cet état de suspens, le capitaine me dit d'un air très-agité, que son second refusait d'obéir à ses ordres ; que le brigantin faisait de neuf à dix nœuds par heure, et qu'il craignait que nous fussions jetés à la côte sur quelques-unes des îles dont nous étions entourés. Le second prétendait connaître la situation des îles mieux que le capitaine, et assurait qu'il nous tirerait du danger qui nous menaçait. Le capitaine entrait et sortait de la chambre à tout instant, examinant et pointant la carte ; il était constamment suivi de son fidèle cuisinier, qui, pendant toutes ces opérations, portait toujours de l'encens à la Madone, la priant de vouloir bien éclairer l'esprit du capitaine.

Sur les quatre heures, nous embarquâmes deux fortes lames. La majeure partie des matelots s'était réfugiée dans la chambre, où ils s'étaient étendus sur les chaises et sur les bancs, en criant *Maria santissima*, et en faisant à chaque instant des signes de croix. Il ne restait sur le pont qu'un des officiers du bâtiment et deux matelots; les autres avaient trop grand'peur pour sortir de la chambre. Toute la nuit se passa dans cet état d'incertitude et d'alarme. Lorsque le jour parut, nous nous trouvâmes devant l'île de Stampalia, et à la distance de douze à quinze milles de terre; ainsi nous avions pendant la nuit passé au travers d'une multitude de petites îles, et la Providence seule avait pu nous guider et nous sauver dans cette périlleuse course. Nous nous déterminâmes à relâcher, s'il était possible, à Stampalia, d'autant que le second nous assurait qu'il y avait été auparavant, et qu'il prétendait connaître parfaitement l'entrée du port, qui, disait-il, était très-sain. Cette assurance rendit le courage à notre équipage, et nous espérâmes tous être hors de tout danger dans l'espace de quelques heures. Mais nous ne tardâmes pas à voir nos espérances déçues; car nous étions à peine à

huit milles de l'île, que le vent passa subitement au nord-ouest, et fit absolument avorter notre projet. Ce qui nous fit le plus regretter cette circonstance, fut de réfléchir que nous aurions pu gagner en sûreté le port de Stampalia, si nous n'avions pas perdu deux heures à attendre nos matelots qui avaient quitté le bord près de Romo.

A quatre heures et demie, le vent recommença à souffler ouragan. Le capitaine et la majeure partie de l'équipage étaient d'opinion qu'il valait mieux laisser courir le brigantin vent arrière ; la mer nous prenant en flanc avec tant de violence pendant la bordée que nous courions alors, que nous aurions été dans le plus grand danger en la continuant. Ils disaient que nous n'avions que deux partis à prendre : ou d'essayer d'entrer dans quelque port, ou de nous mettre à l'abri sous le vent de quelques-uns de ces îlots de rocher. Le capitaine regarda cette dernière alternative comme trop dangereuse, et se détermina à manœuvrer de manière à faire arriver le bâtiment vent arrière ; mais il ne se trouva personne de l'équipage pour orienter les voiles. Presque tout notre monde se tenait en bas, tant par la peur de tomber à la mer, que par une déter-

mination de ne pas obéir aux ordres de leur capitaine.

M. Maxwell, qui, dans toutes les occasions critiques, était accoutumé à montrer infiniment de sang-froid et de présence d'esprit, s'exposa alors à tous les dangers; et avec mon assistance, et celle de notre domestique écossais, et de quatre hommes à qui il avait fait entendre raison, nous aidâmes le capitaine à mettre le bâtiment vent arrière. Mais comme par ignorance notre capitaine continua de porter trop de voiles en virant de bord, le brigantin donna une telle bande, que nous eûmes presque le plat-bord à l'eau. Aussitôt qu'il se fut redressé, le capitaine serra toutes les voiles et laissa le bâtiment courir à sec vent arrière. Comme il était impossible de gagner aucun port avant la nuit tombante, il se détermina à courir de la même manière jusqu'au lendemain matin. Vers minuit, nous fûmes réveillés par le cuisinier qui de nouveau encensait la chambre, et qui l'avait tellement remplie de fumée que nous pouvions à peine respirer. La lampe qui reluisait au-dessous de l'image de la Vierge, les faux sabords cloués sur les fenêtres et la majeure partie de

notre équipage couchés les uns auprès des autres, ne donnaient pas à la chambre une apparence agréable et encourageante. Nous demandâmes pourquoi on avait souffert qu'ils vinssent se coucher ainsi dans la chambre, au lieu de rester dans leurs hamacs sous le gaillard d'avant. Le capitaine pleurait à chaudes larmes, disant que la mer déferlait avec tant de violence sur le gaillard d'avant, que ses gens ne pouvaient pas y dormir : d'ailleurs, disait-il, tout dépend de la volonté de Dieu. Il répétait sa vieille histoire, que nous étions tellement entourés d'îles, que, selon toutes les probabilités, nous devions échouer quelque part en moins de deux heures; que notre perte était inévitable, et que la nuit était si obscure, qu'il n'y avait pas de moyen humain de la prévenir. Le seul espoir qui nous restait, était de gagner Candie. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour l'encourager lui et son monde, en leur disant que quoiqu'il fût du devoir de tout le monde de se fier à la Providence, l'on n'en devait pas moins faire tous ses efforts pour se sauver; et qu'il était également de leur devoir de rester sur le pont et de faire bonne garde. Le second capitaine et quatre des matelots paraissaient mieux

connaître l'Archipel que les autres, et nous parvînmes à les persuader de faire le quart jusqu'au matin.

La nuit se passa d'une manière aussi désagréable que la précédente. A chaque tangage du brick, on n'entendait pas autre chose que des exclamations de « *Maria Santissima*, *siamo perduti.* » (Très-Sainte Vierge, nous sommes perdus). A la pointe du jour le vent mollit, et nous découvrîmes, à notre grande joie à tous, que nous n'étions pas à plus de vingt milles d'une petite île qu'ils nous dirent être celle de Spina-longa. Dans ce cas-là, nous ne pouvions pas être loin de l'île de Candie. L'espoir de gagner promptement un port où nous serions en sûreté, ranima nos pauvres Grecs; ils reprirent leurs postes sur le pont, et forcèrent de voiles pour arriver plus vite à cette île que nous avions aperçue: mais en en approchant de plus près, ils découvrirent qu'ils s'étaient trompés, et en examinant attentivement la carte, ils furent tout ébahis de voir que cette prétendue île de Spina-longa était un port de l'île de Candie. La mer était encore si haute, que le capitaine ne voulait pas risquer d'entrer dans un port inconnu; mais cependant

il changea d'avis, sur l'assurance que lui donna un des matelots, qu'il connaissait fort bien l'endroit, et qu'il se faisait fort d'y faire entrer le brigantin sain et sauf. La majorité ayant approuvé la motion, le capitaine finit par y donner sa sanction, et l'homme prenant la barre d'un air de confiance, remplit parfaitement sa promesse et nous mouilla sains et saufs dans ce port.

L'entrée en était étroite, et entre deux promontoires. Dès que nous eûmes doublé l'une de ces projections, nous fûmes agréablement surpris de nous trouver tout à coup dans une mer tranquille. Il y a peu de sensations plus vives que celles qu'on éprouve à cette transition soudaine d'une grosse mer au calme et à la sérénité. Nous jetâmes l'ancre si près du rivage, qu'il semblait que d'un saut nous aurions pu nous trouver à terre. Nous assurâmes encore le bâtiment par des cordages que nous amarrâmes aux rochers ; et alors le bâtiment fut complétement en sûreté.

Fier d'avoir rempli la promesse qu'il avait faite, le matelot qui nous avait déclaré d'une manière si positive qu'il connaissait l'île, nous avoua qu'il n'y avait jamais été de sa vie ; mais qu'il avait pensé qu'il était plus expédient de courir

quelques risques en cherchant un port, que de rester plus long-temps à la mer, l'équipage étant épuisé de fatigues, et le gréement ayant besoin de réparations. L'impudence et l'imprudence de cet homme nous confondirent; aussi rendîmes-nous doublement grâce de notre conservation, à la Providence. Nous nous mîmes sans perdre de temps à réparer les voiles, et après avoir pris la précaution de charger nos armes à feu, et de poster une garde sur le pont pour la nuit, nous jouîmes des douceurs d'un sommeil tranquille.

Le lendemain matin, M. Maxwell, le domestique écossais, le capitaine, plusieurs matelots et moi nous allâmes ensemble à terre. Nous prîmes nos fusils, et nous nous partageâmes en petits détachemens pour examiner l'île, et découvrir si ce n'était pas une retraite de pirates. Nous trouvâmes plusieurs pierres posées les unes sur les autres en forme d'âtres; on y voyait encore des charbons et des cendres, ce qui ne permettait pas de douter qu'on y eût fait du feu assez récemment, d'autant que nous y trouvâmes encore des pelures de fruit, ce qui nous fit redoubler de précautions pour nous tenir sur nos gardes contre toute attaque imprévue.

Cette île, adjacente à celle de Candie, a environ trois milles anglais de long, et ne forme qu'un seul rocher. Nous n'y vîmes point d'arbres, seulement de petits bouquets de sapins nains, et une autre espèce d'arbuste odorifère, dont je ne sais pas le nom, mais qui ressemblait à du myrte sauvage. Nous vîmes plusieurs cavernes sur le flanc des collines ; quelques-uns de nos gens se hasardèrent à les aller examiner ; mais on n'y trouva personne, ni aucun vestige qui indiquât qu'elles eussent été habitées ; il nous parut que ce ne pouvait être que des places où les pirates déposaient et cachaient leur butin. Pendant que nous les examinions, nous fûmes frappés d'entendre le bruit d'un coup de fusil, et nous nous empressâmes de courir vers le lieu pour en connaître la cause ; nous vîmes que c'était M. Maxwell qui avait tué un gros lièvre, qui, n'étant pas accoutumé à la vue d'une créature humaine, n'avait pas bougé de son gîte, et y était resté assis sur le derrière. L'île était couverte de geais et de corbeaux, qui étaient très-criards. Quelques-uns de nos matelots avaient pillé leurs nids et emporté leurs petits : les cris des pères et mères avaient attiré des bandes de

leurs compagnons, qui semblaient partager leur douleur en criant comme eux. L'ancrage est très-bon dans ce port, et deux frégates peuvent y mouiller en sûreté : l'endroit abonde tellement en poissons, qu'après une pêche de deux heures, nos matelots retournèrent à bord en apportant un canot plein. Il y en avait qui ressemblaient à la dorade, et qui avaient le goût de la truite.

A notre retour, nous examinâmes de nouveau nos cartes, et nous trouvâmes que l'île où nous étions, était l'île inhabitée de Stan-dia, où les pirates mettent fréquemment à terre, ainsi que des pêcheurs de l'île de Candie, qui viennent y suivre leur occupation. Nous y restâmes trois jours ; pendant tout ce temps, le vent fut extrêmement fort ; nous voyions du sommet des hauteurs les vagues qui s'élevaient très-haut, tandis qu'à notre mouillage la mer était unie comme dans un calme plat.

LETTRE XXVI.

Ile de Candie. — Vue de la ville et de ses environs pittoresques. — Cérigotto. — Saint-Nicholo. — Quarantaine. — Gouverneur de Cérigo. — Description de l'île. — Embarquement pour le port de Marathonisi.

A Cérigo, port de St-Nicholo, octobre 1814.

Le dimanche 18 octobre, à sept heures, nous levâmes l'ancre ; une demi-heure après nous étions sous voile. Le vent fraîchit du nord-ouest; la mer était dure ; mais comme le vent n'était pas tout-à-fait favorable, à quatre heures du soir, nous n'avions pas encore entièrement perdu de vue Stan-dia. Le lendemain 19, nous fûmes pris d'un calme plat, à environ trois milles de Candie, vis-à-vis la ville de ce nom. Nous pouvions facilement, avec notre lunette d'approche, distinguer les fortifications qui sont de construction vénitienne, ainsi que les murailles qui entourent la ville, et qui paraissent être très-fortes :

nous pouvions même apercevoir les maisons, et distinguer qu'il y en avait plusieurs qui étaient peintes en rouge. Le capitaine nous dit que le port était très-mauvais, et que les gros bâtimens y étaient fort exposés. Les cruautés du pacha actuel ont presque dépeuplé cette île, jadis si belle et si florissante.

Le 19 octobre au matin, nous entendîmes distinctement le bruit du canon, depuis onze heures jusqu'à midi; le feu fut très-vif, et ne cessa qu'à trois heures après midi. Nous envoyâmes sans succès plusieurs matelots au haut du mât, pour tâcher de découvrir d'où venait le bruit. Comme on nous avait dit que le Pacha était mal avec le Grand-Seigneur, et que plusieurs villages étaient en révolte ouverte contre lui, il est probable que le feu que nous avions entendu, provenait de quelques nouveaux actes de cruauté commis par ce chef rebelle.

L'aspect général de l'île est imposant. Elle est coupée par une chaîne de hautes montagnes, au milieu desquelles s'élance le mont Ida, dont les sommets élevés sont couverts de neige. La ville de Candie, entourée de bosquets d'orangers et de citronniers, en face d'une mer transparente

qui refléchissait un ciel sans nuages, présentait un contraste extrêmement agréable. Il y a un Vice-Consul anglais à la Canée, ainsi qu'un négociant français, nommé M. Simon; l'un et l'autre ont, à ce qu'on nous dit, beaucoup d'attentions pour les voyageurs.

Le 20 d'octobre, à dix heures du matin, il s'éleva une jolie brise du sud-est, et nous perdîmes bientôt de vue cette belle île. Dans l'après-midi, nous arrivâmes en vue de Cérigotto, petite île située à vingt-cinq milles au sud de Cérigo. Elle a cela de remarquable qu'elle ne contient qu'une seule maison, et qu'elle est habitée par un Grec, qui y prend soin de quelques troupeaux appartenant aux habitans de Cérigo.

Le même jour, dans l'après-midi, nous entrâmes dans l'île de Cérigo. Elle a une apparence sauvage; la côte consiste en rochers, et l'on n'y voit ni arbres, ni arbustes, ni verdure pour égayer les yeux. Nos marins, n'ayant aucune connaissance de l'endroit, entrèrent dans le port de San-Nicholo, qu'ils prirent par erreur pour celui de la ville de Cérigo. On nous mit aussitôt en quarantaine. Le port est très-petit; mais il offre un bon mouillage. Il est assez profond pour que des

bâtimens d'un tirant d'eau considérable puissent se mettre bord à bord du quai. Dans le fait, c'est le seul endroit où ils soient en sûreté, car la violence du courant, qui est très-rapide à quelque distance de la rive, leur ferait courir des risques s'ils mouillaient ailleurs. On nous dit qu'un gros bâtiment espagnol, richement chargé et destiné pour Cadix, s'était perdu dans ce port dans l'hiver de 1813; le capitaine était à terre dans ce moment-là, et ce fut avec beaucoup de difficulté que l'équipage put se sauver dans le grand canot. Il y a à l'entrée du port un fort gardé par quelques chasseurs siciliens, au service de la Grande-Bretagne. Le 21 octobre, nous quittâmes le brick l'Achmed, et nous le fîmes sans regret, ayant passé plusieurs jours bien mal à notre aise à son bord. Il mit à la voile pour Malte, lieu de sa destination, avec une bonne brise, le lendemain de notre débarquement.

Dès que le capitaine Taylor, gouverneur de l'île, fut informé de notre arrivée, il nous fit l'honneur de venir nous voir, accompagné de plusieurs officiers, au nombre desquels se trouvait M. Manucius, fils de l'ancien Consul anglais, pour lequel nous avions des lettres de recom-

mandation. Comme nous faisions quarantaine, ils ne purent pas entrer dans la maison où nous étions; mais ces messieurs vinrent à notre porte, où ils s'informèrent de notre santé et nous firent offre de tous les services qui seraient en leur pouvoir. Le capitaine Taylor eut la bonté d'ordonner qu'on nous rendît notre quarantaine aussi agréable que les circonstances pouvaient le permettre, et en même temps il nous fit assurer par l'intermédiaire de nos gardiens, qu'il ferait tout pour favoriser et accélérer notre excursion dans la Morée. Comme notre projet était de nous rendre dans le golfe de Marathonisi, pour voir le pays des Mainottes, il nous proposa de louer un bateau ouvert pour nous y conduire. Il nous promit encore de nous donner une lettre pour le Bey des Mainottes; M. Manucius nous en promit aussi une.

L'île de Cérigo n'a que quarante-cinq milles anglais de circonférence. C'était autrefois la fameuse Cythère. Elle forme aujourd'hui une des sept îles Ioniennes. Elle renferme une ville de son nom, qui, nous dit-on, est mal bâtie et peu habitée. Nous ne pûmes pas y entrer, à cause de notre quarantaine. L'île a un château, situé

sur un rocher, et un petit port ; le commerce y est très-borné. Ce n'est qu'un rocher, et comme il y pleut rarement, et que, pendant l'été, la chaleur y est excessive, il n'y a presque pas de pâturages pour les bestiaux. A peine trouve-t-on des vaches dans l'île ; aussi le lait et le beurre y sont-ils très-rares. Les parties cultivées produisent des orangers et des raisins qui sont excellens, ainsi que des citrons et quelques légumes. Il s'y fait du miel qui est d'une qualité parfaite. Nous allâmes, avec notre gardien, à deux milles de Porto-St.-Nicholo, voir quelques objets d'antiquité. Nous vîmes une espèce de tombeau, et partie d'une chapelle et d'un mur qui sont encore subsistans ; mais le tout est dans un tel état de dilapidation qu'il est impossible de se figurer quel pouvait être son état ancien ; et comme nous ne pouvions tirer de renseignemens que du vieux gardien que le bureau de santé nous avait donné, nous ne pûmes rien apprendre de satisfaisant à cet égard.

LETTRE XXVII.

Pirates. — Aventure avec eux. — Marathonisi. — Le Bey. — Consultation médicale. — Le Major. — Particularités curieuses relativement aux Mainottes. — Description de leur ville. — Le château. — Environs. — Visite au Bey. — Notre réputation médicale confirmée. — Restes intéressans d'antiquités.

Marathonisi, octobre 1814.

Nous nous embarquâmes le 24 octobre, à trois heures du matin, à bord du bateau que le gouverneur avait loué pour nous, et nous mîmes à la voile avec une petite brise du sud. Notre bateau n'étant que du port de deux tonneaux, et n'ayant pour tout équipage qu'un Grec et ses deux fils, n'était pas assez fort pour que nous pussions nous hasarder à tenir la haute mer. Tout notre équipement consistait dans une voile, quatre rames pour ramer en cas de calme, une petite ancre, son grelin et une lunette d'approche.

Comme la baie de Coron et le golfe de Marathonisi sont le rendez-vous général des pirates de la Morée, l'intention de notre capitaine était de côtoyer de très-près le rivage, et de veiller scrupuleusement, quoique le gouverneur Taylor nous eût assurés que le danger n'était plus si grand qu'autrefois, depuis que le Grand-Seigneur avait envoyé un bâtiment armé chargé de croiser dans ces parages, et que plusieurs de ces pirates avaient été pris et exécutés sommairement sur les lieux.

Nous étions en mer à quatre heures et demie; le ciel était serein, la mer tranquille, et une jolie brise nous portait en route d'une manière agréable. Nous avions déjà fait près de vingt milles, et nous n'avions pas eu une seule voile en vue. A six heures, nous n'étions qu'à sept milles de distance du cap de la Morée. Nous avions le projet de porter sur cette pointe, et de naviguer ensuite entre la côte et les rochers, vu que c'était le passage le plus sûr pour de petits bateaux.

Vers les sept heures, nous découvrîmes un bâtiment, qui nous parut être une goëlette, en panne, avec toutes ses voiles larguées. Il était

près de la pointe qui formait le cap, et si proche des rochers qu'il en était presque caché. Nous en étions encore trop éloignés pour pouvoir distinguer ses mouvemens; mais environ une heure après, nous nous aperçûmes pleinement qu'il avait levé l'ancre, et qu'il filait tout doucement le long de la côte. Notre capitaine nous informa que ce bâtiment avait une apparence très-suspecte, et qu'il ressemblait beaucoup à un qui lui avait donné chasse une quinzaine auparavant, en allant de Marathonisi à Cérigo: il jugeait donc à propos de faire voile en dehors des rochers, et de tenir un peu plus le large, car nous serions bien sûrs, avec une légère brise, de marcher mieux que lui. Nous accédâmes à sa proposition; nous virâmes de bord, et il n'y avait pas une heure que nous courions cette nouvelle bordée, que nous aperçûmes la goëlette forçant de voiles et nous poursuivant. Sur les onze heures, elle avait tellement gagné sur nous que nous pouvions distinguer clairement avec notre longue-vue, qu'elle était bâtie en forme de galère, qu'elle portait plusieurs canons, et qu'elle était pleine de Turcs et de Grecs. Elle continuait toujours à porter sur nous, nous n'en étions plus qu'à cinq milles de

distance. Notre capitaine et ses deux fils ne cessaient de faire des signes de croix et de montrer du doigt le bâtiment, en s'écriant « *Kakos ! Kakos !* »

Notre interprète nous dit que notre capitaine ne doutait pas que ce ne fût un pirate qui nous donnait chasse ; que la seule chance que nous avions de nous sauver était de ramer de toutes nos forces, et de porter autant de voiles que nous pourrions. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, et ne cessâmes pas de ramer au nombre de quatre, en nous relayant successivement, et en même temps nous déployâmes tout ce que nous avions de voilure. Nous nous aperçûmes, à notre grande joie, que par nos efforts nous faisions alors six nœuds par heure ; cependant il nous était impossible de nous déguiser que le bâtiment qui nous suivait, portant une forte voilure, gagnait sur nous très-rapidement. Notre capitaine nous proposa alors de mettre en travers, et de nous soumettre à notre sort, d'autant qu'il prétendait avoir vu la fumée des fusils. Il paraît que c'est le signal que les pirates sont dans l'usage de faire à un bâtiment, pour l'avertir de s'arrêter ; et s'il n'obéit pas, on lui tire dessus et on le coule bas.

Mais nous étions déterminés cette fois à ne point accéder aux propositions du capitaine, et nous fûmes d'avis qu'il valait mieux porter sur la côte, abandonner notre bagage, et nous cacher parmi les rochers, quels que fussent les dangers auxquels cela nous exposerait, plutôt que de céder d'une manière aussi pusillanime. Nous continuâmes donc de côtoyer la terre à la voile jusque vers deux heures, que nos ennemis mirent en travers au milieu du golfe, justement vis-à-vis le port de notre destination. Leur intention était probablement de faire feu sur nous si nous cherchions à traverser le golfe; mais nous continuâmes de ramer de toutes nos forces. Heureusement, à notre grande joie et conséquemment à leur grand chagrin, sur les trois heures il se fit un calme plat. Nous étions alors à six milles du pirate, et déterminés à entrer dans le port. Nos ennemis, voyant que nous nous disposions à traverser le golfe, mirent un canot à la mer, mais heureusement pour nous trop tard. Nous remplîmes notre objet, et nous laissâmes la goëlette dans le golfe à environ quatre milles derrière nous.

Ce ne fut qu'après de minuit que nous gagnâmes le port, et que nous trouvâmes le temps de

respirer et de nous congratuler les uns et les autres de l'avoir échappé aussi heureusement. A notre entrée, un garde nous hêla, et quand il eut appris qui nous étions, il nous permit de venir à terre. Arrivés au quai, le garde nous informa que le Bey n'était pas en ville, et que le major, leur commandant militaire, était couché. On nous offrit de nous conduire à des appartemens où nous pourrions passer la nuit, ce à quoi nous consentîmes. On nous mena à une grande maison à deux étages, bâtie en bois. Un grand escalier de bois en dehors de la maison conduisait au second étage, qui consistait en une misérable chambre dans laquelle il n'y avait pas un seul meuble. Des treillis ou jalousies tenaient lieu de fenêtres. Nous arrangeâmes nos matelas de notre mieux. Nous avions si grand besoin de repos, que nous ne prîmes pas garde aux inconvéniens du lieu. Nous avions été exposés toute la journée dans un bateau ouvert à la chaleur de l'air, et nous avions ramé comme des forçats pendant plusieurs heures, sans prendre aucun rafraîchissement; aussi étions-nous fort aises de nous reposer, après toutes les fatigues que nous avions endurées.

Le lendemain, sur les onze heures, deux Mainottes vinrent nous prévenir que le Bey et le major étaient dans l'intention de nous faire une visite. Ils vinrent en conséquence vers midi, accompagnés d'un négociant grec de Mizitra, et de huit officiers de leur suite. On nous traita avec beaucoup de politesse, et on nous présenta au négociant grec, qui parlait un peu italien. Nous remîmes notre lettre au Bey, qui nous dit qu'il demeurait vis-à-vis le lieu de notre résidence, et qu'il serait fort aise de nous voir : il ajouta que rien ne manquerait de sa part pour rendre notre séjour agréable ; il était bien fâché qu'une indisposition l'empêchât de nous accompagner personnellement, mais que le major se ferait un plaisir de remplir cet office. Pendant notre conversation, quelques Mainottes nous apportèrent des pipes et nous régalèrent de café, qui nous fut servi de la même manière que j'ai déjà décrite chez Ali-Bey. Notre visitant nous parut être âgé d'environ trente ans ; il était très-pâle, et selon toutes les apparences dans un mauvais état de santé. Il avait beaucoup d'affabilité dans ses manières, et nous sembla être un homme fort intelligent.

Il portait ses cheveux noirs courts, il avait de grandes moustaches, mais point de favoris. Il était vêtu très-simplement, n'ayant sur la tête qu'une petite calotte ou barrette rouge, une robe large et flottante, avec une soubreveste de velours vert. Il portait des babouches jaunes; un poignard et deux pistolets étaient suspendus à sa ceinture. Le major est un homme de bonne mine, et était habillé plus richement que le Bey.

Après les cérémonies d'usage, le Bey nous causa beaucoup de surprise en observant qu'il savait que les voyageurs possédaient généralement quelques connaissances en médecine, et ne marchaient jamais sans avoir avec eux une caisse portative de médicamens. Il nous pria en conséquence de lui prescrire quelques remèdes pour une fièvre dont il était affligé depuis quelque temps. Il nous assura qu'il était impossible de se procurer des remèdes, soit dans la ville, soit dans les environs. Quoique les histoires effrayantes qu'on raconte de tous ceux qui ont osé prescrire des remèdes pour les despotes de l'Orient, se présentassent alors en foule à notre mémoire, nous promîmes pourtant de faire ce qu'il désirait; ce qui lui fit grand plaisir.

Après une heure de conversation ils nous quittèrent. A peine étaient-ils partis, qu'il vînt deux Mainottes, qui nous apportèrent chacun un panier de raisins superbes ; l'un était un présent du Bey, l'autre un présent du major, dont le nom, autant que je puis m'en rappeler, était Isam Bey ; ils nous dirent qu'il était craint et respecté plus même que son supérieur ; que c'était son père qui avait fondé la ville, et y avait dépensé une fortune ; aussi en avait-il été le premier Bey. Le major lui-même avait servi comme officier au service de Russie, et avait commandé auparavant à Zante. Il y eut une occasion où il fut plus ouvert avec nous que d'ordinaire, et où il nous fit connaître qu'il désirerait bien d'être employé encore une fois, soit au service de Russie, soit à celui de la Grande-Bretagne ; car, disait-il, il n'aimait ni sa place actuelle, ni l'armée qu'il commandait. Le major a deux fils qui sont officiers dans l'armée, et deux filles, dont l'une est mariée, et l'autre tient la maison de son père.

Les Mainottes sont absolument indépendans des Turcs, et ont le privilége de choisir eux-mêmes leur Bey, ainsi que les autres officiers

de leur petite république. Ils vivent dans les défilés des montagnes de leur pays, et regardent la guerre comme la source naturelle de leur subsistance et de leur entretien. Leurs enfans sont élevés dans les mêmes sentimens. Aussi la branche principale de leur éducation, leur seule belle qualité, est le maniement des armes; les femmes sont accoutumées à s'en servir tout comme les hommes, et lorsque leurs maris sont absens pour le service militaire, elles montent la garde en ville, avec un fusil sur l'épaule. Elles sont assez belles, en général grandes et pâles, et portent dans leurs regards effrontés l'esprit de leur profession. La majeure partie ont les yeux et les cheveux noirs. Elles s'habillent simplement, comme font les femmes grecques de Zante. Les habitans paraissent vivre ensemble en bonne harmonie; et quoique les habitudes de l'industrie soient incompatibles avec leur mode de vie général, ils ne sont pas sans ouvriers et sans marchands. Ils ont une chétive apparence dans ce mélange bizarre de guenilles turques et grecques qui leur servent d'habillemens; mais ils ont tous l'air audacieux et menaçant, et les enfans eux-mêmes, dès le moment où ils peuvent

manier des armes, portent un poignard et une paire de pistolets chargés, auxquels ils ont recours sur-le-champ en cas de dispute. Il y a environ quinze jours qu'une femme eut une querelle avec deux Mainottes; dans la chaleur de sa colère elle saisit le pistolet d'un d'eux, et l'étendit roide mort sur la place; au même moment elle blessa l'autre à coups de poignard.

Du quai on voit en plein la grande mer, et les habitans y passent la plus grande partie de la journée, assis, fumans, occupés à regarder les bâtimens qui peuvent passer. Il en croise souvent dans les îles de la Grèce, où ils commettent beaucoup de déprédations; mais les voyageurs qui invoquent leur hospitalité, et s'abandonnent à eux, sont rarement molestés; c'est ce dont j'ai été témoin oculaire. Pendant le séjour que nous avons fait ici, un bâtiment grec est entré en détresse. Il avait à bord plusieurs marchands turcs qui vinrent à terre pendant le temps qu'on mit à réparer les avaries du bâtiment. Malgré l'inimitié que les Mainottes portent aux Turcs, le respect que le malheur inspire naturellement aux cœurs les plus durs, empêcha ces brigands de molester en aucune manière ceux qu'ils regar-

daient comme étant venus se mettre sous leur protection; et les Turcs eux-mêmes étaient si intimement convaincus du privilége auquel leur situation leur donnait des droits, qu'ils s'asseyaient dans les rues et y fumaient leurs pipes aussi tranquillement que s'ils avaient été dans leur propre capitale.

Il paraît que les Mainottes ne font pas grand cas du sommeil; nous les entendions généralement tous les soirs jusqu'à trois heures du matin, et assez souvent même jusqu'au point du jour, danser dans la place du marché au son d'un tambourin, qui est leur seule musique, et ils accompagnent toujours l'air avec leurs voix. Cet air est invariablement le même, ils l'appellent leur danse de guerre.

Cette petite ville est située au pied d'une montagne; elle consiste en quelques rues misérablement étroites; le seul endroit qui soit pavé, est la place du Marché où est l'église. C'est un bâtiment peu élevé, en pierres de taille, sans clocher ni horloge; il ne faut pas l'analyser et le juger d'après les règles de Vitruve. Les maisons sont toutes basses, elles passent rarement un étage de hauteur; il y en a quelques-unes en brique;

mais la majeure partie est en bois et recouverte en chaume.

Le major réside dans un château situé sur une éminence qui domine la ville : nous y montâmes par des marches de pierre très-dégradées. La porte était défendue par deux gros chiens si farouches, qu'on fut obligé de les tenir enchaînés pendant tout le temps que nous restâmes au château. Les appartemens étaient petits, et ne contenaient pour tous meubles que des nattes de paille étendues sur le plancher, et deux chaises basses. On y voyait une quantité de pistolets et de sabres courts suspendus à des clous tout autour de la chambre. Le château a une très-belle vue sur la baie, de manière à voir à une distance considérable l'ennemi qui approcherait. Dans le cas où la ville serait prise, ce château pourrait tenir quelque temps.

Les Maïnottes sont adonnés à la pêche, et y sont fort adroits. Le poisson est en abondance et se vend à très-bon marché. Les environs de la ville ne sont pas très-susceptibles de culture, la ville étant entourée de hautes montagnes, qui sont en partie stériles, et en partie couvertes de pins et de châtaigniers. Il n'y a que peu de jardins

dans le voisinage. Dans le fait, les habitans sont trop indolens pour cultiver les endroits qui seraient productifs ; ils se contentent de recevoir de Cérigo et de Candie les approvisionnemens dont ils ont besoin. Il arriva hier de cette dernière île un bateau chargé de châtaignes superbes ; elles se vendirent sur le quai à très-bas prix. Le port est vaste, mais il n'y en a qu'une partie où de gros bâtimens soient en sûreté. Le meilleur mouillage est à l'ouest de la ville, ce côté étant abrité par les hauteurs. Il n'est pas si sûr vis-à-vis de la ville, les gros bâtimens étant obligés de se tenir à un quart de mille du rivage, faute d'eau plus près ; et alors ils sont fort exposés aux coups de vent de sud-est.

Un jour que nous nous promenions au bord de la mer, à environ un demi-mille de la ville, nous remarquâmes plusieurs gros blocs de marbre blanc qui étaient à moitié enfoncés dans la terre, ainsi qu'une superbe cuve de la même matière, et d'autres débris qui devaient avoir appartenu autrefois à un grand édifice. Nous témoignâmes au major combien nous étions surpris qu'on ne nous eût fait aucune mention de ces restes d'antiquités ; il nous dit que le bord de

la mer, jusqu'à une certaine distance, était couvert de semblables fragmens de marbre, et que partout où l'on faisait des fouilles, on était sûr de trouver des restes d'antiquités de ce genre. Il ajouta que tout récemment on avait trouvé sous terre un lion de marbre blanc, ainsi qu'une colonne et un sarcophage de marbre de couleur qui contenait deux squelettes. On avait déposé ce sarcophage dans l'église; nous l'y vîmes ensuite; il était très-bien conservé, et la sculpture en était d'une belle exécution. Nous nous rendîmes ensuite dans un endroit où l'on peut voir clairement, à quelques verges de distance du bord de la mer, divers édifices au-dessous de la surface de l'eau. On nous dit que dans certaines saisons de l'année, partie des murs d'un des plus grands bâtimens étaient visibles au-dessus de l'eau. Ce doit être les restes de quelque ville qui aura probablement été détruite par un tremblement de terre ou quelque autre convulsion violente de la nature. Nous désirions vivement pouvoir faire quelques fouilles sur le rivage qui est en face de l'endroit où l'on aperçoit ces restes; mais le major chercha à éluder notre prière, en disant pour excuse que les Mainottes sont trop paresseux et

trop fiers pour s'abaisser à faire des fouilles pour des étrangers. Je n'en suis pas moins convaincu que, moyennant certains arrangemens pécuniaires, on aurait la permission de fouiller cet endroit, où il est plus que probable qu'on trouverait des restes d'antiquités qui paieraient, et au-delà, les frais d'une pareille entreprise.

Nous rendîmes au Bey la visite qu'il nous avait faite. Je lui portai de la crème de tartre et de la teinture de quinquina, que M. Maxwell avait apportée d'Angleterre; et mes ordonnances eurent un si bon effet, soit sur sa maladie ou sur son imagination, que le lendemain matin il nous fit dire qu'il se sentait tout-à-fait rétabli, et qu'il nous remerciait bien du secours que nous lui avions donné. Nous prîmes soin de laisser quelques bonnes doses de sel de Glauber, que nous lui recommandâmes de prendre quelques jours après notre départ, afin que, dans le cas où il n'opérerait pas comme il faut, nous pussions être hors de portée des témoignages ordinaires de reconnaissance que ces messieurs accordent souvent à ceux qui font les médecins. Des gens dignes de foi nous dirent qu'Ali-Bey avait fait couper le cou à un médecin chrétien, parce

qu'un de ses enfans, que ce dernier avait traité, était mort. Nous avons visité le port et les environs de la ville, accompagnés par le major et par sa suite consistant en plusieurs officiers de l'armée.

Les Maïnottes ne sont pas bien pourvus de chevaux ; ils ne laissent jamais ceux qu'ils ont aller au-delà de leurs frontières, de crainte qu'ils ne soient pris par les Turcs. Un négociant grec a écrit en conséquence à Misitra, pour qu'on nous en fournisse ; et lorsqu'il est venu nous prévenir qu'ils étaient arrivés, il nous a demandé la permission de nous accompagner chez lui à Misitra, sa maison étant la seule de la ville, nous a-t-il dit, où il y eût des logemens pour les voyageurs, qui sont tous conséquemment obligés d'y descendre.

LETTRE XXVIII.

Voyage à Misitra. — Escorte singulière. — Baniottes. —Description du pays. — Aventure. — Vallée de la Laconie. — Misitra. — Sparte. — Négociant grec.

Misitra, novembre 1814.

Nous partîmes de Marathonisi, accompagnés du négociant grec et de seize Mainottes, chacun armé d'un fusil, de deux pistolets et d'un poignard. Cette escorte, dont nous étions redevables à la bonté du major, était commandée par ses deux fils, à qui il dit devant nous qu'ils répondaient sur leurs têtes de notre sûreté. Ils étaient chargés de nous garder dans les défilés de leurs montagnes jusqu'à leurs frontières. A deux milles de distance de la ville, nous passâmes devant trois belles fontaines et cuves antiques de marbre blanc d'un beau travail et bien conservées. Après quatre heures de marche, nous arrivâmes à la frontière des Mainottes, où nous remerciâmes les gens de notre escorte, et

leur fîmes un présent. Ils tirèrent une salve de mousqueterie en notre honneur, nous souhaitèrent un bon voyage, et prirent amicalement congé de nous.

Ces forbans indépendans témoignent beaucoup de respect pour les Anglais. Le Bey et le major sont toujours remplis d'attentions pour tous les voyageurs de cette nation qui leur apportent des lettres de recommandation, en raison du besoin d'armes et de munitions qu'ils ont, et du désir d'être fournis par les Anglais de ces articles qui sont pour eux, ainsi qu'on peut bien le penser, des objets de première nécessité.

Pour preuve de la déférence qu'ils ont pour les Anglais, il me suffira de dire qu'ils sont on ne peut pas mieux avec le capitaine Taylor, le gouverneur de Cérigo; et lorsque la navigation de ces mers devient difficile pendant l'hivernage, ils laissent passer par leur territoire la malle des lettres et les dépêches de conséquence, pour Patras, d'où elles sont expédiées pour Corfou, siége actuel du Gouvernement Britannique dans les îles Ioniennes.

A notre arrivée à la frontière des Mainottes, et en entrant sur le territoire des Baniottes,

nous trouvâmes une nouvelle escorte, à qui le négociant de Misitra avait donné ordre de venir nous y rencontrer. Elle ne consistait qu'en deux soldats, l'un abanais, et l'autre turc ; et pourtant il nous chargea la somme énorme de trente piastres fortes d'Espagne, valant dix livres sterling, pour nous escorter jusqu'à Misitra. Ce soldat turc avait été autrefois un des plus fameux voleurs du pays ; il avait commandé une bande qui infestait ces mêmes montagnes, et qui, non contente de piller les étrangers, attaquait et pillait les Turcs eux-mêmes. Le Gouvernement Turc avait offert en vain de fortes récompenses pour la tête de ce chef de bandits qui se nomme Hassan ; il avait été forcé de lui accorder un pardon sans conditions, et de lui assurer protection s'il voulait mettre bas les armes. Il y consentit à la fin, et depuis lors il est toujours resté attaché à la garde personnelle du Bey du district. Il n'y a personne dans le pays qui soit plus propre que lui à servir d'escorte, connaissant, comme il fait, tous les repaires de voleurs. La vérité du proverbe qu'il faut employer des voleurs pour prendre des voleurs, se vérifie à la lettre dans ce cas. Il a de trente à quarante ans ; il s'ha-

bille à la turque, et a une physionomie qui exprime parfaitement son ancienne profession : ce serait une étude digne du pinceau d'un nouveau Salvator Rosa. Il n'éprouve pas la moindre répugnance à parler de son premier métier, et je ne doute pas que si nous avions pu causer avec lui dans sa langue, il aurait été très-fier de nous rendre un compte détaillé de ses exploits.

Nous passâmes plusieurs hautes montagnes, toutes occupées par les Baniottes, peuplade de voleurs très-fameuse ; à la vérité ils ne sont ni aussi guerriers ni aussi indépendans que les Mainottes, mais ils sont aussi experts dans leur profession, et ils sont également disposés à inquiéter le voyageur paisible. Quoique en révolte ouverte avec les Turcs, ils n'osent pas choisir leur Bey ; au moins les Turcs ne le reconnaissent pas en cette qualité, et conséquemment son pouvoir n'est que nominal. Leur pays est fertile et passablement bien cultivé : ils nourrissent de nombreux troupeaux de moutons. Nous en rencontrâmes plusieurs en route. Leurs aimables bergers ne sont pas moins voleurs que leurs maîtres. En passant quelques-uns des défilés de ces montagnes, nous vîmes plusieurs grandes cavernes,

où ces bandits se mettent souvent en embuscade. Deux de ces passes surtout sont très-fameuses pour ces sortes d'opérations. Lorsque nous en approchâmes, les soldats de notre escorte nous firent faire halte, et nous prièrent de leur donner le temps d'examiner les lieux avant de nous hasarder à avancer. En passant cet endroit, ils firent une décharge de leurs carabines, et vociférèrent quelques phrases grecques, qu'on me dit être les mots d'ordre qu'ils employaient autrefois, et qui servaient de signal pour annoncer qu'ils appartenaient à leur tribu. Trouvant que tout était sûr, ils nous firent signal d'avancer, et nous passâmes les défilés sans malencontre.

Nous gagnâmes ensuite un village agréablement situé sur la pente d'une colline fertile, et remarquable par son vieux château extrêmement fortifié, où l'on nous dit que résidait un des juges du lieu. La campagne autour de ce village était bien cultivée, et abondait en blé, orge et lin ; les jardins étaient remplis de diverses sortes de légumes, et produisaient en outre des pêches, des olives, des mûres et des raisins de la meilleure qualité. Nous y fûmes embaumés par le parfum de plusieurs buissons de chèvre feuille,

cette belle fleur que les Grecs ont si souvent sculptée sur les frises de leurs monumens. Les habitans ne paraissaient guère moins sauvages que les Arabes des montagnes des environs de Jérusalem ; ils portaient des habillemens grecs, si toutefois on peut donner le nom d'habillement à des guenilles et des haillons rapiécés, dont on ne pouvait distinguer ni la couleur ni la forme. Cependant, tout pieds nus qu'ils étaient, et en haillons, il n'y en avait pas un seul qui n'eût un poignard et une paire de pistolets. Notre garde serra la main à plusieurs d'entre eux, qui vraisemblablement avaient fait autrefois partie de sa bande, et il parla à plusieurs qui étaient autour de nous.

Dans ces entrefaites on nous pria de n'aller qu'au petit pas. Nous ne pouvions deviner quel pouvait être le motif de cette conférence privée ; nous priâmes notre Grec de rester en arrière, et de tâcher d'apprendre quel pouvait être le sujet de leurs délibérations. Comme il était un de leurs compatriotes, on ne fit aucune remarque sur ce qu'il était venu les joindre ; ils revinrent à la fin auprès de nous, après avoir été plus de vingt minutes en consultation. On nous dit que

ces gens avaient essayé de persuader à notre escorte et à lui-même d'imaginer un plan par lequel ils pourraient nous voler, sans qu'eux parussent avoir pris part à l'affaire : ils ajoutaient qu'ils savaient que nous étions des voyageurs anglais, et que nous avions nos poches pleines d'or ; et ils leur promirent de partager fidèlement le butin avec eux. Notre garde leur fit des représentations, et les assura que bien loin d'être de riches voyageurs, nous étions de pauvres pélerins qui revenaient de Jérusalem : au moyen de ce conte il les appaisa. Notre interprète nous dit cependant que ce qui avait le plus contribué à nous sauver du pillage, était la grande déférence que ces bandits avaient pour leur ancien camarade. Il ajouta qu'ils donnaient les plus grandes marques de respect à notre guide, et qu'ils l'appelaient toujours leur capitaine et leur ami, comme s'il était encore à leur tête.

La campagne est très fertile et très-bien cultivée dans le voisinage de Misitra. Quatre milles avant d'arriver en ville, nous traversâmes un village considérable, auprès duquel la route était si raboteuse, que nos chevaux de bât bronchaient à chaque pas qu'ils faisaient, ce qui retarda notre

arrivée à Misitra jusqu'au soir très-tard. Dès que nous fûmes arrivés dans cette ville, nous nous rendîmes à la maison de M. Demitri ; c'est le nom du négociant grec qui nous accompagnait. Misitra est une ville considérable, située sur l'Iri, branche du Vasilipotamos, nom moderne du célèbre Eurotas, et au pied du non moins fameux Taygète :

> *O ubi campi*
> *Sperumque, et virginibus baccata Laconis*
> *Taygeta !*

Devant nous se déployait la riche vallée de la Laconie, qui est délicieuse par la situation et la variété des points de vue enchanteurs qu'elle offre aux yeux. Les hauteurs de la ville sont couronnées par un château gothique qui tombe rapidement en ruines. Cette ville peut se glorifier de posséder une église et un hôpital. Les Juifs, qui y sont en grand nombre, y ont une synagogue. Les maisons sont pour la plupart bâties en bois, n'ont qu'un étage de haut, et sont généralement placées au fond d'une grande cour. Les rues sont étroites et ne sont pas pavées.

Nous fîmes une excursion dans les environs pour voir les ruines de Sparte, que les décou-

vertes que M. de Châteaubriand y fit en 1806, rendent si intéressantes pour les voyageurs, indépendamment des grands souvenirs qui y sont attachés. Des voyageurs, appuyés de l'autorité de grands noms, avaient regardé Misitra comme étant située sur l'emplacement de l'antique Sparte; mais cet écrivain si digne de la célébrité dont il jouit, a prouvé le contraire d'une manière incontestable. Quoique le lieu ne présente à la vue que des monceaux de décombres informes, il doit certainement avoir, et il aura toujours un grand charme aux yeux du philosophe et de l'homme de lettres. Les environs sont tellement infestés par les Baniottes, que le voyageur ne doit pas songer à risquer d'examiner ces débris d'antiquités, s'il n'a pas obtenu de l'Aga de Misitra une escorte de deux soldats pour le moins. Si le génie et le patriotisme des anciens Lacédémoniens ne se sont pas transmis à leur postérité, ces bandits prouvent au moins qu'ils ont hérité de l'esprit de vol que ses lois inculquaient dans l'âme de leurs ancêtres.

On ne nous avait pas donné la plus haute idée de la réputation dont jouissait notre négociant grec, M. Demitri; et nous ne nous séparâmes pas

sans éprouver quelques-uns de ses tours habituels. Le maître de poste est un de ses parens ; voulant nous retenir long-temps chez lui où nous étions ses pensionnaires, il s'entendit avec celui-ci pour nous empêcher d'avoir les chevaux que nous avions commandés pour notre départ. Nous fûmes à la fin obligés de porter plainte à l'Aga, qui envoya un de ses soldats avec notre interprète, au maître de poste, le menaçant de lui infliger une punition corporelle, s'il n'exécutait pas tout de suite l'objet de notre demande. La meilleure chose à faire en arrivant ici, sera de s'adresser à l'Aga de la ville, qui est extrêmement poli pour les voyageurs, et de le prier de vous recommander à une maison respectable. Pour avoir des chevaux, il faudra également s'adresser à sa personne; on évitera par-là des retards et des surcharges. Il ne faut pas prendre le chemin le plus court qui mène à Calamata, qui n'est que de seize milles, parce qu'il est tellement infesté par les Mainottes, qu'il est presque impossible d'y passer sans être dépouillé. Il vaut mieux prendre la route de Leondari, ce qui prend à la vérité environ six heures ; mais cela vous donne occasion de voir Sinaud et Méga'opolis. A Cala-

mata, on sera enchanté de faire connaissance avec le docteur Cornelio Avil, natif de Zante; c'est un excellent homme, rempli d'attentions pour les étrangers, et qui s'empresse de fournir des lettres de recommandation à ceux qui désirent voir le pays des Mainottes.

LETTRE XXIX.

Départ pour Tripolizza.—Bajourdie ou Passe-port. — Tartare, son caractère et sa conduite. — Description de Tripolizza.

Tripolizza, novembre 1814.

Quoique notre cher hôte de Misitra fût singulièrement jaloux de nous persuader qu'il nous fallait une escorte pour venir jusqu'ici, nous étions déterminés à en agir à notre guise, et nous partîmes de Misitra sans nous embarrasser d'être escortés. La route n'est pas fort intéressante. Nous ne fîmes que monter et descendre des collines qui n'offraient que l'aspect de la stérilité et de la désolation. Quelques chênes rabougris étaient la seule chose qui brisât la tris-

tesse et l'aridité de cette espèce de désert. Nous passâmes à côté de plusieurs voyageurs turcs et grecs qui voyageaient indifféremment, et qui ne parurent pas faire la moindre attention à notre petite cavalcade. Nous arrivâmes ici sa ns avoir eu en route la moindre aventure digne d'être rapportée. La distance est d'environ huit milles. Comme la maison du drogman du pacha, qui est la meilleure où les voyageurs puissent descendre, se trouvait remplie, nous fûmes obligés d'aller nous loger chez un vieux Grec qui nous fut recommandé par le drogman. Les logemens étaient assez bons, mais ils étaient tellement infestés de vermine, que nous ne pûmes pas fermer l'œil un instant, tout fatigués que nous étions de notre voyage au travers des montagnes. Je recommanderais aux voyageurs d'écrire au drogman quelques jours avant leur arrivée, afin d'arrêter d'avance des logemens chez lui, et de le prier d'avoir une *bajourdie* ou passe-port turc, tout prêt pour eux, afin qu'il n'y ait rien qui puisse les détenir sur la route; cependant, il vaut peut-être encore mieux, pour ne pas éprouver de retard, de s'adresser tout simplement à son propre Consul, dans le premier port de la

Morée où l'on touche. Nous nous étions procuré notre *bajourdie* par le canal de M. Stranie, Consul d'Angleterre à Patras; mais dans la crainte qu'il n'arrivât pas à temps, nous écrivîmes aussi au drogman du pacha, qui en obtint un pour nous, cinq heures après l'avoir demandé *.

Quoique ce passe-port donne droit au voyageur d'avoir un Tartare pour l'accompagner sans frais, et quoique les auberges sur la route soient tenues de loger ce dernier et de le nourrir, cependant il est d'usage de lui payer douze piastres** par jour, et cinq au *churgie* ou postillon qui montre la route. Le voyageur doit encore entretenir le Tartare pendant tout le temps qu'il est auprès de lui. Le maître de la maison s'attend en outre à recevoir un petit présent pour son logement et les provisions.

---

* Voici ce que coûta ce passe-port: Pour l'officier du Pacha qui l'apporta, trente et une piastres; pour les domestiques du Pacha, vingt-six; au maître de poste, dix-huit; huit au chef des Tartares; et autant pour les domestiques et valets d'écurie.

** Les piastres dont il est question ici ne sont pas des piastres d'Espagne, mais des piastres argent de la Morée.

Quand on veut s'assurer d'un bon Tartare, il faut écrire à la personne qui prend le passe-port, et la prier de prendre bien garde d'en choisir un bon *. Partout où le Tartare se présente, ses ordres doivent être exécutés sur-le-champ; comme il représente le pacha, et qu'il est investi d'une petite autorité sommaire, il en fait amplement usage. Pour peu qu'on néglige de lui obéir, il s'emporte et applique sans pitié son fouet sur l'épaule des postillons ; quelquefois le nôtre n'épargnait pas même les maîtres de poste; il se servait de son sabre avec tout aussi peu de cérémonie que de son fouet, et nous fûmes plus d'une fois obligés de contenir l'excès de son zèle désordonné.

Ces hommes ne sont pas habillés comme les Turcs : ils portent un grand bonnet tartare rouge, de grandes culottes rouges très-larges, à la cosaque, des bottines jaunes, une surveste rouge à grandes manches, un doliman flottant qui est suspendu à l'une de leurs épaules, un poignard

* Notre Tartare s'appelait Chalib, de Tripolizza : je le recommande aux voyageurs; sa conduite fut irréprochable.

et une paire de pistolets chargés à leur ceinture, et à la main un fouet, dont, ainsi que je l'ai déjà dit, ils sont toujours prêts à faire usage. Ils demandent ce qu'il leur plaît dans leurs auberges, et on leur obéit tout de suite et sans rien recevoir en paiement. Ces manières rudes ne s'arrêtent pas là ; elles s'étendent jusqu'au beau sexe qui en a en général une frayeur horrible. Aussitôt que notre Tartare entrait chez nous, notre maître de maison renfermait sur-le-champ ses trois filles et sa femme, qui avait près de soixante ans. Quelques charmes que cette dernière pût avoir aux yeux de son époux, pour nous, elle nous paraissait beaucoup plus propre à effrayer qu'à captiver aucune créature humaine, même un Tartare. Le Pacha expédie souvent des Tartares pour porter des dépêches; ils ont alors un *churgie* qui court devant eux au grand galop, et ils le suivent au même pas, en frappant toujours leur cheval, et même le postillon, s'il ne peut pas se tenir assez en avant pour éviter les coups. On nous conseilla, lorsque nous approcherions d'un relai, d'envoyer le Tartare en avant, tant pour ordonner des chevaux, ce qui prend toujours quelque temps, que pour faire préparer des logemens,

qu'il n'est pas toujours très-aisé de se procurer immédiatement. L'expérience nous fit prendre la précaution d'ordonner au *churgie* de retourner sur ses pas dès que le Tartare nous aurait procuré des logemens, et de venir nous attendre à la porte de la ville, ayant été souvent obligés de courir, pendant des heures entières, dans une ville que nous ne connaissions pas, sans savoir où les trouver.

Tripolizza est une ville considérable, située dans la vallée de Tégée. Les maisons sont bâties à la moderne et en briques. Il y en a quelques-unes qui sont des édifices considérables, au fond d'une vaste cour. La place est entourée de bons murs; c'est la résidence du patriarche de la Morée, ainsi que du pacha. La maison de ce dernier est bâtie principalement en bois, avec de grandes cours et écuries. La ville contient plusieurs belles églises et une mosquée. Mantinée n'en est qu'à six milles de distance, et offre une excursion d'autant plus agréable à faire, que l'on voit encore les ruines de ses anciens murs, et plusieurs autres restes bien dignes de l'attention des antiquaires. Leondari est pareillement à peu de distance de la ville. Le commerce de Tripolizza con-

siste en blé et en laine, mais il est peu considérable. Le port où l'on embarque les denrées qu'on en exporte, est Lerna, éloigné de vingt-quatre milles, et situé à l'extrémité du golfe de Napolis.

LETTRE XXX.

Description du pays, de Tripolizza à Argos. — Paysage. — Argos. — Description de la ville. — Vue qu'on a de la citadelle. — Antiquités. — Tombeau d'Agamemnon. — Paysage des montagnes. — Corinthe. — Malaria. — Antiquités. — Acro-Corinthe. — Départ pour Athènes.

Corinthe, novembre 1814.

La route de Tripolizza à Argos est extrêmement intéressante, et offre plusieurs vues superbes et enchanteresses. Le pays est très-montueux ; la route sur les hauteurs est étroite et escarpée. Nous rencontrâmes en chemin grand nombre de Grecs, avec leurs ânes chargés de bois, et quelques-uns avec de grands paniers remplis

de légumes. Ils laissaient ces animaux marcher sans guides sur cette route, qui était quelquefois si resserrée et si bordée de précipices, que nous courûmes risque d'y être jetés en passant au travers de cette foule qui cheminait en désordre. Il fut inutile de crier aux conducteurs de les faire aller à la file ; ils coururent contre notre postillon, et le jetèrent à bas de son cheval. Cette partie de la route était extrêmement dangereuse, et il s'en fallut de très-peu qu'il ne fût jeté dans le précipice, où il aurait été mis en pièces s'il y était tombé. La seule personne à qui ils montrèrent de la déférence, fut notre Tartare, qui marchait en avant avec toute la gravité requise et un grand air d'importance. Ils lui faisaient toujours place ; mais sitôt qu'il avait passé, ils se répandaient de nouveau sur toute la largeur de la route, et en interceptaient le passage, qu'ils disputaient avec audace aux voyageurs qui marchaient à leur rencontre.

On a trouvé à environ moitié chemin de Tripolizza à Argos, sur la gauche, des restes d'antiquités très-curieux, dont une partie est en forme de pyramide. Argos est à vingt-quatre milles de distance de Tripolizza. On n'y trouve que bien

peu de restes dignes de retracer la gloire de cette capitale du Péloponèse, jadis si fameuse. Les plus remarquables de ces ruines sont celles du Théâtre, qui était entièrement creusé dans le roc, et dont il reste encore soixante-quatre siéges. La ville moderne ne consiste qu'en un petit nombre de rues étroites, misérables, et mal pavées; mais la situation de la place est délicieuse. Elle domine une plaine de la plus grande fertilité. Elle avait anciennement une belle citadelle, située sur un roc élevé, appelé Larissa. La forteresse moderne a évidemment été bâtie sur les ruines et avec les matériaux de l'ancien édifice; car on y voit encore plusieurs fragmens d'antiquités dans les murailles. La vue qu'on a de ce lieu est une des plus magnifiques qu'il soit possible d'avoir. Toute l'Argolide s'y déployait sous nos yeux. Au sud-est nos regards plongaient sur Nauplia, Tiryns, et sur un rideau de pays qui se prolongeait jusqu'à l'extrémité même du golfe. La vue à l'ouest s'étend sur la plus grande partie de l'Arcadie, et l'horizon n'y est borné que par les sommets bleuâtres des montagnes de Laconie.

Après avoir reposé quelque temps nos yeux sur

un aspect si bien fait pour réveiller les souvenirs les plus intéressans des temps passés, nous descendîmes dans la ville, et allâmes voir le bazar, où les boutiques présentaient une diversité de fruits superbes qui témoignait suffisamment de la fertilité des environs. Il y a près de la ville un objet de curiosité qu'il ne faut pas négliger de voir. Il est sur la gauche de la route en venant de Tripolizza; il consiste dans une immense grotte d'une forme très-singulière, creusée dans le roc, dont il sort un ruisseau d'eau limpide. Si l'on en a le loisir, il faut aussi aller voir Nauplia, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Napoli di Romània, qui est un très-beau port de mer, fameux pour avoir donné naissance à Eurysthée. Un autre reste précieux d'antiquité est le tombeau d'Agamemnon, situé près d'un petit village à droite de la route qui mène d'Argos à Corinthe. A l'extérieur, il semble n'être autre chose qu'un tertre circulaire; mais une tranchée faite dans la terre conduit à la porte du tombeau. Nous fûmes frappés, en y entrant, de voir que c'était une immense chambre circulaire, bâtie en pierre et se terminant en dôme. L'intérieur de ce singulier bâtiment offre une vue très-imposante :

les restes de plusieurs clous sur les côtés indiquent qu'autrefois on y avait suspendu des tablettes de marbre ou de métal.

Après avoir quitté Argos, nous traversâmes une plaine fertile, et passâmes de hautes montagnes couvertes de pins et de châtaigniers. Des sommités de ce magnifique rideau nous pûmes repaître nos yeux d'un de ces magnifiques et immenses points de vue qui suffisent pour faire oublier les fatigues du voyage le plus pénible. Celui que nous avions devant nous embrassait depuis le golfe de Lépante jusqu'à celui d'Egine, de l'autre côté de l'isthme de Corinthe.

Corinthe, que les modernes appellent aussi aujourd'hui Corantho, est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, qui s'appelle aujourd'hui le golfe de Lepanto. C'est une ville bâtie sans régularité, et dont les maisons sont éparses çà et là; mais on y en trouve quelques-unes assez bonnes. Elle est bien pavée, et son château est mieux entretenu et plus susceptible de défense qu'aucun de ceux que j'ai vus depuis quelque temps; mais la ville manque d'un bon port. Elle est infectée du *malaria* (mauvais air); sa situa-

tion dans un fond et la mauvaise qualité d'eau y causent des fièvres malignes de printemps et d'automne d'une nature très-dangereuse. Nous n'y fîmes en conséquence qu'un très-court séjour; à peine nous donnâmes-nous le temps de voir en courant les antiquités de la place. Entre autres objets dignes d'attention, on remarque les restes d'un vieux temple de Junon, ceux du temple d'Octavie, et la singulière fontaine de la nymphe Pyrène, dont l'eau tombe goutte à goutte. La Mythologie, si fertile en allégories ingénieuses, représente cette nymphe comme si affligée de la mort de son fils, et répandant une si grande abondance de larmes, qu'elle fut changée en fontaine. On voit à Némée, qui est à quatre lieues de Corinthe, les restes célèbres du temple de Jupiter. Un voyageur renommé * déclare que la vue que l'on a de l'Acro-Corinthe est une des plus délicieuses qu'il y ait au monde. Non-seulement elle domine les mers qui baignent les deux rives de l'isthme, mais de là on découvre même

* Spon. — « C'est une des plus délicieuses vues qu'il « y ait au monde. » — « Je le crois aisément, dit de son « côté Châteaubriand, puisque du pied même de l'Acro- « Corinthe la vue est enchanteresse.

l'Acropolis d'Athènes, et le Cap Colonne dans l'éloignement; les sommets de l'Hélicon et du Parnasse s'élèvent dans le nord-ouest; le golfe de Lépante étale son vaste sein comme un grand lac renfermé entre les deux rives, tandis que les montagnes de l'Argolide et de Sicyone pyramident majestueusement au sud.

LETTRE XXXI.

Kan Turc. — Corps-de-garde. — Vue de Mégare. — Athènes. — Consul anglais. — Société pour l'éducation des Grecs. — Signor Lusieri. — Visite au Temple de Thésée. — Tombeau de Twedell. — Aréopage. — Puyx. — Acropolis. — Parthenon. — Remarques sur Lord Elgin. — Temple d'Erechthée. — Théâtre de Bacchus. — Monument de Lysicrate. — Temple de Jupiter Olympien. — Vue du Mont Anchesme. — Climat. — Couvent.

Athènes, novembre 1814.

COMME la distance de Corinthe à Athènes est de soixante milles, et qu'on met générale-

ment seize heures à la franchir ; nous nous décidâmes à partir de Corinthe dans l'après-midi, afin de coucher dans le Kan, qui est à six lieues de distance sur la route. Nous trouvâmes le chemin très-agréable pendant les deux premiers milles; on y reste toujours en vue du golfe de Lépante, et l'on traverse une campagne fertile et bien cultivée. Au bout de trois milles la route devint très-raboteuse, et des fragmens de roches que la pluie avait détachés des montagnes barraient souvent le chemin. Nous traversâmes plusieurs bouquets de pins et de châtaigniers; quelques-uns de ces arbres étaient très-gros et chargés de fruits.

A notre arrivée au Kan, nous trouvâmes, à notre grande mortification, qu'il était rempli de voyageurs turcs. L'officier de la maison de garde qui est située auprès du Kan, nous offrit très-poliment une partie de sa chambre pour y passer la nuit, et nous acceptâmes avec plaisir cette offre obligeante. Notre *churgie* mit nos chevaux à l'écurie qui est très-vaste et faite pour en contenir un nombre considérable. Cette maison ou corps-de-garde, est entretenue par l'Aga d'Athènes, qui y tient toujours un officier et six

hommes. Leur devoir est d'inspecter le *bajourdie* ou passe-port des voyageurs. Si le passe-port n'est pas en règle, on les arrête, et on ne leur permet pas de continuer leur voyage à Athènes. Ils sont obligés d'envoyer toutes les deux heures une patrouille dans les montagnes voisines, afin d'arrêter tous ceux qu'ils pourraient croire suspects. Les cavernes qui sont pratiquées dans ces montagnes offrent une retraite aisée aux bandits, et l'isolement du lieu ne permet pas au voyageur de recevoir du secours. Le Kan n'était pas moins misérable que la maison de garde : l'un et l'autre avaient de larges fentes dans les murailles ; la pluie dégouttait par le toit, et battait le long des volets brisés qui tenaient lieu de fenêtres. L'appartement de l'officier ne consistait qu'en une seule chambre qui servait de salon de compagnie, de chambre à coucher, de cuisine et de cellier. Ce n'était pas tout, elle servait encore de salle à manger ou de réfectoire à toute la petite garnison, qui y faisait ses repas, y fumait et y dormait *en masse*. Un grand feu servait à tous pour y faire cuire leurs mets ; et une seule armoire contenait leurs diverses provisions. Il avait plu pendant les dernières heures de notre

voyage; nous étions si trempés et si fatigués, que malgré les exhalaisons désagréables qui remplissaient l'atmosphère, la chaleur, la fumée et les essaims de vermine qui couvaient dans les vieilles nattes sans se déranger, nous nous couchâmes et dormîmes d'un sommeil aussi profond que nous l'eussions fait dans le meilleur lit. Le mouvement et le bruit continuel des Turcs qui se parlaient à haute voix, ne purent également pas nous troubler le moins du monde. Les soldats qui composaient cette garde avaient la plus piètre mine; ils étaient à peu près en guenilles. Leur commandant n'était guère mieux accoutré, et on ne pouvait le distinguer du reste que par le riche poignard et la paire de pistolets qu'il portait à la ceinture.

Le lendemain matin, après avoir fait un présent au garde, nous nous mîmes en route pour Athènes. Quand nous eûmes fait vingt-quatre milles, nous vîmes en passant Mégare, que nous laissâmes sur la droite. A peu de distance de cette ville, nous vîmes plusieurs femmes grecques qui étaient occupées à laver dans un ruisseau, à gauche de la route. Il y en avait plusieurs très-belles et fort bien habillées; elles formaient

toutes ensemble un groupe intéressant. Elles nous parurent fort enjouées, au milieu de ces occupations domestiques, et elles nous saluèrent en passant d'un sourire gracieux; notre Tartare ne manqua pas de le leur rendre; mais ses traits n'acquirent pas une nouvelle grâce de l'expression de galanterie qu'il voulut y ajouter. Après avoir fait encore douze milles, nous arrivâmes à un village très-agréable, dont l'apparence nous plut au point que nous nous décidâmes à nous y arrêter quelque temps et à y prendre notre dîner. La route depuis ce village jusqu'à Athènes est délicieuse; l'intérêt augmente à chaque pas.

Enfin, nous entrâmes sur la *Via sacra*, après avoir passé le couvent de Daphné, érigé sur les ruines d'un temple d'Apollon. A quelque distance plus loin, nous observâmes les restes d'un édifice qui, je crois, avait été dédié à Vénus. Le défilé de la montagne commença alors à s'élargir. Nous accélérâmes notre marche avec toute la ferveur de l'empressement et de l'attente, et bientôt en franchissant l'angle d'une montagne qui était vis-à-vis de nous, la plaine d'Athènes s'offrit tout à coup et comme par enchantement à nos yeux. Le premier objet qui frappa nos

regards fut le sommet de l'Acropolis, avec sa citadelle et ses magnifiques colonnes qui s'élançaient dans les airs. Il était en face de nous, à l'extrémité de la plaine, et offrait un groupe confus de tous ces beaux édifices qu'il contient encore, les Propylées, le Parthenon, et le temple d'Erechthée. Le mont Hymette s'élevait derrière l'Acropolis et servait de fond à ce tableau, dont rien au monde ne peut surpasser l'éclat. Certes il mériterait d'être plaint, celui qui pourrait contempler, sans être vivement ému, un tel lieu, le théâtre où brillèrent autrefois la sagesse de Socrate, les talens d'Alcibiade, le goût et le patriotisme de Périclès. Les souvenirs du collége, les réflexions de la maturité, tout s'unit pour rendre ce lieu le plus intéressant et le plus mémorable qu'il y ait au monde. C'est ici que, dans sa plus brillante époque, l'esprit humain arriva au dernier degré de perfection et de raffinement dont il était capable, et qu'il excella à la fois dans le sentiment intime du beau, et dans l'art de mettre ce sentiment en action; ce fut encore Athènes qui, même dans son déclin, appelait la jeunesse des pays moins policés, pour y suivre ses études et s'abreuver à la source

de la civilisation et des sciences. Pline le jeune, écrivant à Maxime, proconsul d'Achaïe, s'écrie: * « *Illam veram et meram Græciam, in* « *quâ primùm humanitas, literæ inventæ esse* « *creduntur; reverere gloriam veterem, et* « *hanc ipsam senectutem, quæ in homine ve-* « *nerabilis, in urbibus sacra est. Sit apud te* « *honor antiquitati, sit ingentibus factis, sit* « *fabulis quoque; habe ante oculos, hanc esse* « *terram, quæ nobis miserit jura, quæ leges* « *non victa acceperit, sed petentibus dederit;* « *Athenas esse quam adeas.* »

En entrant à Athènes, nous descendîmes chez M. Califarna, dont la maison n'est qu'à peu de distance de celle de M. Logotheti, le consul anglais. Nous aurions bien préféré ensuite être

* Lorsque vous voyez l'ancienne Grèce, où l'on pense que la politesse et les sciences ont pris naissance, révérez son antique gloire et cette vieillesse qui, vénérable chez l'homme, est sacrée dans les villes. Honorez donc l'antiquité, ses hauts faits et jusqu'à ses fables. Souvenez-vous que c'est à cette terre que nous devons nos lois; qu'elle n'a pas reçu les nôtres par droit de conquête, mais qu'elle nous a donné les siennes à notre prière; en un mot, souvenez-vous que c'est à Athènes où vous entrez.

descendus chez madame Macrea, veuve de l'ancien Consul anglais, qui tient une maison très-agréable et très-commode, et reçoit de plus chez elle une société choisie, indépendamment des attractions de deux filles fort aimables.

Je ne peux pas vous donner une meilleure idée du genre de beauté qui distingue ces belles Athéniennes, qu'en copiant un des poëtes les plus sensibles et les plus éloquens de notre siècle. On dit que lord Byron fut inspiré en cette occasion par la présence immédiate de l'objet auquel il adressa l'apostrophe que voici:

Fille d'Athènes, avant de nous séparer,
Rends-moi, rends-moi mon cœur;
Ou puisque ce cœur s'est échappé,
Garde-le maintenant et prends le reste!
Mais écoute mes vœux avant que je parte,
Ζώη μοῦ σάς ἀγαπῶ.

Je te conjure par ces tresses flottantes
Courtisées par toutes les brises Egeennes,
Par ces paupières dont la noire frange
Baise l'incarnat de tes joues mignonnes;
Par ces yeux inquiets comme ceux d'une gazelle,
Ζώη μοῦ σάς ἀγαπῶ.

Par cette lèvre que je brûle de presser;
Par cette taille élancée et ronde,
Par toutes ces fleurs allégoriques qui disent
Ce que la parole ne peut jamais si bien exprimer,
Par les joies et les peines alternatives de l'amour,
Ζώη μοῦ σάς ἀγαπῶ:

Fille d'Athènes, je suis parti.
Pense à moi, bel ange, quand tu seras seule.
Quoique je prenne mon vol vers Istambol,
Athènes possède et mon cœur et mon âme.
Puis-je cesser de t'aimer ? Non.
Ζώη μοῦ σάς ἀγαπῶ.

La plupart des voyageurs de distinction ont donné la préférence à cette maison, et l'on voit inscrits sur les murailles les témoignages de leur visite ; et probablement ce n'est que là que sont retracés tous les exploits d'un grand nombre d'entre eux. La veuve d'un médecin français tient aussi une fort bonne maison. Dans le fait, ces deux établissemens sont bien mieux tenus et servis que celui où nous étions malheureusement descendus.

Peu après notre arrivée, nous reçûmes une visite de M. Logotheti : plusieurs Anglais qui sont venus ici ne se regardent pas comme ayant éprouvé de la part de ce représentant de leur nation, les attentions qu'ils avaient droit d'espérer recevoir de la part d'un homme qui remplissait ce poste. Nous reçûmes un jour la visite de son fils; il venait nous prier de nous inscrire au nombre des souscripteurs à une société dont l'objet était d'encourager l'éducation de la jeu-

nesse d'Athènes, et d'y propager les connaissances et les sciences. Certes, il n'est pas difficile de s'apercevoir promptement de l'absence des unes et des autres dans leur ancienne patrie. La majeure partie des Grecs ont des idées très-bornées, et ne possèdent ni patriotisme ni connaissances. Il est bien triste de penser qu'une population aussi considérable que celle d'Athènes, et même de toute la Grèce, manque de courage, de patriotisme et de tout sentiment mâle, au point de souffrir qu'une poignée de Turcs, non-seulement les dépouillent à volonté de leurs propriétés ; mais ce qui est encore plus humiliant et plus déplorable, qu'ils retiennent dans le plus honteux esclavage des peuplades jadis si renommées par leur esprit de liberté. Une personne qui a long-temps résidé ici, m'a dit qu'il avait eu connaissance lui-même de fréquens exemples de Turcs qui avaient enlevé impunément aux Grecs leurs fils et leurs filles, pour les réduire au dernier degré de misère et de dégradation. Comment se peut-il qu'un peuple dont les ancêtres étaient si sensibles à la honte et au déshonneur, endure tranquillement de pareils outrages ? Certes si l'on voulait faire un effort

généreux, on pourrait faire quelque chose. Si l'on voulait agir de concert, on pourrait au moins redresser des torts privés: mais dans l'état où l'on est, si un Grec a seulement le courage de se plaindre, non-seulement il est sûr de n'obtenir aucun redressement de l'Aga, mais il est probable que son audace ne servira qu'à l'exposer à de nouvelles insultes.

Je vis une fois cette vérité se confirmer sous mes yeux à bord d'un bâtiment où j'étais passager, dans la personne d'un beau jeune garçon d'Athènes, âgé de dix-sept ans, fils d'un riche négociant grec. Il était réduit à quitter sa patrie et à s'enfuir, afin d'échapper aux poursuites criminelles d'un Turc qui occupait une grande place. Il s'était sauvé pendant la nuit, et il gagna les îles Ioniennes, d'où il partit pour aller achever son éducation à Trieste. J'eus une longue conversation avec ce jeune homme qui parlait italien, et qui me raconta son histoire avec toute la simplicité et l'ingénuité possibles. Il faut espérer, pour la cause de l'humanité, qu'il ne sera pas permis que des crimes d'une nature aussi horrible restent toujours impunis. Ne pouvons-nous pas déjà prévoir l'heureux moment où l'Europe prendra

parti pour ces malheureux Grecs, et les mettra à même de faire une résistance honorable pour la défense de leurs lois et de leurs libertés, ces droits innés et naturels de l'homme!

Le fils de M. Logotheti semblait être intimement convaincu des avantages qui résulteraient de la société qu'il se proposait de former, et 'espèreque ses vœux ne seront pas déçus. Nous lui donnâmes à entendre que jamais on n'avait fait en vain d'appel à la générosité britannique, et il n'a pas tardé à avoir des preuves de cet esprit libéral, dont on trouve des traces dans presque toutes les parties du globe. Je suis fier de pouvoir rendre un nouveau témoignage aux effets de la noble générosité des voyageurs anglais: c'est principalement à eux que cette institution bienfaisante est redevable de son soutien. Une des premières choses à faire pour donner de la consistance à cet établissement, doit être de bien convaincre les chefs des Grecs de cette ville, qui se disent les patrons et protecteurs de cette société, de la nécessité de prendre des mesures propres à empêcher que les jeunes élèves soient interrompus dans leurs études par des actes de violence comme ceux dont il vient d'être fait

mention ; autrement l'institution manquera son objet, et au lieu de répandre les trésors de la science et des connaissances parmi les jeunes Athéniens, elle ne servira qu'à remplir la bourse de quelques brigands investis du pouvoir. Que l'on n'imagine pas que par des remarques comme celles-ci je cherche à refroidir la bienveillance des âmes libérales et généreuses ; non, rien ne peut être plus loin de ma pensée. Je n'ai pour objet que d'exposer des faits qui puissent mettre ceux qui se sentiront quelque désir de favoriser un semblable établissement, à même de s'en former une idée juste, ainsi que de toutes les circonstances qui s'y lient *.

* C'est avec plaisir que j'ai vu, il y a quelque temps, les journaux annoncer que le comte de Guilford avait conçu le projet d'établir un collége pour l'éducation des Grecs. Un tel plan sera accueilli avec joie, non-seulement par tous les admirateurs de l'antiquité grecque, mais même par tous les amis de l'humanité. Le caractère aimable et bienfaisant de sa seigneurie est trop bien connu pour avoir besoin ici de mes éloges. On connaît de même universellement son zèle pour la cause des lettres et des beaux arts, ainsi que son enthousiasme pour tout ce qui appartient à la Grèce. Toutes ces circonstances ne nous permettent-elles pas d'espérer avec raison que ce plan sera mis à exécution ? L'instant est propice. Je puis rendre témoignage de la haute opinion

Nous eûmes le plaisir de recevoir, il y a quelques jours, la visite du signor Lusieri, artiste d'un talent distingué, qui est employé ici comme agent d'un célèbre seigneur anglais, à faire des dessins du Parthenon et des autres restes précieux d'antiquité qu'on voit à Athènes. Nous avons également été faire une visite à M. Fauvel, Consul de France, et nous avons trouvé en lui, ainsi qu'on nous l'avait annoncé, un homme rempli de connaissances, et toujours disposé à en faire part aux voyageurs avec toute la grâce imaginable. Quelle différence entre lui et certains antiquaires modernes qui sont tellement enfoncés dans leurs spéculations, qu'ils n'ont pas un moment à consacrer à leurs amis, et qui, s'ils sont des bibliothèques *ambulantes* de savoir, ne peuvent assurément pas avoir la prétention d'être des bibliothèques *circulantes!*

Après toutes les descriptions détaillées et estimables que l'on a publiées, depuis un siècle, de

---

que les Grecs ont du caractère anglais; et leur position relativement à l'Angleterre, depuis que celle-ci est en possession des îles Ioniennes, permet de concevoir les espérances les plus encourageantes pour l'amélioration projetée de leur sort.

la ville d'Athènes, il serait inutile d'essayer ici de faire rien qui ressemblât à un tableau complet de cette cité si remplie de merveilles et de grands souvenirs, et grande même encore aujourd'hui dans ses ruines; d'une ville qui répandit jadis son renom par le pouvoir de ses armes, et exerce maintenant, du milieu de ses cendres mêmes, un empire plus durable sur l'esprit des hommes, par les restes de son génie et de ses arts. Dans toutes les courses que nous avons faites dans les environs d'Athènes, nous avons été accompagnés par le signor Lusieri, et nous avons eu tout lieu de nous féliciter du bonheur que nous avons eu d'être recommandés à un cicerone aussi célèbre *. Il nous fit l'honneur de venir lui-même nous prendre à notre logement le lendemain de notre arrivée, sur les dix heures du matin, et nous commençâmes à examiner les monumens classiques de cette ville, sous sa direction.

Nous nous portâmes à l'ouest de la ville moderne, où les maisons sont plus détachées les

* L'auteur est redevable de cette recommandation aux bontés du marquis de Sligo, jeune seigneur anglais d'une grande distinction, qui a visité, et non sans utilité ce sol classique.

unes des autres, et où elles ont des jardins dans les espaces intermédiaires. C'est dans un de ces espaces ouverts qu'est le Temple de Thésée, le premier monument important qui arrêta notre attention. Nous fûmes frappés, au premier aspect, de la dignité, de la grandeur et de la simplicité de cet édifice. Il est d'ordre dorique, et on le regarde comme un des plus beaux restes de la magnificence des anciens : à l'exception seule du toit qui est tombé, il est parfaitement bien conservé. Les murs sont ornés de morceaux de sculpture qui représentent le sujet favori des Athéniens, le combat des Centaures et des Lapithes. Il est entouré d'une frise en sculpture, représentant les travaux d'Hercule et les exploits du héros auquel il est dédié.

Lorsque nous eûmes satisfait notre curiosité en inspectant minutieusement toutes les majestueuses beautés et les proportions harmonieuses de cet admirable monument, le signor Lusieri nous fit remarquer une tablette de marbre qui contenait l'inscription grecque *, que l'on doit à la plume élégante de M. Walpole.

* Un ami doué du génie de la poésie, m'a fait la faveur de traduire cette belle épitaphe grecque :

C'était le tombeau de ce jeune amant des Muses et de l'antiquité, de ce jeune homme qui donnait de si hautes espérances et dont la mort a causé tant de regrets, de John Tweddell. Lorsque le signor Lusieri remarquait avec émotion que c'était une singulière coïncidence de voir celui qui était si enthousiaste pour la cause de la

---

« Ainsi donc, tu reposes dans les bras de la mort! Alors, aimable « jeune homme, pourquoi les Muses t'appelèrent-elles à cueillir « les fleurs de la vérité? Cependant le tombeau ne renferme que « ta dépouille mortelle; ton âme a pris l'essor vers des régions plus « brillantes. Amis, pleurez l'ami : déplorez son destin prématuré, « et laissez couler vos pleurs sur le gazon qui recouvre la tombe « de l'amitié. Breton, que ton partage est doux! que les dieux t'ont « favorisé! ta poussière repose au milieu de la poussière de tes « amis, de ceux qui t'ont élevé; tu dors sur le sein d'Athènes! »

Le traducteur a essayé de donner une seconde traduction en vers français de l'original grec.

Epitaphe de M. Tweddel.

Dans les bras de la mort ainsi donc tu reposes,
Aimable et bon jeune homme! Ah! pourquoi les neuf sœurs,
A chercher le vrai beau, pour en cueillir les roses,
T'ont-elles convié par de fausses douceurs?
Cependant le tombeau n'a rien que ta poussière;
Vers d'autres régions ton âme a pris l'essor,
Amis, pleurez l'ami; plaignez son triste sort.
Arrosez de vos pleurs son urne solitaire.
Anglais, que ton destin a des charmes flatteurs!
Les Dieux, en t'enlevant, adoucirent tes peines;
Tu reposes au milieu des arts consolateurs;
Tu t'endors sur le sein d'Athènes!

Grèce, trouver son tombeau au milieu d'objets si chers à son cœur, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que ce bon artiste ne se peignît alors lui-même, et n'exhalât les vœux qu'il formait en secret, d'avoir un jour un sort pareil.

En laissant le Theseum, nous tournâmes à gauche, et montâmes la colline dite l'Aréopage, qui tire une double célébrité d'avoir été le lieu où était situé le plus solennel des tribunaux d'Athènes, et celui d'où saint Paul prêcha la foi aux Athéniens. Nous avions de cette hauteur la vue de l'ancienne et de la moderne Athènes. En face de nous s'élevait l'Acropolis, couronnée par les colonnes magnifiques du temple de Minerve qui, dans leur état de ruine actuel, nous donnaient une bien haute idée de la grandeur qu'elles devaient offrir dans les jours de leur gloire. Au-dessous de nous était la ville d'Adrien, ainsi qu'on la nommait pour la distinguer de la ville de Thésée. Derrière, s'étendait la plaine d'Athènes, bornée au nord par les montagnes de Parnes, à l'est par le mont Pentelique, et au sud par le mont Hymette.

En traversant une petite vallée, que les anciens Grecs appelaient Cœle, ou l'enfoncement,

qui séparé la colline de l'Aréopage de celle de l'Acropolis, nous montâmes la hauteur qui est vis-à-vis, appelée le Pnyx, qui est une espèce d'esplanade, creusée dans un roc escarpé sur la croupe du mont Hycabette. Cette esplanade est soutenue du côté du nord, qui est le plus roide, par un mur formé de pierres énormes, qui ont été placées les unes sur les autres par des efforts et des travaux qui effrayeraient les architectes modernes, malgré toutes les facilités que leur donnerait le perfectionnement de la mécanique de nos jours. Au centre de cette plate-forme circulaire est un rostrum ou tribune de pierre, creusée dans le roc vif, avec une montée de quatre marches, également taillées dans le roc.

La forme de cette ancienne excavation et les usages auxquels elle était employée, n'étaient connus que fort indistinctement aux premiers voyageurs, le lieu étant encombré de déblais. C'est à la persévérance et aux travaux de lord Elgin que l'antiquaire est redevable des découvertes qui ont été faites. « Ici donc, » s'écria le signor Lusieri, « ici vous voyez ce même rostrum d'où Périclès et Phocion excitaient le « patriotisme des Athéniens, et d'où Démos-

« thènes fulminait ses éloquentes dénonciations « contre les artifices et les trames de Philippe ! » Il est aisé de juger de l'intérêt que de pareils souvenirs impriment à ce lieu. Réveillée par la vue de ces objets, l'imagination se figure aisément l'orateur dans l'attitude de l'exhortation, ainsi que les groupes variés d'une multitude écoutant en silence et avec attention.

En descendant de cette plate-forme, le signor Lusieri nous fit remarquer quelques grosses pierres, auxquelles la superstition des femmes d'Athènes a attribué des vertus merveilleuses. Il semble qu'elles viennent ici pour glisser sur leur dos le long de ces pierres, s'imaginant que c'est un excellent préservatif contre la stérilité. Une de ces pierres miraculeuses était absolument usée à force d'avoir servi à ce singulier exercice. Notre illustre antiquaire n'avait jamais été lui-même témoin de ce spectacle, et ne put nous informer s'il avait lieu pendant le jour ou à l'ombre des voiles de la nuit. Je serais tenté de croire que c'est plutôt dans ce dernier temps ; et probablement il n'est pas permis aux maris de ces bonnes dames d'assister à ces cérémonies ; autrement, il en serait comme des mystères d'Eleusis d'autre-

fois; vraisemblablement le charme serait rompu, et le miracle n'aurait pas lieu.

L'objet de notre visite suivante fut l'Acropolis. En montant le roc escarpé qui y conduit, nous fûmes frappés de l'esprit de persévérance dont les anciens Athéniens doivent avoir été animés, pour que la roideur de la pente de ce monticule ne les ait pas détournés du projet d'y placer quelques-uns de leurs temples les plus magnifiques. Aucun des édifices qui en couronnent le sommet, n'est bâti avec les matériaux du rocher sur lequel ils sont élevés; ils sont composés du beau marbre qu'on tire des carrières du mont Pentelique.

Nous approchions du sommet de la colline sacrée, qui est entourée de murs, partie de construction ancienne, mais principalement de construction moderne. Lorsque nous arrivâmes à la porte, le nom du signor Lusieri fut un passeport suffisant, et nous fûmes admis sans difficulté. Mais avant de commencer nos recherches, nous nous rendîmes chez le vieux gouverneur, dont la résidence sert en quelque sorte au voyageur de lieu de repos, pour se délasser de la fatigue de la montée. Il nous reçut très-poliment, et nous

offrit une pipe, une tasse de café et quelques autres rafraîchissemens, pour lesquels, cependant, il est bien entendu qu'il lui sera fait un petit présent, ainsi que pour la permission qu'on accorde de voir l'intérieur de la forteresse.

En front de l'espace renfermé entre ces murs, sont les Propylées et le temple de la Victoire. Derrière ces édifices à gauche, est le temple d'Erechthée, et sur le point le plus élevé du terrain, à droite, le célèbre Parthenon, ou temple de Minerve. Après que nous fûmes restés quelque temps à contempler ces premiers édifices, et que nous eûmes cherché à séparer dans notre imagination ces beaux restes de la simple et majestueuse architecture grecque, des masses informes d'architecture moderne qui l'encombrent et en cachent la belle symétrie, nous nous empressâmes d'aller contempler ce temple merveilleux qui est regardé à juste titre comme le triomphe de l'architecture, et qui même encore dans ses ruines est la gloire d'Athènes. De quelque endroit qu'on regarde l'Acropolis, les colonnes de cet auguste édifice arrêtent l'œil, et forment la partie la plus intéressante du tableau. Le signor Lusieri, comme vous pouvez bien croire,

avait une éloquence et un enthousiasme plus qu'ordinaires, en nous faisant la description de ce temple, autour duquel nous errâmes pendant un temps considérable, absorbés dans l'admiration de ses beautés. En effet, il était impossible de se rassasier la vue de la correction de dessin, de la simplicité de style, de l'harmonie des proportions qui caractérisent cet édifice. On ne peut se lasser de l'admirer. Outre toutes ces beautés, la main du temps et le beau ciel de la Grèce ont répandu sur le marbre une teinte si particulière, que rien ne manque pour rendre le tableau parfait. Je dois avouer que, lorsque je lus la description dans laquelle Chateaubriand représente cet édifice, ainsi que les autres parties de l'Acropolis, comme se colorant des plus belles teintes de la fleur de pêcher, et les sculptures de Phidias, comme semblant s'animer et se mouvoir sur le marbre, par la mobilité des ombres du relief, je me sentais disposé à le condamner comme un enthousiaste et un extravagant, jusqu'à ce que j'eusse eu moi-même le tableau sous les yeux. Alors j'ai été obligé de reconnaître que le pinceau brillant de ce littérateur n'avait pas été trop chaud, mais qu'il n'avait fait que

copier ce que l'on voyait du temps de Plutarque, qui déclare, dans sa vie de Périclès, l'illustre fondateur de cet édifice, « qu'une telle fraîcheur brillait sur ces statues, et en conservait l'expression au point que l'on dirait qu'elles possédaient un esprit impérissable et une vie qui n'avait rien à craindre des injures du temps. »

La plus grande partie de ces mêmes statues ainsi décrites par Plutarque, et plusieurs autres des plus beaux restes du génie des anciens, furent recommandés à l'attention publique par M. Cockerell, conjointement avec le baron de Haller, le baron de Stackelberg, et M. Grotius. Elles ont été depuis transportées en Angleterre, grâce aux sentimens patriotiques et aux efforts infatigables de lord Elgin; et par-là, elles ont été mises pour toujours à l'abri des injures du temps auxquelles elles étaient exposées, ainsi qu'aux attaques et aux mutilations insensées des Turcs, qui ont déclaré la guerre aux fruits les plus précieux de l'intelligence humaine. Ainsi mises en sûreté, ces statues sont devenues les délices et forment aujourd'hui l'instruction d'un peuple non moins généreux et libre, que ne le fut jadis le peuple d'Athènes, d'une nation jalouse de

lui contester la palme des beaux arts dans lesquels il n'avait point de rivaux, et pour l'acquisition desquels les ressources de sa richesse ne peuvent jamais avoir à ses yeux un plus noble emploi.

On a beaucoup parlé à ce sujet de la conduite de lord Elgin, cet illustre protecteur des arts; les uns l'ont loué, un plus grand nombre ont distillé sur lui le fiel de la censure. Un parti l'a porté aux nues comme le bienfaiteur des beaux arts et de son pays; un autre parti l'a traduit au tribunal de l'opinion publique, comme un Vandale, un spoliateur, un sacrilége. Je suis assez près de la cause de cette discussion pour croire sans présomption pouvoir offrir aussi mes humbles remarques à ce sujet.

Qui, après avoir lu les sarcasmes d'un poëte distingué de notre temps, et les graves reproches de certains autres écrivains, ne serait pas porté à imaginer que lord Elgin a rasé la moitié des restes des antiquités d'Athènes ? Cependant rien n'est plus éloigné de la vérité. Aucun bâtiment passablement conservé n'a été mutilé par lui. Il est vrai qu'il a enlevé des ruines du Parthenon ces groupes exquis de centaures et de combattans qui formaient les *métopes*, et qu'il les a ainsi sauvés

de la destruction totale qui les attendait * ; mais ce seigneur était un admirateur trop respectueux de l'antiquité pour rien enlever du temple de Thésée ; ce temple reste plus entier, et cependant il était bien plus aisé de toucher à sa sculpture qu'à celle du Parthenon. Le signor Lusieri l'a dessinée et moulée ; mais rien n'a été entamé, ni dégradé. Les critiques absolues, les railleries indéfinies des auteurs que j'ai cités ci-dessus, sont faites pareillement pour donner au lecteur l'idée que tous les morceaux de sculpture que lord Elgin a envoyés en Angleterre, ont été arrachés par force de quelque édifice mutilé. Il ne peut rien y avoir de plus injuste que d'exciter ainsi

* Je suis bien aise de voir, dans ce cas, mon opinion confirmée par une personne qui est parfaitement compétente pour prononcer sur un pareil sujet : je veux dire M. Wilkins, l'ingénieux traducteur de Vitruve. « Comme « je résidais, dit-il, à Athènes, pendant qu'on enlevait la « collection qui est aujourd'hui en Angleterre, je ne « crains pas de dire qu'on sentira à peine l'absence de « ce qu'on a ôté du Parthenon. Les avantages, ajoute-« t-il, que nous pouvons espérer tirer de la possession « de cette magnifique collection, sont trop grands pour « nous permettre de regretter long-temps la perte que « les originaux ont éprouvée. »

des préjugés dans l'opinion publique; un grand nombre de ces marbres ont été enlevés par des excavations, des endroits où ils étaient enterrés depuis long-temps; c'est un fait qui parle de lui-même. Qui ne préfère pas voir ces chefs-d'œuvre des arts de la Grèce déposés dans un asile sûr, pour l'instruction de l'artiste, l'avantage de l'art et l'admiration de la postérité, plutôt que d'apprendre un jour qu'ils auraient été mis en pièces par la rapacité et la barbarie des Turcs, ainsi que cela arrivait journellement * ? Lorsqu'on demandait à ces barbares ce qu'étaient devenues certaines statues décrites par d'anciens voya-

* On a beaucoup parlé du respect que les Turcs portent à ces monumens, et un célèbre voyageur moderne * a peint en termes fort pathétiques les tendres sentimens du Disdar, qui non-seulement laisse échapper une larme, mais qui même laisse échapper sa pipe de sa bouche (expression de douleur particulière sans doute aux Turcs), en voyant enlever ces sépultures. Malgré le pathos de cette scène, je tiens de la meilleure autorité qu'on savait que ce même Disdar avait accordé la permission de mutiler ces monumens moyennant quelques paras que lui produisait la vente des clous et de quelques autres ferrures autour de l'édifice.

* Voyez le Tome III, page 484 des Voyages de M. Clarke.

geurs, ils ne rougissaient pas de déclarer qu'ils les avaient pilées pour en faire du mortier. Après cela, est-il possible de blâmer le zèle louable qu'a mis un seigneur anglais, à sauver d'un sort pareil le reste de ces admirables modèles ? Le fait est que le commandant de la forteresse est pauvre, que son salaire est peu de chose, et même qu'il n'est pas régulièrement payé ; je suis convaincu qu'il ne se serait pas refusé à vendre ces restes, de quelque côté que la proposition lui fût venue. On en avait déjà cédé clandestinement à des agens français, et lord Elgin n'a fait que les prévenir en enlevant les plus précieux de ceux qui restaient.

Dans ces circonstances, je suis étonné de voir un Anglais chercher querelle à un de ses compatriotes, pour avoir légué ces chefs-d'œuvre du génie grec à la postérité et à l'Angleterre, plutôt que de laisser cette collection s'éparpiller dans l'étranger, afin de donner de la célébrité à des nations qui, peut-être, en sentiraient moins le prix *.

* Il est bon de mentionner ici qu'il a été fait des moules des plus importans de ces trésors par M. Mazzoni,

Sortant du Parthenon, nous allâmes voir l'édifice voisin, appelé l'Erechthée, qui est une espèce de temple double, d'ordre ionique. Le portique est d'une architecture singulière et à peu près unique dans son genre. La singularité de sa structure consiste en ce qu'il est soutenu par six figures de femmes, appelées des Cariatides *, au lieu de colonnes. Il y avait originairement six de ces statues curieuses, mais on en a enlevé deux, et on les a remplacées misérablement par de gros-

sous la direction et la surveillance de M. Westmacolt, et que ces modèles méritent à tous égards l'attention des artistes.

* Voici comment Vitruve rend compte de l'introduction des statues dans l'architecture, au lieu de colonnes. « Carie, ville du Péloponèse, s'était rangée du côté des « Perses contre les états de la Grèce. Lorsque le pays eût « chassé les envahisseurs, les Grecs tournèreut leurs ar- « mes contre les Cariens. Leur ville ayant été prise, tous « les mâles furent passés au fil de l'épée, et les femmes « menées en captivité. Les architectes du temps voulant « perpétuer l'ignominie de ce peuple, introduisirent des « statues de leurs femmes, au lieu de colonnes, pour sou- « tenir les portiques de leurs édifices; les ornemens et les « draperies furent fidèlement copiés de l'habillement « des femmes; et il ne leur fut jamais permis d'en changer « la forme. »

(Voyez la belle traduction de Vitruve par M Wilkins, Vitruve, Liv. I.)

siers piliers de brique et de pierre. Le signor Lusieri nous informa que les superstitieux Athéniens ne regrettaient pas peu la perte de ces statues, et qu'on les entendait se dire quelquefois d'un air de gravité, que les quatre autres sœurs avaient coutume de faire fréquemment entendre dans le silence de la nuit des gémissemens et des plaintes sur la perte de leurs compagnes. Vous voyez que si les descendans de Périclès n'ont pas hérité du patriotisme de leurs ancêtres, au moins ils ont hérité de leur imagination. Vous apprendrez avec regret que les Turcs ont fait un magasin à poudre de ce charmant modèle des plus beaux temps du génie grec, de sorte que, soit par négligence, soit par malveillance, il peut être destiné à éprouver un jour le même sort que celui que le temple de Minerve éprouva de la main des Vénitiens *.

En descendant l'Acropolis, nous tournâmes

* Lorsque ces Goths modernes assiégèrent Athènes sous Morosini, en 1656, ils eurent la barbarie de tirer sur les monumens du siècle de Périclès. On tira à boulets rouges sur le Parthenon. Un de ces boulets pénétra dans un magasin à poudre, y mit le feu, et fit sauter en l'air une partie de l'édifice.

sur la gauche, et l'on nous fit voir une grotte qu'on dit avoir été dédiée à Apollon et à Pan, dont les statues furent trouvées près de cet endroit. Nous allâmes un peu plus loin, et nous nous arrêtâmes pour examiner les ruines du théâtre de Bacchus, sur lequel on représentait autrefois les belles scènes d'Euripide. Il reste bien peu de chose pour en faire connaître la place, si ce n'est l'excavation circulaire faite dans le roc où l'on avait taillé les siéges. Au-dessus de ce lieu s'élève le monument choragique de Thrasyllus, qui offre un bien beau sujet pour le pinceau d'un artiste.

Quand nous eûmes examiné avec attention ces objets intéressans jusqu'à ce que nos sens et notre âme fussent presque fatigués et accablés par leur variété et leur magnificence, nous fîmes une petite course au-delà des bords de l'Ilyssus, qui n'est plus qu'un petit ruisseau, et nous rentrâmes dans la ville. Le signor Lusieri eut l'honnêteté de nous accompagner jusqu'à notre porte, et nous dit adieu en nous promettant de revenir nous voir le lendemain matin.

Notre savant ami vint nous prendre de très-bonne heure, ainsi qu'il nous l'avait promis. Il

faisait un temps superbe, et nous nous mîmes en marche avec une nouvelle ardeur. En traversant différentes rues de la ville neuve, nous vîmes plusieurs colonnes et d'autres restes considérables d'antiquités entourés de bâtimens modernes. Nous allâmes au nord de l'Acropolis, et nous nous arrêtâmes pour examiner un morceau d'architecture singulier, mais fort beau, qui était connu autrefois sous le nom de la Lanterne de Démosthènes, *Janari tou Demosthenis*, mais que l'on reconnaît aujourd'hui être le monument choragique de Lysicrates ; il est d'ordre corinthien et de forme circulaire. Le signor Lusieri nous assura que le toit était composé d'un seul bloc de marbre, et il nous fit remarquer avec soin le beau feuillage sculpté qui se trouve tout autour.

Après avoir passé de nouveau le théâtre de Bacchus, nous nous avançâmes dans la plaine, à l'extrémité de laquelle s'élèvent dans les airs seize colonnes gigantesques d'ordre corinthien. Elles surpassent de beaucoup celles du Parthenon en grosseur et en hauteur; mais il ne faut pas un goût bien raffiné pour apercevoir au premier abord combien elles leur sont inférieures en

beauté. Elles servent de monumens pour prouver combien l'art avait dégénéré de la majestueuse simplicité du siècle de Périclès ; cependant, placées même comme elles le sont sur un terrain isolé, ne tenant à aucun bâtiment, l'effet qu'elles produisent est singulièrement frappant. Le signor Lusieri nous assura que quoique plusieurs voyageurs éminens aient eu des doutes sur le temple dont elles forment les seuls restes, il regardait prouvé maintenant, comme une chose incontestable, qu'elles appartenaient au temple de Jupiter Olympien, que les écrivains de l'antiquité nous représentent comme étant bâti à deux rangs de colonnes, dix en front, et vingt-quatre de chaque côté, montant ensemble à cent vingt-quatre. Quelques-unes de ces colonnes soutiennent encore des portions de l'architrave ; et la niche de cet ermite sur laquelle l'éloquent Châteaubriand a fait des observations si ingénieuses, reste encore perchée sur l'entablature occidentale. Quel objet de contemplation pour un pieux solitaire, surtout après avoir lu les menaces solennelles du prophète contre Jérusalem : « Il n'y restera pas pierre sur pierre ! »

Lorsque nous eûmes satisfait notre curiosité

par un examen attentif de ces majestueuses ruines, nous sortîmes de la ville par la porte qui conduit au mont Anchesme, et nous commençâmes vers midi à monter cette célèbre montagne. Le temps était beau, et nous gagnâmes bientôt le sommet sans difficulté. La vue était magnifique. Au-dessous de nous étaient les colonnes détachées du temple de Jupiter dont je viens de parler ; plus loin les ruines du théâtre de Bacchus, et par-dessus tout s'élevait majestueusement l'Acropolis couronnée de ses inimitables restes. On apercevait distinctement l'Ilyssus qui serpentait dans la plaine derrière l'ancien Lycée, l'île qu'il forme, et le stade d'Hérodes sur sa rive gauche. Le mont Hymette étendait son rideau au sud-est, et derrière paraissaient la mer, le Pyrée abandonné, les côtes de Salamis, d'Egine et d'Epidaure. On entrevoyait dans l'éloignement l'Acropolis de Corinthe.

Après avoir descendu le mont Anchesme, nous fîmes un petit détour et traversâmes une campagne, partie inculte et recouverte de bruyères, et partie embellie par des bosquets d'oliviers et entremêlée de vignes et de champs d'orge. Nous rentrâmes ensuite en ville, et nous accompagnâ-

mes le signor Lusieri chez lui. Sa résidence est située d'une manière délicieuse sous les rochers de l'Acropolis, auprès de l'élégant monument de Lysicrates que j'ai déjà décrit. Il a un jardin charmant, d'où l'on a, comme de sur une terrasse, une des plus belles vues d'Athènes et de ses pittoresques environs. C'est une demeure digne en tout de ce grand artiste. Quand nous eûmes pris le café, il nous montra sa collection de dessins, parmi lesquels il y en avait qui représentaient les vues que l'on avait de ce même jardin; nous étions parfaitement à même de juger de leur exactitude; ces dessins possèdent en outre une délicatesse de touche que nous ne pouvions trop admirer.

Dans certaines saisons le climat d'Athènes, ainsi que celui de la plus grande partie de la Grèce et de la Morée, est très-malsain; l'été dernier l'a été d'une manière particulière; il y a regné beaucoup plus de fièvres que d'ordinaire; elles ont été occasionées par le mauvais air, *malaria*. Il n'y a presque pas eu de voyageur qui n'en ait ressenti l'influence, et quoiqu'elles soient bien diminuées à Athènes, il y a encore beaucoup de personnes qui gardent la chambre,

ou qui sont convalescentes. Nous vîmes avec peine dans ce nombre M. Cockerell, cet artiste anglais dont j'ai déjà eu occasion de parler, et qui est bien connu dans le monde littéraire par ses talens et ses infatigables travaux pour découvrir les trésors cachés de l'antiquité. Il nous dit que dès que ses forces seraient rétablies, il ne perdrait pas de temps pour continuer ses recherches, surtout dans les îles. Nous fîmes une visite d'adieu à M. Fauvel, savant, bien connu aussi par l'enthousiasme avec lequel il poursuit ici depuis longues années ses travaux scientifiques. Il nous fit voir la précieuse collection d'antiques qu'une longue résidence à Athènes l'a mis à même de former, et à laquelle il ajoute tous les jours, à grands frais, de nouvelles richesses.

Il n'y a pas ici de demeure plus désirable pour des étrangers que le couvent des capucins, d'autant plus qu'on y est à proximité de la maison du signor Lusieri. Un des moines, natif du Piémont, nous fit voir le bâtiment, et tous les pères du couvent nous parurent généralement polis et instruits. La situation en est en bon air, et on la regarde comme hors des atteintes de

l'infection du *malaria*. Les étrangers qui viennent à Athènes ne peuvent former de société qu'entre eux ou avec les étrangers qui y résident; les Grecs modernes n'ont presque rien retenu de l'hospitalité qui distinguait leurs ancêtres, et qui était proverbiale parmi eux; ils vivent en général très-retirés, et paraissent ne pas se soucier de se mêler avec les étrangers *.

Nous avions le projet d'aller visiter la plaine de Marathon, l'île d'Egine, et le promontoire de Sunium; mais nous fûmes détournés de notre plan, et dissuadés d'entreprendre ces excursions par les rapports alarmans qui nous arrivaient tous les jours des fièvres contagieuses qui régnaient dans tous ces lieux. Nous fûmes donc obligés d'abandonner notre projet et de renoncer au plaisir que nous nous en promettions.

---

* Les voyageurs qui désireront se procurer un bon interprète, feront bien de demander, chez madame Macrea, un jeune homme nommé George, qui a servi ici beaucoup d'Anglais et qui a une bonne réputation. Il y a aussi un Turc du nom d'Hassen, qu'on trouvera être un honnête et fidèle janissaire.

LETTRE XXXII.

Vestizza. — Maison de la Poste. — Rencontre agréable. — Paysage pittoresque. — Patras. — Description de la ville. — Habitans. — Observation sur la Grèce et sur la Morée. — Aventure romanesque.

Patras, novembre 1814.

D'ATHÈNES nous retournâmes à Corinthe, où nous changeâmes de chevaux, et nous partîmes pour Vestizza, où nous arrivâmes tard après avoir voyagé à cheval pendant dix-huit heures, sur une route montueuse et souvent escarpée et dangereuse, dont les désagrémens étaient cependant plus que compensés par les vues magnifiques qu'elle nous offrait continuellement. En arrivant à la ville qui est petite, et qui ressemble en tout à celles de la même grandeur qu'on trouve dans la Grèce, notre Tartare nous conduisit à la maison de la poste, bâtiment de bois qui est dans le dernier état de dégradation. Le mauvais escalier

de bois qui est en dehors de la maison, servait à peine à conduire à une grande chambre qui ne tirait le jour que de quelques ouvertures sans volets. Elle ne contenait pas un seul meuble qui pût détourner notre attention des murailles nues du toit tout brisé par lequel il était tombé sur le plancher pourri des flots de pluie, qui y avaient formé des fentes et des trous au travers desquels nous pouvions voir l'écurie au-dessous, et qui menaçaient de nous ouvrir un passage si nous avions fait un seul mauvais pas. Cependant nous oubliâmes bientôt toutes ces petites misères quand nous apprîmes que deux voyageurs anglais les partageaient en ce moment avec nous; et plus particulièrement encore quand nous sûmes qu'un de ces voyageurs était M. Spencer Stanhope, qui était de la connaissance de M. Maxwell. Un des événemens les plus agréables qui puissent arriver au milieu de cette diversité d'accidens fortuits dont se compose la vie humaine, est sans contredit la rencontre imprévue d'amis à un si grand éloignement de sa patrie, et dans des circonstances où l'on s'y attend aussi peu. Nous ne manquâmes pas en cette occasion d'en sentir tout le prix.

M. Stanhope avait été prisonnier en France et avait obtenu sa liberté à condition qu'il irait en Grèce et qu'il se rendrait utile à l'Institut de France. Voulant remplir sa promesse vis-à-vis ce corps savant, il s'était fait accompagner par M. Allison, jeune architecte dont les talens promettent beaucoup. Ils poursuivaient leurs recherches avec une ardeur qui leur faisait négliger leur santé et les précautions nécessaires pour se garantir des effets du mauvais air. La conséquence fut qu'ils gagnèrent l'un et l'autre une fièvre dangereuse dans une des îles, et qu'on eut beaucoup de peine à les transporter à Athènes, où ils furent obligés de garder le lit pendant plusieurs mois.

Comme ils n'avaient point de Tartare, ils convinrent de se réunir à nous et d'aller de compagnie à Patras, qui n'était qu'à neuf lieues de distance, par une route agréable et intéressante. Nos deux compagnons de voyage partirent un peu avant nous; mais nous les joignîmes bientôt et nous ne formâmes qu'une seule cavalcade. Le temps était beau, et après une marche agréable, nous arrivâmes en vue du golfe de Lépante. Nous voyageâmes l'espace de quelques milles le

long du rivage, qui nous offrait l'aspect d'un beau lac, bordé du côté opposé par de hautes montagnes à pic. Les crêtes des rochers de la Livadie s'élevaient au nord ; les côtes sinueuses de la Morée étalaient leurs beautés moins âpres de l'autre côté de la baie, et droit vis-à-vis de nous s'élevaient les sommités bleues des monticules de Céphalonie.

Nous passâmes devant plusieurs rangées de collines revêtues d'une verdure délicieuse et de taillis de diverses espèces. Quelques coteaux étaient surchargés de vignes dans tout l'éclat de la maturité. On voyait çà et là le long du rivage quelques huttes bâties en pierres sèches, qui servaient de résidence aux pêcheurs du golfe.

Nous arrivâmes à Patras sur les quatre heures. Nous nous rendîmes sur-le-champ chez M. Stranie, Consul d'Angleterre dans ce port. Il est natif de Zante, et les devoirs de l'hospitalité ne lui sont point inconnus. Il nous offrit avec beaucoup de grâce sa table pendant le séjour que nous ferions à Patras, et il s'occupa de nous procurer des logemens pour nous et nos compagnons. Ce monsieur passe pour très-riche; il tient une excel-

lente maison, et il est également respecté des Turcs et des Grecs. Son janissaire, dont le nom est Mustapha, est non-seulement actif et poli, mais c'est encore un homme intelligent. *God save the King* (Dieu sauve le Roi) étaient les seuls mots d'anglais qu'il sût; et pour nous donner une idée de la haute estime qu'il avait pour la nation, il plaçait continuellement sa main sur son cœur, et répétait ces quatre mots avec une ferveur dont nous ne pouvions nous empêcher de sourire.

Patras est un petit port de mer, situé au pied d'une montagne, à l'entrée du golfe de Lépante. La grande rue est la seule bonne rue de l'endroit. Il y a dans la ville quelques maisons bâties en briques : dans le nombre sont celles des Consuls d'Angleterre et de France, qui sont d'assez bons bâtimens, situés au fond d'une grande cour. Il s'y trouve plusieurs églises grecques et des synagogues. On ne regarde pas la partie du port qui est vis-à-vis la ville comme fort sûre, étant exposée aux coups de vent pendant l'hiver ; mais en remontant un peu le golfe, il y a une partie du port qui n'a pas le même inconvénient et dans laquelle les navires peuvent venir en toute sûreté

bord à quai. Patras fait un commerce considérable, particulièrement avec Trieste, Corfou et Zante. Les principales exportations consistent en raisins dits de Corinthe, en miel, en cire et en soie.

La situation de la ville est très-agréable; quand le temps est clair, on peut facilement distinguer les îles de Zante et de Céphalonie. Le climat y est, comme dans les autres parties de la Grèce, malsain en certaines saisons, et il y règne des fièvres contagieuses. Les habitans n'y jouissent pas de la meilleure réputation; ils sont paresseux, et fort adonnés à l'esprit de vengeance. Cette ville, ainsi que Zante, servait autrefois de retraite aux bannis, et aux malfaiteurs des autres pays qui se sauvaient des mains de la justice. Mais, grâce aux soins et aux efforts de M. Stranie et du général Campbell, gouverneur des îles Ioniennes, on vient de corriger ces abus. Les femmes s'habillent à la grecque, mais ne paraissent pas se soucier beaucoup de se parer. Elles ont plus de grâces que de beauté.

L'engagement du Tartare avec nous étant expiré, il nous dit un adieu amical et partit en nous laissant en général une idée favorable de

sa conduite, quoique, malgré sa qualité de Musulman, il nous fût impossible de compter la sobriété au nombre de ses bonnes qualités. Nous avons arrêté passage sur un brigantin sous pavillon turc, qui est chargé de raisins pour Trieste; mais le capitaine nous a promis de nous mettre à terre à Corfou.

Avant de quitter ces contrées, je crois devoir offrir quelques observations sur la Grèce et sur la Morée.

Le voyageur doit avoir un soin particulier d'éviter toutes les îles désertes. Lorsqu'on a le choix des bâtimens, il faut toujours s'embarquer de préférence à bord des plus forts, étant plus propres que les autres à résister aux grosses mers, et, ce qui est plus dangereux encore, aux hordes de pirates qui infestent ces parages, surtout le promontoire de Negrepont, Syro et le golfe de Salonique. Ceux qui s'embarquent à Zante pour Smyrne, doivent passer sur un gros bâtiment bien armé; autrement ils seront exposés aux mêmes périls que ceux que nous courûmes auprès du promontoite de Mayna. Zuttuma, Larissa et les Thermopyles sont regardés comme des endroits extrêmement dangereux:

il ne faut donc pas se hasarder à y passer, si l'on n'a pas des moyens suffisans de se défendre en cas d'attaque.

Le baron de Stackelberg, proche parent de l'ambassadeur de Russie à Vienne, et qui résidait dans le même hôtel que nous à Trieste, nous rendit un compte intéressant de sa capture par un corsaire Mainotte auprès de l'île d'Hydra. Ces voleurs l'emmenèrent dans leur repaire au milieu des montagnes. On l'y tint dans une caverne pendant plusieurs jours, ne vivant d'autre chose que d'huile et d'ognons, et couchant pendant tout le temps sur la dure, sans même changer ses habits. Ainsi privé de tout espoir et de ressources, il aurait péri immanquablement sans les efforts énergiques et prompts du baron de Haller (qui est, je crois, un gentilhomme bavarois), et de M. Cockerell, gentilhomme anglais, d'un esprit non moins entreprenant que son ami. Ayant le plaisir de connaître ces deux messieurs, j'espère qu'ils me pardonneront de donner de la publicité à une action si brillante de désintéressement, de générosité et de courage personnel, qu'elle mérite bien d'être retracée.

Comme ils imaginaient que leur ami était en

société dans l'île d'Hydra, ils furent long-temps sans s'inquiéter de son silence. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'une lettre du capitaine des Mainottes au baron Haller vint mettre fin à cette supposition, en leur apprenant que leur ami était son prisonnier, et en lui demandant la somme de dix-huit mille piastres du pays pour sa rançon; et lui annonçant en outre que si le baron Haller voulait apporter avec lui cette somme à un endroit qu'il indiquait dans les montagnes, un détachement des siens irait à sa rencontre, et le conduirait à la caverne où son ami était détenu ! Cette lettre se terminait par l'observation que si la somme mentionnée ci-dessus n'était pas apportée au temps spécifié, il était arrêté que le prisonnier perdrait la tête. Cette étrange épître en renfermait une du baron lui-même, qui lui faisait le triste tableau de sa situation, et de l'abandon dans lequel il était, et il suppliait ses amis de faire tous les efforts qui seraient en leur pouvoir pour le tirer de la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait. Le baron Haller s'occupa sans relâche de trouver la somme et de sauver son ami. M. Cockerell se joignit à lui, et ne fut pas moins infatigable pour remplir

l'objet de leurs vœux mutuels. Leur zèle pour la cause de l'humanité et de l'amitié fut tel que le lendemain même du jour qu'ils eurent reçu la lettre, ils parvinrent à se procurer la somme de douze mille piastres, avec laquelle le baron Haller partit aussitôt, accompagné d'un janissaire, pour se rendre au lieu indiqué.

Le même soir, ils arrivèrent à un misérable village qui, suivant la description qui en était faite dans la lettre, était le lieu fixé pour le rendez-vous. Le baron s'était à peine reposé une heure ou deux, qu'il entendit frapper fortement à la porte, pour lui annoncer l'arrivée d'un parti de ces bandits, qui venait pour le conduire à leurs quartiers, l'assurant solennellement que dans le cas où il ne pourrait pas s'arranger avec leur capitaine sur les conditions auxquelles le prisonnier devait être mis en liberté, ils le reconduiraient sous escorte à ce même endroit. Avec l'empressement et la chaleur d'un véritable ami, et le courage d'un militaire, le baron n'hésita pas un moment; il convint de les accompagner sur-le-champ. Ils lui dirent que son janissaire ne pourrait pas le suivre, et vomirent en même temps un torrent d'invectives contre les Turcs.

Mais rien ne pouvait effrayer notre héros; il avait entendu dire que ces pirates tenaient religieusement leurs promesses, et il résolut de se confier pour sa sûreté à la vérité de ce rapport. Après avoir marché trois heures, ils furent arrêtés au pied d'une haute montagne par une patrouille de leur parti, qui leur demanda le mot d'ordre, et les laissa continuer leur route.

Après avoir passé plusieurs hautes montagnes et avoir été fréquemment arrêtés dans les défilés par des patrouilles du même genre, ils arrivèrent près de l'ouverture d'une grande caverne dans laquelle ils entrèrent; elle n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe. Lorsque le baron Haller fut présenté au capitaine, qui fumait couché sur une vieille natte, le premier objet qui frappa les yeux du baron fut son malheureux ami, étendu par terre, et déjà amaigri par la maladie. Les cœurs sensibles se figureront aisément combien une entrevue semblable dut les affecter l'un et l'autre. Le baron Haller dit à son ami, en allemand, de reprendre courage et d'espérer un meilleur sort; mais pourtant il l'avertit bien de ne pas montrer trop d'empressement et de se contenir autant qu'il lui serait

possible, jusqu'à ce qu'on fût convenu des conditions de sa libération, et que l'avarice de ces brigands fût satisfaite.

Le capitaine de la horde reçut le baron avec beaucoup de politesse, et l'engagea à se reposer avant de se mettre à parler de l'objet de son voyage. Il ne refusa pas d'accéder à cette demande, et lorsqu'il eut pris quelque repos, il fut de nouveau conduit par-devant le capitaine, qui ne manqua pas de lui demander s'il avait apporté les dix-huit mille piastres, le prix qui avait été fixé pour la liberté de son ami. Le baron affecta de faire paraître une grande surprise en entendant appeler le prisonnier son ami, et remarqua d'un air d'indifférence qu'il affecta fort bien, qu'il était venu pour rançonner un domestique qui appartenait à une personne de sa connaissance; mais qu'il le trouvait dans un si mauvais état de santé et si affaibli, qu'il croirait que ce serait un argent très-mal employé. « Cependant, ajouta-t-il, comme je suis déjà « venu si loin pour sauver la vie d'un chrétien, « je veux bien donner dix mille piastres : si cela « vous satisfait, je n'ai aucune objection à avan- « cer la somme; je ne suis pas autorisé à en

« offrir davantage ; conséquemment, si cela ne « suffit pas, vous pouvez garder le prisonnier « et en faire ce qu'il vous plaira. » Le capitaine répondit qu'il ne se relâcherait pas de la somme stipulée, et que si le baron ne jugeait pas à propos d'accéder à ces termes, il pouvait se retirer; il finit en déclarant que la conséquence de ce refus serait la mort du prisonnier, et qu'il ne lui serait plus accordé qu'un jour de grâce. Le baron ne fut point intimidé par ces menaces, il n'était pas homme à cela; il s'en tint fermement à son dire : il connaissait trop bien le caractère de ces brigands pour ne pas savoir que l'avarice était chez eux une passion qui l'emporte même sur celle de la vengeance et de la cruauté ; en conséquence, il se retira avec la même escorte qui l'avait amené, affectant une indifférence parfaite; et il refusa même de dire adieu à son ami, dont le courage fut un peu ébranlé quand il apprit quelle avait été l'issue de la conversation.

Dans les entrefaites, le baron retourna tout de bon au village, comptant bien sur le succès de son plan; ce ne fut pas conséquemment sans plaisir qu'il apprit le lendemain matin que les Mainottes étaient revenus et désiraient le voir

encore. Admis dans son appartement, ils l'informèrent que le capitaine avait consenti à prendre les dix mille piastres, mais à condition qu'on en ajouterait mille de plus pour sa bourse particulière. Le baron prit les onze mille piastres qu'il avait en or, et il retourna avec les Mainottes à la caverne, où le capitaine le pria de compter la somme en présence de deux de ses officiers; et dès qu'ils se furent assurés que le montant était exact, le prisonnier fut détaché et délivré à son bienfaiteur. Mais avant de le relâcher, il fut obligé de passer par les cérémonies d'usage en pareille occasion, c'est-à-dire qu'il lui fallut se soumettre à être rasé des mains d'un des Mainottes, à manger avec eux des ognons trempés dans de l'huile, comme un régal d'adieu, et à donner la main à tout le monde autour de lui, en signe d'adieu amical. Après qu'il se fut prêté à ces diverses opérations, de la meilleure grâce qu'il lui fut possible, trois des Mainottes l'escortèrent lui et son libérateur jusqu'au village, lui souhaitant un bon voyage; et ils partirent.

Alors, pour la première fois, les deux amis restèrent seuls, et purent se livrer à leurs sen-

timens mutuels. Dans ces doux épanchemens, la reconnaissance de l'un ne pouvait être égalée que par la joie où l'autre était de voir terminer aussi heureusement une entreprise qui lui avait donné tant d'inquiétude. Comme la santé du baron de Stackelberg avait beaucoup souffert, ils se reposèrent un jour entier au village, et partirent le lendemain matin pour Athènes, où ils furent reçus et accueillis avec des transports de joie par tous leurs amis.

Cette anecdote servira à faire voir la fausseté de certaines choses qu'un voyageur célèbre a avancées dernièrement dans plus d'une partie de sa relation; ouvrage remarquable d'ailleurs par la témérité de ses remarques. Les observations suivantes qu'il hasarde quand il parle des Mainottes, et des autres tribus sans foi et sans loi de la Morée, sont tellement propres, suivant moi, à induire le voyageur en erreur, et à le plonger dans les embarras les plus sérieux, qu'elles demandent hautement à être réfutées... « Nous ne « connaissons pas aussi bien ces derniers (les « Mainottes), mais nous avons des raisons de « croire qu'ils ont été aussi extrêmement calom- « niés dans les comptes que l'on a rendus d'eux,

« d'après des rapports par ouï-dire des Turcs et « des Grecs... *

« Peut-être le temps est-il venu que nous con-« naîtrons mieux une région (il parle de la Mo-« rée) que l'on peut visiter *aussi aisément* que « le comté de Derby, et où le voyageur n'est pas « exposé à *la moitié* des dangers que l'on court « toutes les nuits dans le voisinage de Londres. « Des craintes *sans fondement*, faites unique-« ment pour alarmer des enfans, relativement à « des bandits imaginaires et au caractère sauvage « de ses habitans, ont été assez puissantes jus-« qu'à présent pour empêcher des voyageurs d'en « parcourir l'intérieur ; mais *ces appréhensions « commencent à s'évanouir*, et nous pouvons « espérer qu'il ne s'écoulera pas beaucoup d'an-« nées avant que les bergers de l'Arcadie, de « la Laconie, de la Messénie et de l'Elide, ne « soient devenus d'aussi bons guides pour faire « voir les antiquités de leurs montagnes et de « leurs vallées, que les natifs de Pouzzoles le

* Voyages du docteur Clarke, part. II. sect. II. page 455.

« sont maintenant pour faire voir les ruines de « Baies *. »

Je ne désire pas moins vivement que ce voyageur les résultats heureux qu'il annonce à la fin de cette citation; mais je ne suis pas moins jaloux de corriger les assertions erronées qu'en contient le commencement **.

---

* Idem, Pages 670 et 671.

** On trouve, dans le Voyage en Morée du docteur Pouqueville, une description très-exacte et très-intéressante de ce district.

LETTRE XXXIII.

Traversée de Patras à Corfou. — Port en Livadie. — Alarme dans la nuit. — Theake ou Ithaque. — Description de l'île. — Oratoire grec moderne. — Habitans. — Céphalonie. — Corfou. — Améliorations dans l'état du pays. — Climat.

Corfou, décembre 1814.

COMME le capitaine nous avait assurés que nous ferions voile le lendemain matin à la pointe du jour, nous jugeâmes à propos de nous rendre à bord la veille au soir. Cependant nous aurions fort bien pu nous épargner cette peine, et passer tranquillement la nuit à terre à nous reposer; car il était huit heures avant que nous fussions appareillés. La brise était favorable, et continua de même jusqu'à trois heures, que le vent changea, et que le ciel nous annonça des coups de vent. Quoique notre brigantin fût vieux et pesamment chargé, il marchait supérieurement. Dans le fait il avait été construit pour la course, et ce

qui est assez extraordinaire dans un bâtiment marchand ottoman, le capitaine et son frère étaient passablement bons marins. L'apparence menaçante du temps et les vents contraires leur firent juger à propos de virer de bord, et de relâcher dans un petit port de Livadie, où nous ne tardâmes pas à jeter l'ancre dans la baie.

Ce port est à environ quarante milles de Patras, entouré de rochers élevés, et paraît très-sûr. Le capitaine, qui parlait italien, nous dit qu'il n'était pas très-fréquenté par les navigateurs, les environs étant infestés de voleurs, au point qu'un village à un demi-mille du port en était entièrement habité. Les côtes étaient couvertes de taillis, et nous observâmes à quelque distance dans l'intérieur une forêt considérable. Notre capitaine prit les précautions d'usage, de doubler la garde de quart, et de mettre tout le monde sous les armes; et il donna des ordres particuliers pour que si quelque bateau paraissait en vue, on donnât sur-le-champ l'alarme. Ces voleurs font usage de bateaux à fonds plats, couverts de planches, afin de cacher leur monde, de manière à ne laisser voir que deux ou trois hommes, ce qui ne donne aucun soupçon. Ils

font semblant d'être pêcheurs, et ils viennent le long du bord sous prétexte de demander si les officiers veulent acheter du poisson; mais à un signal donné, ils font voler les planches, leurs gens sortent de dessous, abordent le bâtiment par surprise, en massacrent tout l'équipage, enlèvent leur butin et coulent le bâtiment pour ne pas être découverts. Notre capitaine nous dit qu'il n'y avait que quelques mois que l'on avait commis un acte de barbarie semblable.

La nuit survint; nous nous étions à peine retirés pour nous reposer, que nous fûmes réveillés dans la plus grande confusion, par le bruit qu'on voyait un bateau plein de monde qui ramait vers nous. Chacun courut s'armer d'un fusil, et alla prendre poste sur le pont. Il y avait assez de fusils et de sabres à bord pour armer non-seulement l'équipage, mais même les passagers. Quelques-uns de nous n'étaient qu'à moitié habillés, mais rien ne pouvait les persuader de perdre du temps, et conséquemment chacun prit son poste dans l'état où il était lorsque l'alarme avait été donnée. Tout le monde était animé de la plus vive ardeur, chacun étant dé-

terminé à défendre le bâtiment jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de se rendre honteusement et sans résistance à ces sauvages et à ces pillards. Pour un spectateur indifférent, la scène que nous présentions aurait été véritablement risible : Musulmans et Grecs, Anglais, Ecossais, et votre très-humble serviteur Prussien, tous habillés bizarrement, et brandissant des armes de toutes espèces; il n'y avait pas jusqu'à nos compagnons de voyage, MM. Stanhope et Allason, qui, quoique encore souffrans de leur maladie, n'en partageaient pas moins l'enthousiasme du moment.

Nous vîmes le bateau qui approchait. Lorsqu'il arriva à portée de voix, notre capitaine les héla d'une voix de Stentor, et leur donna à entendre, dans leur propre langue, que nous étions bien armés et préparés à les recevoir chaudement s'ils osaient approcher davantage, les menaçant en même temps de couler bas le bateau, s'il ne se mettait pas tout de suite hors de portée de ses canons. Nous pouvions distinguer alors que c'était un bateau non ponté qui portait une grande voile. Notre capitaine persista toujours à croire, ou du moins à prétendre croire qu'ils

étaient des pirates, quoiqu'ils répondissent en grec qu'ils étaient des pêcheurs, et qu'ils n'avaient aucune intention de nous voler. Après avoir rôdé quelque temps autour de notre brigantin, prenant pourtant bien soin de se tenir hors de la portée du canon, afin de s'assurer de la force dont nous étions, ils nous quittèrent, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. Ainsi nous pûmes dire avec vérité, que *le combat finit faute de combattans*. Nous nous retirâmes dans nos chambres et à nos cadres, sans être réveillés de nouveau par de semblables alarmes.

Nous remîmes en mer le lendemain matin; mais le temps paraissant encore défavorable, notre Musulman porta sur la terre; et vers le soir il entra dans un petit port de l'île de Theake, qu'ils appelaient port Antonio. Il ne peut offrir de mouillage qu'à de petites barques. Nous vîmes un vieil édifice en partie tombé en ruines; on nous dit que c'était un couvent, mais que les seules personnes qui l'habitaient alors, étaient un vieux moine grec et un frère laïque qui le servait

Pendant notre séjour, divers Grecs des environs tinrent en ce lieu une espèce d'assemblée

politique. Celui qui paraissait être leur principal orateur, était un homme qui était sellier de son métier. Ses argumens n'étaient pas moins violens et biscornus que ses gesticulations, et il était évident qu'il n'aimait pas le gouvernement actuel, autant du moins que je pus en juger par quelques phrases d'une harangue déclamatoire que je lui entendis prononcer en mauvais italien.

Cette île était fameuse dans l'antiquité, sous le nom d'Ithaque, pour avoir donné naissance à Ulysse, et avoir formé son royaume. Il n'y reste aujourd'hui aucunes traces de sa grandeur passée, ni aucuns vestiges classiques, à l'exception de ces traits particuliers de la nature qui n'ont pas changé, comme s'ils voulaient attester dans tous les temps la fidélité du poëte qui les a immortalisés. Mais, tout pleins du souvenir sacré de ses heureuses descriptions, chacune des formes de cet âpre paysage avait pour nous un charme particulier, et nous errâmes *le long de la côte solitaire et des flots agités*, avec des émotions bien plus vives et bien plus agréables que la plus belle culture n'aurait pu en exciter en nous; car nous ne pouvions y jeter nos regards sans nous rappeler à chaque pas l'atta-

chement fidèle d'Ulysse à son pays, et sans admirer la puissance de ces sublimes affections du cœur, qui, se confondant irrésistiblement avec les premiers et les plus chers objets de la vénération de l'homme, investissent le lieu le plus désert et le plus stérile de mille sujets de jouissances. Avec quel orgueil Ulysse, au milieu de ses adversités et de ses malheurs, ne se glorifie-t-il pas encore du lieu de sa naissance! avec quelle tendresse ne parle-t-il pas, même en les magnifiant, des avantages qu'il possédait, et dont son patriotisme et sa sagesse lui enseignaient de se contenter!

Ithaque est ma patrie, Ithaque dont les bords
Des mers de l'occident soutiennent les efforts.
La cime du Nérite en domine l'enceinte :
Près d'elle on voit Samé, Dulichium, Zacinthe,
Qui, lorsque le soleil vient commencer son tour,
Semblent cacher Ithaque aux premiers feux du jour.
Un pays montueux, un sol rude et sauvage,
D'une ardente jeunesse y nourrit le courage.
C'est cet âpre séjour que préfère mon cœur
A tout ce que la terre a de plus enchanteur.
C'est pour lui que ce cœur a soupiré sans cesse,
Qu'insensible aux soupirs d'une belle Déesse,
J'ai quitté Calypso, ces antres, ces palais,
Où son amour voulait m'arrêter pour jamais;
Qu'aux voluptés enfin j'ai préféré les peines,
Et rompu de Circé les amoureuses chaînes.
Quel objet en effet plus touchant et plus doux,
Que les noms de patrie, et de père et d'époux?

Quel climat fortuné, quel fertile rivage,
Des lieux où l'on naquit peut effacer l'image ?

Odyss. Liv. IX.

On peut encore citer la description de cette île et de ses productions, qu'Homère met dans la bouche de Pallas, sans qu'il y ait beaucoup à rabattre pour la partialité du narrateur, ni pour les fictions du poëte.

Depuis les champs heureux où le soleil se lève
Jusqu'aux climats obscurs où sa course s'achève.
Par les flots resserré, ce pays montagneux
Ne vous offrira point des coursiers belliqueux ;
Mais on voit du milieu des fertiles prairies
La génisse et la chèvre en ses vallons nourries.
Une douce rosée entretient sur ces bords,
De Cérès, de Bacchus, les plus riches trésors ;
Et parmi nos forêts brillantes de verdure,
Des ruisseaux éternels roulent une onde pure.

Odyss. Liv. XIII.

Les vallons d'Ithaque sont effectivement assez fertiles, et l'on y fait en abondance de l'huile et du vin, qui passe pour le meilleur des îles Ioniennes. Il est d'une couleur rouge, doux au goût, et assez excellent pour justifier le choix qu'en faisaient les poursuivans de Pénélope pour en vider de grands vases à la santé de leur belle maîtresse.

Du sommet des montagnes qui entourent ce

petit port, nous avions une vue magnifique de la Morée, ainsi que des îles de Céphalonie et de Sainte-Maure. Les habitans en paraissent très-pauvres, et si je dois en juger par ceux que je vis, c'est une race paresseuse et ignorante. Plusieurs petits garçons accoururent autour de nous, et nous supplièrent de les prendre à bord, et de les conduire en Angleterre, où ils s'étaient fait une idée que tout le monde devait nécessairement être habile et sage. Ils nous exprimaient le désir qu'ils avaient d'apprendre à lire et à écrire, afin de pouvoir être reçus à bord d'un bâtiment anglais; « car, disait l'un d'eux en mauvais italien, ici nous n'apprenons qu'à garder les cochons. » Je ne doute pas que le gouvernement britannique n'ait la sagesse d'encourager des dispositions aussi louables, et qu'il ne négligera pas de cultiver ce désir d'instruction qui se manifeste de lui-même aussi ouvertement.

Plusieurs Grecs vinrent causer avec nous. Ils nous parurent tous fort empressés de savoir des nouvelles du colonel Church *, pour lequel ils

* Je sus que cet officier avait commandé autrefois un régiment grec à Zante. Je n'ai pas le plaisir de le con-

avaient évidemment une estime extraordinaire. Le lendemain dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre et sortîmes du port; mais il nous parut que notre capitaine, pour raisons à lui connues, était extrêmement soigneux de ne pas tenir la mer pendant la nuit. En conséquence, à la tombée du jour, il relâcha dans un autre petit port de l'île de Céphalonie. La baie était remplie de bateaux pêcheurs, et nous aperçûmes un bâtiment d'un port considérable qui était à l'ancre dans l'intérieur du hâvre. Nous apprîmes que ce navire y avait relâché sous pavillon anglais, quelques mois auparavant, pour réparer des avaries. Il avait été obligé d'y décharger sa cargaison, et l'on était occupé à le radouber. Cette île a environ quarante milles anglais de long sur dix-huit de large, et quoique aussi hérissée de collines que Theake, elle passe pour plus fertile; mais le vin qu'elle produit est d'une qualité inférieure à celui de cette dernière île.

---

naître, et conséquemment je ne puis pas être accusé de flatterie lorsque je rapporte un trait qui lui fait tant d'honneur : j'affirme que dans toutes les îles Ioniennes que j'ai visitées, les Grecs n'en parlaient qu'avec la plus haute estime.

Les habitans de Céphalonie sont plus instruits et plus industrieux que ceux des îles voisines ; et il suffit de dire, pour en donner la preuve, qu'ils font un commerce considérable non-seulement avec les autres îles Ioniennes, mais encore avec le Levant. Ils exportent une grande quantité d'huile, de vin et d'anchois, qu'on prend ici en grande abondance. Les habitans regardent ce poisson comme un grand luxe, et ils en mangent à tous leurs repas, avec de l'huile et des ognons.

Le lendemain matin notre capitaine remit de nouveau en mer avec une belle brise, et enfin nous gagnâmes Corfou sans autre mésaventure. Nous jetâmes l'ancre à peu de distance de la ville, et après la visite ordinaire des officiers du bureau de santé, nous eûmes permission de débarquer. Nous établîmes notre résidence à notre ancien hôtel, *la Cloche de Venise ;* mais nous ne nous aperçûmes pas qu'il se fût amélioré le moins du monde depuis notre dernière visite. Nous trouvâmes cependant que la ville avait éprouvé des altérations considérables pour le mieux, et l'on voyait aisément que les habitans commençaient déjà à sentir la valeur du gouvernement sage et paternel de la protection duquel ils

ont aujourd'hui le bonheur de jouir. Sous des auspices aussi heureux, l'esprit d'industrie et d'activité semble s'y être réveillé. Le port était rempli de bâtimens, le commerce avait commencé à fleurir, et tout était vie et mouvement sur les quais. Les rues étaient plus propres et mieux pavées, et la plus grande partie des maisons avaient été blanchies par ordre du gouvernement. Je remarquai encore qu'on bâtissait plusieurs maisons, surtout dans la grande rue et sur l'esplanade. Je ne sais si c'est un effet de l'imagination; mais très-certainement j'ai été frappé de l'extérieur des habitans; ils m'ont paru beaucoup plus propres et mieux habillés qu'auparavant.

Nous avons éprouvé, pendant notre seconde résidence ici, les mêmes bontés et les mêmes attentions de la part du gouverneur-général Campbell, et de M. Foresti *, que nous avions déjà reçues à notre premier voyage. Nous reçûmes aussi toutes sortes de politesses du brigadier-gé-

* C'est avec plaisir que je retrace ici que le mérite et les travaux de M. Foresti ont reçu leur juste récompense; S. A. R. le Prince Régent l'ayant fait chevalier.

néral Mackenzie, de M. Meer, secrétaire des îles Ioniennes, et du capitaine Smith de la marine royale : nous pouvons ajouter encore à ces noms ceux des majors Jordan et Drake, et du capitaine Maxwell. Je saisis avec plaisir cette occasion de témoigner à ces Messieurs la reconnaissance que je conserve de leurs politesses.

On nous a dit que la chaleur avait été extrême l'été passé, et qu'il y avait régné beaucoup de fièvres pendant l'automne. Plusieurs étrangers non accoutumés au climat, en avaient souffert cruellement, et la garnison n'avait pas échappé à leurs ravages. Depuis notre départ, les fouilles qu'on avait commencées en dehors des portes, et dont je vous ai déjà parlé dans la première lettre que je vous écrivis de cette île, ont été continuées avec succès, et on a découvert une grande quantité de marbres. On a aussi replanté plusieurs des mûriers qui ombrageaient anciennement les remparts de la ville, mais que les Français avaient coupés pour en faire des fascines pendant le siége de l'île. Un nombre considérable d'ouvriers étaient employés à réparer le port, et l'on avait commencé beaucoup de travaux pour les agrémens et l'avantage des habitans. Le théâ-

tre était encore ouvert, et avait fait une très-bonne acquisition dans la personne d'une actrice du théâtre de Naples, qui avait donné une nouvelle énergie aux représentations dramatiques, et avait inspiré un tel goût pour ces nobles délassemens, que le spectacle était toujours bien suivi.

Le gouverneur Campbell eut la bonté de nous offrir un passage dans une *scampa via* qui fait voile régulièrement tous les huit jours de ce port pour Otrante, avec la malle. Cette espèce de bâtiment est en forme de bateau découvert, construit de manière à tirer le moins d'eau possible, afin de pouvoir entrer dans les plus petits ports. Il porte un canon de douze livres de balle à la proue, et il peut également aller à la rame s'il fait calme, et à la voile quand la brise est bonne. Il n'a point de chambre, mais seulement un grand coffre fermé à la poupe, pour y mettre la malle et y déposer les provisions. L'équipage au complet consiste en vingt-quatre hommes, y compris le capitaine et le pilote.

LETTRE XXXIV.

Départ de Corfou.—Santo-Stephano, —Santo-Merino et ses habitans. — Scampa Vias.— Arrivée à Otrante.—Misérable Lazaret. — Signor Corchi. — Gracieuseté de Murat. — Description d'Otrante,—Environs. — Conséquences ridicules d'une méprise.

Otrante, décembre 1814,

Nous nous embarquâmes à bord de la *Scampa Via*, avec M. Stanhope et M. Allason, qui étaient encore de notre compagnie. Comme le vent était mou, nous continuâmes de ramer tout le long de terre jusqu'à la nuit, que nous entrâmes dans un petit port appelé Santo-Stephano. Il est situé au nord de l'île de Corfou, et n'est fréquenté que par de petites barques; on n'y trouve que deux maisons, qui sont habitées par des pêcheurs. Nous y restâmes à l'ancre jusqu'à la pointe du jour, et nous fîmes voile pour la seconde fois ; mais le vent étant contraire, nous fûmes forcés de relâcher encore à Santo-Merino, gros rocher qui

s'élève de la mer, à seize milles à l'est de Faro. Il consiste en vingt misérables huttes, et est habité par une petite colonie de Grecs. Il n'a pas de port, et aucun bâtiment, grand ni petit, ne peut y être en sûreté, le ressac étant très-violent. Nos matelots halèrent la *Scampa-via* sur la grève, où elle resta en sûreté et à sec pendant la nuit. Les pauvres Grecs, qui ne ressemblaient pas mal à des demi-sauvages, prirent l'alarme en nous voyant; et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous pûmes les déterminer à s'approcher de nous. Nous occupâmes une de leurs huttes, et nous arrangeâmes nos matelas pour dormir, les assurant que nous les payerions amplement de leur peine, ainsi que de tous les rafraîchissemens que nous pourrions prendre. Ils vivent de la pêche et de la vente des volailles qu'ils élèvent, et qu'ils portent à Corfou et autres endroits du voisinage. Ils élèvent aussi des troupeaux considérables de dindons, et nourrissent quelques chèvres. Nous demandâmes le prix d'un petit dindon; ils ne firent pas de conscience de nous en demander une piastre d'Espagne (environ quatre shellings et demi argent d'Angleterre). J'imagine qu'ils avaient résolu de

nous faire payer cher, pour nous punir de la peur que nous leur avions faite.

Du haut de ce rocher nous avions une vue superbe de la côte d'Albanie, de Corfou, de l'île de Faro, et du château ainsi que de la côte d'Otrante. Le temps était clair, et la ligne bleuâtre de la perspective était fortement marquée. Nous quittâmes ce triste rocher sur les trois heures, et nous mîmes à la voile avec une jolie brise qui dura jusqu'à dix heures et demie. Le vent fraîchit alors, mais heureusement il nous était toujours favorable. La mer devint houleuse, et nous nous aperçûmes que notre capitaine, qui était un Italien, avait de l'inquiétude; il savait bien que ces petits bateaux ouverts ne sont pas faciles à manier dans une grosse mer, et que conséquemment il y avait du danger. Il était fort impatient de gagner la côte d'Italie, et nous ne l'étions pas moins que lui. Le temps était chargé, les grains étaient violens, la mer haute; et les lames brisaient souvent sur nous : les mouvemens du bateau étaient si violens que nous ne pouvions rester assis sans courir le risque d'être jetés par-dessus bord; et nous fûmes en conséquence obligés de nous coucher sur le fond.

Notre position était on ne peut pas plus désagréable, étant percés de part en part et transis de froid. A la fin nous aperçûmes, à notre grande joie, la ville d'Otrante; et sur les deux heures et demie, nous eûmes le bonheur d'entrer dans le port sains et saufs. On nous conduisit en débarquant au bureau de santé, où nous fûmes détenus plusieurs heures. Pendant qu'on examinait nos passeports, on prenait les plus grandes précautions pour ne pas nous toucher. Nous eûmes ordre de faire quarante-sept jours de quarantaine, et nous fûmes conduits, à cet effet, à un misérable couvent, à un quart de mille de la ville. Nous eûmes beau faire des représentations, assurer les officiers de santé que Corfou n'avait jamais été plus sain qu'il ne l'était à notre départ, et dire que M. Maxwell était porteur de dépêches du gouverneur de Corfou pour le consul anglais en Sicile; tout fut inutile. Ils nous dirent que nous n'avions qu'à écrire à l'intendant à Lecoe, que ce n'était pas leur faute, qu'ils avaient des ordres péremptoires, etc. Le couvent où l'on nous envoya était un très-grand bâtiment; mais les appartemens qu'on nous y donna n'avaient pas un seul meuble. Ils n'avaient pas de cheminée;

et quoique les fenêtres en fussent singulièrement petites, plusieurs laissèrent entrer par leurs ouvertures les zéphyrs plus que rafraîchissans du mois de décembre.

Nous eûmes cependant le plaisir d'y recevoir la visite de l'agent anglais, le signor Corchi, qui eut la bonté de nous procurer des lits, et autres articles de nécessité, et surtout de nous faire avoir un bon fonds de provisions. Avant qu'il fût venu nous voir, la personne chargée de nous garder, nous avait fait payer double pour tout ce qu'elle avait acheté ; elle nous quittait à peine pour un instant, et lorsqu'elle était obligée de le faire, elle fermait toutes les portes à elle, comme si nous avions été prisonniers. Nous obtînmes pourtant permission de nous promener dans les champs pour respirer le bon air, mais toujours à condition d'être suivis par notre éternel gardien. Le couvent était si humide que nous étions obligés de faire sécher nos hardes à l'air. Cette humidité fut fort préjudiciable à la santé de MM. Stanhope et Allason, qui n'étaient pas encore rétablis de la fièvre.

A la fin, M. Corchi nous ayant conseillé d'envoyer un exprès au roi de Naples, Murat,

nous en expédiâmes un pour demander qu'il fût donné ordre ou de lever notre quarantaine, ou au moins pour qu'il nous fût permis de la faire dans un endroit plus sain que n'était le couvent. Au bout d'une semaine, nous reçûmes l'agréable nouvelle que non-seulement les ordres avaient été donnés de lever notre quarantaine, mais qu'on y avait ajouté avec beaucoup de grâce la permission de nous rendre tout de suite à la capitale du royaume. Ce n'était pas tout encore; le surintendant de la santé avait reçu ordre de nous donner toute l'aide dont nous aurions besoin pour continuer notre voyage. Cet ordre était de la propre main de l'intendant de Lecce, et était adressé à la fois au bureau de santé et à l'agent anglais à Otrante. On peut bien penser que nous n'éprouvâmes pas de vifs regrets en quittant notre triste habitation, où nous avions passé quinze jours dans une situation qui, certes, n'était pas des plus agréables. La seule chose dont je me souvienne avec quelque satisfaction relativement à ce couvent, est la belle vue que nous avions sur la terrasse, d'où nous jouissions d'un coup d'œil superbe sur la mer et la campagne des environs qui est char-

mante. Otrante est assez bien fortifiée, mais le port est très-mauvais. La ville est vieille et mal bâtie. La maison du commandant est la meilleure du lieu; encore ne peut-on la trouver bien que par comparaison avec les autres. Les habitans ne jouissent pas de la meilleure réputation. Ils sont presque tous d'un caractère indolent; on s'en aperçoit assez à l'aspect des terres qui entourent la ville; elles restent en friche, quoique le sol en soit excellent et que la nature y ait tout fait. Il n'y a point de commerce, on n'y voit ni mouvement ni activité; plusieurs maisons des environs sont abandonnées et en ruines; les habitans sont trop pauvres pour bâtir, et trop fiers ou trop paresseux pour réparer. Ils semblaient avoir grand'peur d'une incursion des Algériens, dont les corsaires ont souvent l'audace de faire des descentes pendant la nuit, et d'enlever des habitans avec leur bétail et leurs effets. Comme ceux qui demeurent près de la mer sont naturellement plus exposés que ceux qui habitent en dedans des murs de la ville, un grand nombre ont en conséquence abandonné leurs anciennes habitations, et se sont réfugiés dans la ville. La place est entourée de mûriers qui donnent du

fruit en abondance. La récolte avait été mauvaise cette année. Le signor Corchi nous dit que, depuis plusieurs années, il avait observé que la moisson était alternativement bonne et mauvaise. On voit de beaux jardins autour de la ville; ils sont principalement plantés en orangers qui donnent des fruits de la meilleure qualité. Ils ont aussi de beaux raisins, des pêches, et des légumes en abondance, surtout des choux-fleurs de la plus belle espèce. Le blé et le vin ne paraissaient pas y être en aussi grande abondance.

On regarde le climat comme malsain; la chaleur, pendant les mois d'été, y est très-vive, mais les hivers sont doux, et il y a des jours au mois de janvier où le soleil est aussi chaud qu'il l'est en Angleterre au mois de mai.

Avant de quitter Otrante, je ne dois pas oublier de raconter une aventure singulière qui nous arriva. J'ai déjà dit que pour faciliter les progrès de notre voyage et pour éviter la quarantaine, M. Maxwell s'était chargé de dépêches du gouverneur de Corfou. Les partisans de Murat étaient si empressés de croire que leur souverain était bien avec le Gouvernement Bri-

tannique, ou du moins ils étaient si jaloux de le faire croire aux Calabrois, que cette seule circonstance leur servit à répandre, avec la rapidité de l'éclair, le bruit qu'il venait d'arriver une ambassade de la cour de Londres. On fit de notre *Scampa-via* un bâtiment de guerre, et M. Maxwell fut investi du titre distingué de général et d'ambassadeur de la Grande-Bretagne. M. Stanhope, M. Allason, et moi-même, nous ne pûmes pas éviter de recevoir notre part dans ces honneurs : les deux premiers furent traités de secrétaires de la légation ; quant à moi, on me donna le brevet de colonel et d'aide-de-camp de son Excellence. Quoique nous fîmes tout ce que nous pûmes pour empêcher ce bruit ridicule de se propager, on ne cessait de nous dire, et le gardien de notre lazaret le premier, que les habitans n'ignoraient pas le caractère dont nous étions revêtus et la nature de notre mission, et qu'en conséquence il était inutile d'en faire un secret. De leur côté, les partisans du souverain légitime n'étaient pas moins actifs à faire leurs conjectures sur l'affaire.

Nous avions remarqué qu'il y avait un ecclésiastique qui avait des attentions plus qu'ordinaires pour nous, et qui ne perdait pas une oc-

casion d'épier l'absence de notre gardien pour pouvoir causer avec nous s'il était possible. A la fin il se présenta un moment favorable, et il s'adressa à moi, en me disant : « *Soyez le bienvenu*, Monsieur, vous, ainsi que vos amis; nous savons, *nous autres*, votre mission, » en appuyant d'une manière très-expressive sur ces mots *nous autres*. « *Quand je dis*, ajouta-t-il, *nous autres, je parle des sujets loyaux de Sa Majesté légitime.* » Je lui donnai à entendre que je ne comprenais pas où tendait sa conversation, et je l'assurai que notre voyage à Naples n'avait pas de but politique, et que nous voyagions uniquement pour notre plaisir; mais je m'aperçus que ma réponse ne servait qu'à le confirmer dans son erreur; elle lui fit secouer la tête d'une manière qui disait beaucoup de choses; après quoi, frappant sur sa tabatière, il prit une prise de tabac plus forte que d'ordinaire. Après une petite pause, il m'assura qu'il avait reçu des nouvelles de ses amis de Sicile, et qu'il savait tout ce qui s'y passait. « *J'ai de bons amis en Sicile*, dit-il d'un ton d'assurance, *et je suis bien informé de ce qui se passe.* » Et pour mieux prouver son assertion, il tira de

sa poche une lettre datée de la Sicile, qu'il me donna à lire, et dans laquelle son ami le priait d'assurer ses loyaux associés, que Joachim Murat ne serait pas long-temps roi de Naples, et que le souverain légitime serait bientôt rétabli sur son trône par son peuple bien-aimé.

Dès que nous fûmes arrivés à Lecce, nous vîmes arriver chez nous le commandant de la place qui, au nom du général de la division militaire, nous offrit ses services avec un empressement plus qu'ordinaire. Il nous fournit une escorte de deux gendarmes pour nous accompagner à Bari. En nous rendant à cette place, notre escorte voulait à peine nous permettre de nous arrêter à aucune auberge, et, à notre grande surprise, semblait déterminée à nous faire plutôt descendre dans des maisons particulières, ou bien chez l'officier civil de l'endroit. Nous leur demandâmes la cause de cela; ils nous informèrent qu'ils avaient ordre de leurs supérieurs d'en agir ainsi.

Lorsque nous arrivâmes à Bari, la plaisanterie fut poussée jusqu'au bont, et nous ne fûmes pas médiocrement surpris de nous trouver conduits par notre escorte à l'hôtel de l'intendant le prince Pi.... Quoique nous voyageassions dans un

modeste *veturino*, tiré par quatre mauvaises mules, ce qui, vous devez bien penser, aurait dû suffire pour les convaincre de leur ridicule erreur, nous fûmes pourtant conduits, aussitôt notre arrivée, dans le salon de compagnie, que nous trouvâmes, à notre très-grande confusion, rempli d'une réunion de toute la noblesse et des gens comme il faut de la ville; une grande partie étaient fort occupés autour des tables de *rouge et noir* qui remplissaient le milieu de l'appartement. On nous annonça par les mots : *Mon Prince, voilà messieurs les Anglais*; et là-dessus, chacun de s'empresser de quitter son siége comme si la banque avait sauté, et de venir nous saluer. Le prince prit M. Maxwell par la main, l'assurant combien lui et toute la nation étaient heureux de le voir arriver sur ces bords et de lui donner la bien-venue; il le présenta au même moment à la princesse, qui le pria avec tout le cérémonial d'étiquette, de prendre un siége sur le sofa. Pour nous, nous ne reçûmes qu'un léger salut, suivant le rang qu'on daignait nous supposer, et l'on se contenta de nous placer sur des chaises au milieu de l'appartement. Vous vous imaginerez facilement quelle

devait être notre confusion, lorsque vous saurez que non-seulement son Excellence, mais encore toutes les personnes de sa suite, étaient dans leurs habits de voyage, et couverts de poussière. Nous eûmes beau faire des représentations, les assurer qu'il fallait qu'il y eût quelque erreur, et demander en même temps qu'on voulût bien nous conduire à un hôtel, tout fut inutile; l'ambassadeur, *malgré lui*, reçut pour toute réponse l'assurance qu'on avait fait tous les arrangemens pour le loger dans la maison du prince.

A peine nous fûmes-nous assis que la curiosité fut à son comble, et nous ne tardâmes pas à voir plusieurs personnes braquer leurs lorgnettes sur l'ambassadeur, pour le considérer lui et sa suite avec toute l'attention requise. On fit beaucoup de remarques critiques : les uns trouvaient son Excellence bien jeune, d'autres observaient que sa suite était assez mal équipée : mais ce ne fut pas tout; le prince poussa la farce jusqu'à conduire successivement chaque dame et chaque monsieur devant le sofa où son Excellence était assise, afin de lui présenter leurs hommages.

La cérémonie terminée, un domestique vint annoncer que le souper était servi, ce qui, je puis

vous assurer, fut une nouvelle tout aussi agréable pour son Excellence qu'elle le fut pour sa légation; car il était alors plus de neuf heures, et aucun de nous n'avait encore dîné. On nous conduisit dans une salle à manger très-splendide; où le couvert était mis pour plus de trente personnes; mais, à notre grande mortification, le repas consistait dans une multitude de *petits plats*, qui ne servirent qu'à me convaincre que, quoique nous fussions magnifiquement reçus, le dîner dont on nous servait les restes à souper, avait été bien mesquin. Entre autres friandises, était une omelette si assaisonnée d'ognons, qu'il n'y avait qu'une faim extrême qui eût pu nous y faire toucher.

L'assemblée ne se sépara qu'à une heure. M. Maxwell se retira dans son appartement, où, pour nous convaincre à quel point la déception était portée, il nous informa que plusieurs des papiers du prince avaient été laissés ouverts dans la chambre où il coucha, comme pour lui donner à entendre qu'on avait la plus grande confiance en sa discrétion. On donna aux deux secrétaires de la légation, messieurs Spencer et Allason, des appartemens à l'évêché, et le carrosse de l'évê-

que vint les prendre. Quant à moi, je fus logé chez le commandant, où je fus traité avec des attentions marquées.

En un mot, à part tout autre sentiment, ce fut une très-heureuse plaisanterie pour nous. Elle servit à nous procurer beaucoup d'agrémens, de commodité et de politesses; et ce qui confirme plus que toute autre chose que ceci était un tour du gouvernement, c'est que les soldats des différens corps-de-garde nous présentaient les armes quand nous passions. Il était évident que Joachim Murat était jaloux de jouer cette farce à une partie seulement des Calabrois; car aussitôt que nous fûmes arrivés à un village peu éloigné de Ponte di Bovino, nous nous trouvâmes dépouillés de nos honneurs et de nos titres aussi soudainement que nous en avions été investis. Alors nous fûmes obligés de nous contenter des plus misérables auberges, de coucher dans de mauvais lits, et de faire les plus piètres repas. Là finit la plaisanterie, et nous n'entendîmes plus parler de tout cela le long du reste de la route jusqu'à la capitale. Cette anecdote servira à vous donner une idée des petites manœuvres auxquelles le gouvernement s'abaissait pour les faire servir à ses vues.

LETTRE XXXV.

Lecce. — Esquisse de la ville. — Habitans. — Général français. — Idée qu'il avait d'un déjeuner anglais. — Voiturin. — Bari. — Ponte di Bovino. — Bandits. — Arrivée à Naples. — Hôtels. — Gens du bon ton. —Table de trente et un.—Murat.—Bals. —Anecdotes d'une illustre étrangère. — Théâtre de San Carlos. — La Chiaja. — Mascarade. — Bal donné par les Anglais.

Naples, janvier 1815.

Nous partîmes d'Otrante vers midi, accompagnés par M. Corchi, qui non-seulement eut la bonté de louer une voiture et des chevaux pour notre voyage, mais même voulut venir avec nous jusqu'à Lecce, où nous arrivâmes dans la soirée. Nous y descendîmes à l'hôtel du Soleil (del Sole), l'hôtel Royal, qui est la meilleure auberge de la ville, étant plein. Une grande partie de la route d'Otrante à Lecce est fort mauvaise; mais comme

ce n'est pas un chemin de poste, on se soucie peu de le tenir en bon état.

On nous dit que Murat avait fait depuis peu une tournée à Lecce et à Otrante; il y avait sans doute quelque chose de plus que la curiosité dans l'objet de sa visite. Il promit aux habitans de Lecce qu'il serait donné des ordres pour la réparation de leur chemin, et il fit espérer aux habitans d'Otrante qu'il ferait agrandir leur port, et qu'il prendrait des mesures pour y ranimer le commerce. Le bon peuple n'a pourtant pas vu ces promesses se réaliser; et il n'en a pas témoigné son mécontentement en silence; il s'est plaint hautement d'avoir été trompé, et que leur nouveau souverain leur avait fait concevoir des espérances qu'il savait bien ne devoir jamais être réalisées.

Lecce est une ville considérable et bien bâtie. La majeure partie des maisons y est bâtie en pierres de taille, et a de trois à quatre étages. La Cathédrale et les Palais de l'intendant et de l'évêque sont des édifices très-élégans; on y voit aussi une belle salle de spectacle, et plusieurs autres beaux bâtimens publics. Les rues sont larges et bien pavées, et les auberges en général spa-

cieuses et assez bien tenues, sauf l'article de la propreté, auquel on ne porte pas une attention fort scrupuleuse. La ville est très-peuplée, mais les habitans en sont d'une nonchalance extrême, et semblent savoir à peine comment tuer le temps: on les voit debout dans les rues, groupés ensemble sans autre objet que de se regarder les uns et les autres, et de bâiller en se regardant. Ils peuvent néanmoins retrouver de l'activité pour faire du mal, et je conseillerai aux étrangers de ne pas trop se mêler parmi eux sans être bien armés, et de ne pas se trouver dehors après la nuit tombée sans être bien accompagnés. Pendant notre séjour, un capitaine grec de Sainte-Maure fut assassiné dans la nuit par deux soldats napolitains, et volé d'une somme d'argent considérable. Il paraît que le Grec avait fait une vigoureuse résistance, car il avait blessé à mort un des assassins; l'autre fut pris, conduit en prison, et condamné à subir la peine de son crime.

Lorsqu'on voyage dans cette partie du royaume de Naples, on peut toujours se procurer une escorte de gendarmes, et quoique le voyageur timide puisse être effrayé de savoir que plusieurs

de ces gendarmes sont quelquefois de plusgrands voleurs que ceux qui en font le métier sans déguisement, au moins peut-il être certain qu'il est en sûreté pour le moment entre leurs mains. A chaque relai, il faut leur compter une petite gratification de trois *carolins*, ce qui fait environ quatorze sous anglais : ils la regardent comme un tribut payé à leur troupe, et ils paraissent satisfaits quand ils la reçoivent: mais si la caravane qu'ils escortent est attaquée par un nombre supérieur d'hommes, ils ne se font aucun scrupule de conscience de s'enfuir au grand galop, et de laisser leur convoi s'en tirer comme il pourra. Si, cependant, le nombre des assaillans est dans une honnête minorité, alors ils résisteront bravement.

Nous reçûmes du général Bag . . .zi, qui commande les forces militaires du district, une invitation très-polie à aller déjeuner chez lui le lendemain de notre arrivée. Il est un Corse de naissance, grand-officier de la Légion d'honneur, et il habite une maison richement meublée. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, en grand uniforme, et décoré des marques de tous ses ordres. Quand le cérémonial fut terminé, il nous

demanda si nous voulions commencer notre déjeuner par du rum, du punch ou du *rosbif*. Cette question parut nous frapper d'étonnement ; il nous dit qu'il n'ignorait pas que les Anglais aimaient beaucoup le punch, et qu'en conséquence il avait ordonné qu'on en fît pour le déjeuner, et qu'on préparât aussi une pièce de bœuf rôti ; ce que son domestique avait fait. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de sa méprise, et nous lui avouâmes franchement qu'il connaissait fort bien le véritable goût des Anglais, mais qu'il n'avait fait qu'une légère erreur, qui consistait dans l'heure du repas. On nous servit alors le déjeuner d'usage. Nous trouvâmes notre hôte très-amusant ; il nous conta des anecdotes plaisantes sur les beautés les plus célèbres de la ville, il nous fit de longues descriptions des bals et des spectacles, etc. Enfin, il termina par de vives assurances de l'estime qu'il portait à la nation anglaise, sans oublier de nous donner aussi à entendre qu'il était fort attaché à son compatriote Napoléon. Il a la réputation d'être un brave militaire, et outre cela d'être aimable et obligeant, qualités que l'on ne trouve pas toujours réunies.

Il nous déclara qu'il avait la plus haute estime pour le gouverneur de Corfou ; et il nous en donna pour preuve qu'il s'était chargé de contribuer aux amusemens de la ville, en engageant une actrice très-belle et du premier talent pour aller relever les théâtres des îles Ioniennes. Elle partit, à ses instances, pour Otrante ; il avait écrit à son Excellence pour le prier d'envoyer une corvette de guerre prendre à son bord la *prima donna* en question ; mais il semblait mortifié de ce qu'au lieu d'accéder à sa prière, on n'avait offert à sa belle protégée qu'une misérable *scampa via* pour faire le trajet.

A notre départ de Lecce, nous louâmes une grande voiture et quatre mules pour cent ducats napolitains, faisant environ vingt livres sterling, afin de nous conduire à Naples ; et nous stipulâmes que les deux *voiturins* nous feraient loger dans les meilleures auberges, et paieraient pour tous nos repas dans le voyage. Les aubergistes de la Calabre sont généralement des coquins ; mais quand on n'est pas pressé par le temps, cette manière de voyager est la meilleure quand on veut éviter d'être imposé et pillé. En l'adoptant, nous avions encore l'avantage d'éviter de

nous arrêter aux maisons de poste, où non-seulement nous avions souvent été obligés de nous arrêter des heures entières pour avoir des chevaux, mais où nous étions aussi exposés à la curiosité dangereuse de certains badauds mal-intentionnés qui, sans faire semblant de rien, prennent connaissance de la route que les voyageurs sont dans l'intention de prendre, s'ils sont bien armés, et des effets qu'ils peuvent avoir avec eux, et qui s'empressent alors de communiquer ce qu'ils ont découvert à des bandes de voleurs qui se placent en embuscade sur la route. Il est à propos d'avoir toujours son marché avec les voiturins fait par écrit, et d'y bien stipuler toutes les conditions, ainsi que d'être bien pourvu d'espèces pour le voyage.

Le signor Corchi allait faire une visite à un prince napolitain qui demeurait dans le voisinage, et que nous rencontrâmes à quelques milles de la ville : dès qu'il reconnut le consul, il vint à nous et lui adressa la parole. Le signor Corchi nous présenta à son Excellence, qui eut la politesse de nous exprimer le désir qu'elle avait que nous voulussions bien venir passer quelques jours à son palais. Nous ne pûmes pas accepter

sa gracieuse invitation. Nous sûmes, en le quittant, qu'il résidait auparavant dans la capitale, où il tenait un état brillant; mais qu'il avait, malheureusement, comme un trop grand nombre de nobles napolitains, la passion du jeu; qu'il y avait sacrifié une partie considérable de sa fortune, et qu'il était obligé alors de vivre sur ses terres pour rétablir ses affaires.

Après avoir pris congé du signor Corchi, nous continuâmes notre voyage pour Bari, par une mauvaise route, et au travers d'un pays négligé, où la misère se fait voir dans tous les villages, et même sur la figure de chaque paysan. Les auberges sur cette route sont très-grandes : vues extérieurement, elles paraissent bonnes et bien tenues; dans l'intérieur elles ne présentent généralement que misère et malpropreté. Bari est un port de mer considérable, et l'on y aperçoit beaucoup de mouvement. La plupart des maisons sont de pierre de taille, et ont trois étages. Les rues en sont larges et bien pavées, avantage peu commun. La cathédrale est un beau bâtiment, enrichi d'autels superbes, et décoré de tableaux des plus fameux maîtres de l'école d'Italie. Le palais du roi, l'évêché, l'intendance,

sont de très-beaux édifices. La ville peut se glorifier de plusieurs beaux bâtimens publics; on y voit aussi de belles places; la plus grande, nommée la *Grande-Piazza*, a beaucoup d'étendue. La ville est dans une situation agréable, et les environs en sont extrêmement pittoresques. De l'intendance, on a une vue délicieuse du port et des belles maisons de campagne des environs.

La route de Bari à Naples est très-bonne, et le pays paraît fertile; mais les habitans ont un air farouche et sauvage. La majeure partie des villages et des petites villes semblaient la demeure de la pauvreté et de la misère. Les rues étaient encombrées d'ordures; on y voyait peu de bons bâtimens; peu de maisons avaient plus d'un étage de haut, et il y en avait un grand nombre d'inhabitées. Grâce à la vigilance de la police, cette partie de la Calabre n'est pas si infestée de voleurs qu'autrefois, à l'exception des environs de Ponte di Bovino, qui continuent d'être leur quartier-général. Ils vivent dans les défilés des montagnes, et sont bien armés et bien montés. Nous trouvâmes la route couverte de troupes qui attendaient, pour les escorter à Naples, des chariots d'argent pour le trésor royal. Ce sont là

de beaux objets de spéculation pour les voleurs. Quelque temps auparavant, ils en avaient arrêté et pillé plusieurs qui étaient chargés de trente mille ducats napolitains, quoiqu'ils fussent gardés par une escorte de plus de quatre cents hommes. Les paysans donnent à ces bandits le nom moins malsonnant de *malcontenti;* il est aisé de se rendre compte de cette délicatesse, quand on sait qu'il y en a plusieurs qui sont soupçonnés d'appartenir à ces hordes.

Il y a entre Bari et Barletta une grande quantité de gibier, surtout de faisans, de grives et d'alouettes. Nous vîmes plusieurs ours qui rôdaient dans l'éloignement. Un des gendarmes, voulant, à ce que j'imagine, nous donner une grande idée de son courage, galopa audacieusement vers ces animaux, et leur tira un coup de carabine; il les manqua et ils disparurent.

Ce fut le 24 décembre que nous eûmes pour la première fois le spectacle imposant et magnifique du mont Vésuve, s'élevant en forme de pyramide au-dessus de cette région fertile et superbe qui s'étend le long de sa base. A mesure que nous approchions de la capitale, nous trouvions la route de plus en plus bordée, des deux

côtés, de jardins et de villas, qui présentaient un aspect riant, et formaient un contraste singulier avec l'apparence sauvage et stérile de cette montagne volcanique. Notre curiosité s'augmentait à mesure que nous approchions de la métropole, et elle ne diminua certainement pas lorsque nous entrâmes dans les rues populeuses de la ville. La foule d'individus qui couvre les avenues de Naples, diffère de celle des autres grandes villes, où il se forme en général une double ligne qui se meut en sens opposé, et qui présente l'idée d'hommes qui ont un objet en vue. Ici, au contraire, la foule n'a aucune direction fixe, elle offre l'image du mouvement sans affaires. Le seul objet qui sembla attirer l'attention, était tantôt un homme qui faisait voir des curiosités et qui les expliquait à haute voix, tantôt un chanteur des rues qui amusait un groupe de spectateurs par des grimaces ou des gestes comiques. Ici on voyait des moines gros et gras se faisant jour à coups de coude au travers de la foule, et heurtant quelque marchand de limonade, dont la fontaine était décorée des pavillons d'usage, et qui vantait à haute voix la bonté de sa boisson. Dans le *Largo di Castello*, tout

était mouvement et tapage. En passant le long de la *Chiaja*, nous vîmes une multitude de Lazzaronis sur le quai : quelques-uns assis, fumant leurs pipes dans toute l'apathie de la paresse ; d'autres avec leurs brouettes vides, demandant de l'emploi. Non loin était la promenade à la mode, couverte des beautés et des élégans de la ville. On y voyait le grand chapeau à la française, s'élevant avec de gros bouquets de fleurs et se faisant remarquer de loin. Il me rappelait une observation qui a été faite sans malice sur celles qui les portent :

De Babel la confusion
Est sur leurs langues indiscrètes,
Et, pour finir l'illusion,
On en voit la tour sur leurs têtes.

Nous descendîmes à l'hôtel de la *Gran-Bretagna*, situé sur la *Chiaja*. Cet hôtel est certainement le meilleur de la ville. Il est bien tenu, élégamment meublé, et délicieusement situé. Il donne sur la promenade publique, et en même temps on y a en face la vue la plus étendue de la magnifique baie de Naples, du mont Vésuve à gauche, et à droite de la *Strada Nuova*, qui est bordée de maisons de campagne délicieuses,

assemblage de beautés pittoresques supérieur à tout ce que j'avais vu auparavant. Les prix de cet hôtel sont à la vérité extravagans ; mais si l'on fait tout de suite un accord avec le maître pour les appartemens et les autres dépenses, on peut éviter une grande partie des impositions qui ne sont aujourd'hui que trop généralement pratiquées en Italie *. Il y a au *Largo di Castello* un autre bon hôtel, appelé *il Sole*, qui est tenu par une Anglaise. Il n'a pas un aspect aussi beau que celui de la *Grande-Bretagne*, mais il est situé commodément, étant dans la place voisine du théâtre de San-Carlos. ** Le troi-

* Pour un grand salon, quatre chambres à coucher, et une chambre pour deux domestiques, nous payions quatre piastres d'Espagne par jour; pour notre dîner, une piastre et demie, ou six shellings neuf sous; et le déjeuner six carolins, environ deux shellings trois sous. On peut se procurer à l'hôtel, des valets de place et des voitures.

** Ce théâtre fut détruit, il y a peu de temps, par un incendie, mais le Roi l'a fait rebâtir; et j'apprends que les Napolitains parlent de leur souverain, pour cet acte, avec plus d'affection et de reconnaissance, qu'ils ne le feraient pour les plus sages règlemens qu'il aurait ordonnés pour leur bonheur comme nation.

sième meilleur hôtel de Naples est celui des *Quatre Nazione;* il est également bien fréquenté; sa situation est gaie, étant situé près de la baie ; mais il n'est pas renommé pour sa propreté, et l'on y est mal servi. On bâtit maintenant un nouvel hôtel, presque en face du palais du Roi : il s'appellera l'*Hôtel royal*, et tout promet que ce sera un des meilleurs de Naples. Il y a une multitude d'auberges dans la ville, mais on y est assez mal. Ce qu'on a de mieux à faire, est de prendre des appartemens garnis, soit sur la *Chiaja*, ou dans ses environs, ou dans la rue de *Tolède*, de préférence à ces dernières auberges. On déjeunera chez soi, et on dînera chez le restaurateur. Il y a deux excellens établissemens de ce genre : l'un s'appelle la *Villa di Napoli*, presque en face du palais, dans la rue de Tolède; et l'autre, la *Corona di ferro*, dans la même rue : l'un et l'autre sont tenus par des Français; mais, pour le service et la compagnie qui les fréquente, le premier est incontestablement supérieur à l'autre.

J'eus l'honneur d'être admis dans une société choisie d'Anglais qui dînaient tous les jours à la *Corona di ferro*, à quinze carolins par tête, y compris une bouteille de vin du pays. Rien de

plus agréable qu'un pareil arrangement, le parti qui s'y réunissait étant composé des voyageurs anglais les plus distingués. Il y a plusieurs autres restaurateurs ; mais la société qu'on y trouve est moins choisie, et l'on n'y est pas aussi bien servi.

Les habitans de cette capitale sont connus dans toute l'Europe par leur paresse, leur malpropreté et leur peu d'honnêteté, qui ont passé en proverbe. Les femmes n'ont pas le teint blond, mais elles sont grandes, bien faites, et fameuses pour la vivacité de leurs beaux yeux noirs. Leur manière déréglée de vivre est la cause principale qui les empêche d'avoir un beau teint ; une dame de Naples ne quittant jamais la table à jouer avant deux ou trois heures du matin, et ne se levant jamais avant midi ou une heure. Elles aiment passionnément le spectacle, ce qui prend toutes leurs soirées de manière qu'elles n'ont pas un moment de reste, soit pour faire de l'exercice, soit pour s'occuper utilement. Leurs repas sont ce qui leur prend le moins de temps. Plusieurs dames de rang et titrées, qui habitent un palais élégant, tiennent un équipage brillant, et ont une loge à l'Opéra et aux principaux théâtres, se font servir leur dîner par une demi-douzaine de

domestiques en riches livrées, quoiqu'il consiste rarement en plus d'une côtelette, *costolina*, assaisonnée d'ognons et d'huile, et un plat de macaronis. Elles restent rarement plus d'une demi-heure à table, et c'est une des raisons pour lesquelles les étrangers sont rarement invités à leurs dîners. Il y a cependant quelques exceptions à faire à cette règle générale; on peut citer entre autres l'évêque de Tarente, qui est très-hospitalier, et qui passe rarement un jour sans rassembler chez lui un cercle de la noblesse la plus distinguée et des étrangers de marque. Sa table passe ici pour somptueuse; mais dans toute autre capitale elle serait regardée comme très-ordinaire.

La société à Naples est très-bornée, et n'est pas des meilleures. Quand un étranger entre dans le salon, il s'imagine plutôt entrer dans une maison de jeu que dans une assemblée priée. On y trouve au milieu une grande table; les dames coiffées à la française, et généralement couvertes de rouge, occupent les siéges autour de la table; les hommes, ou prennent une part active au jeu et se tiennent aux secondes places, ou s'occupent à remplir les devoirs fidèles d'un cavalier servant

derrière les fauteuils de leurs signoras qui pensent à leur jeu. Plusieurs pairs et gentilshommes anglais se sont rendus fameux dans ces cercles par le haut prix qu'ils ont payé pour y être introduits. Tels sont les plaisirs d'une assemblée dans cette ville de dissipation *.

Leurs bals s'ouvrent d'ordinaire par un quadrille ou contre-danse française; après quoi viennent les valses ; à plusieurs des parties où j'assistai, je vis demander des contre-danses anglaises, par égard pour plusieurs dames anglaises de rang qui étaient présentes. Dès que la danse commença, la partie de la compagnie qui ne dansait pas, se retira dans les appartemens adjacens, où les amateurs se précipitèrent vers les tables de *rouge et noir*. Je vis plusieurs dames d'un certain âge prendre place à ces tables, où leur avidité à empocher quelques piastres fortes n'était que trop visible. On voyait aussi des femmes plus jeunes

* Voici la forme d'une des invitations imprimées dont je fus honoré par la princesse de B. — sp. : « La princesse de B... sp... prie monsieur B... de lui faire le « plaisir de venir mardi, 3 du courant, sur les huit « heures du soir, à son palais à St.-Marcellin, où il y « aura un peu de musique. »

quitter successivement la salle de danse pour imiter cet exemple, au point qu'en moins d'une heure il ne restait souvent pas dix dames à danser; et quelquefois même elles se laissaient insensiblement attirer de la salle de Terpsichore dans celle de Plutus, au point que les musiciens restaient à jouer pour les murailles. Je vis plusieurs dames qui jouaient très-haut, et cependant je ne pouvais m'empêcher de sourire de la disproportion immense qu'il y avait souvent entre la hauteur et la dignité de leur rang et de leurs titres, et la ténuité du crédit dont elles jouissaient à la banque. C'était avec beaucoup de peine que quelques-unes d'entre elles pouvaient jouer un napoléon sur leur parole. Est-il possible d'imaginer qu'un sujet de Joachim Murat ait eu si peu de galanterie pour les dames ? Mais la galanterie est un mot qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire des enfans de Mammon. Il était très-curieux d'observer le contraste qui avait lieu dans d'autres parties de la table, où je voyais des Anglais emprunter à la banque de quinze à trente napoléons, sans même être connus du banquier: celui-ci se contentait de noter la somme prêtée à *milordi inglesi*, sur un livret qui était toujours

ouvert devant lui. Quelquefois il avait sur sa liste cinq ou six de ces mylords anglais, dont il lui aurait été impossible d'épeler le nom ; mais il avait tant de confiance en leur honneur qu'il ne prenait jamais la peine de leur faire de nouvelle question à ce sujet. Cependant il est juste d'excepter de ce goût prédominant du jeu et de cette intrépidité générale de la société de Naples, la famille et la société de madame la marquise de Berri, dans la rue de Tolède. Cette dame a donné à ses filles une excellente éducation, et attire toujours auprès d'elle un cercle agréable et choisi. Son palais possède aussi des attractions peu communes pour les amateurs des beaux arts ; on y trouve une belle galerie de peinture et de sculpture, entre autres un groupe exquis, exécuté par Canova, et représentant Vénus et Adonis. On me dit qu'un des ministres de Sa Majesté, que je ne nommerai pas, était passionnément amoureux de la fille aînée de la marquise, et qu'il avait le cœur presque brisé d'avoir été refusé. Le bon et noble ministre avait oublié qu'il comptait soixante hivers, et quoique ses talens et ses connaissances fussent dignes du temps qu'ils avaient mis à mûrir, il faut convenir que ces avantages

Berio

suffisent rarement pour captiver le cœur d'une charmante personne de dix-neuf printemps.

Après les manœuvres qui ont eu lieu pour induire en erreur les Calabrois à notre sujet, on peut aisément croire que cette cour est aujourd'hui un théâtre de folie et d'intrigues. Murat, afin de gagner de la popularité, affecte de gouverner ses sujets avec un sceptre d'or; mais dans l'empire de l'amour, il règne avec une verge de fer; car il fait des liaisons et les rompt avec la même facilité. La cour est brillante et la suite du roi nombreuse, et l'on n'épargne rien pour déployer de la pompe et de la grandeur. Il en résulte nécessairement que le gouvernement, pour défrayer cette extravagance, est obligé d'avoir recours à des taxes exorbitantes dont la nation se plaint amèrement et avec raison, surtout dans le moment actuel où le pays n'a que peu ou point de commerce. Il est aisé d'imaginer que des mesures comme celles-ci tendent à nourrir l'esprit d'opposition, dont il a déjà commencé à se manifester des signes. Murat affecte de mépriser la conduite de Napoléon; il la caractérise de lâche et d'indigne d'un souverain. Il s'est exprimé à ce sujet à un seigneur anglais

à peu près dans les termes que voici: *J'ai résolu, dans le cas où je serais assez malheureux pour perdre l'armée dans laquelle je mets toutes mes espérances, de défendre la couronne aussi long-temps que le sang coulera dans mes veines ; car je suis déterminé, avant d'abandonner le trône, d'y placer des tonneaux de poudre ; j'y mettrai le feu moi-même, afin de ne quitter la couronne qu'avec la vie.* Sa Majesté a de l'affabilité et des attentions pour les étrangers, et désire par-dessus tout qu'on la croie pleine d'égards pour la nation britannique. Murat a poussé la politesse jusqu'à faire fournir de ses propres écuries des chevaux et des postillons à plusieurs Anglais de distinction qui assistaient à ses levers. On s'attendait que ceux qui seraient invités à ses parties de chasse, porteraient l'habit de chasse de la cour, qui consiste en un petit justaucorps vert, galonné en or, et un chapeau à panache à la *Henri IV*.

Cependant, tandis que la cour faisait ainsi montre de tant d'attentions pour les étrangers, leurs lettres étaient souvent détenues au bureau du ministre de la police, et toutes celles qui étaient assez heureuses pour arriver à leur

adresse, portaient, pour la plupart, des marques qu'elles avaient été ouvertes. Un certain noble ne fut pas peu surpris de voir ses invitations à la cour tout à coup suspendues; mais le mystère lui fut expliqué par un courtisan, qui lui adressa cette observation : *Je vous préviens, M. le comte, qu'en conséquence des expressions peu favorables dont vous vous êtes servi dans votre lettre sur l'armée du roi, vous avez encouru la disgrâce de Sa Majesté.*

Ce noble est un officier de cavalerie d'un rang élevé dans une des armées du continent, et n'est pas moins brave sur le champ de bataille que renommé dans les cercles à la mode. Les sept différens ordres dont il est décoré sont des témoignages honorables de son héroïsme. Il a fait un journal de ses bonnes fortunes; il en avait confié la garde aux soins d'un hussard, dont les traits portaient autant de marques de valeur qu'on en pouvait remarquer dans ceux de l'officier au service duquel il était. Il entra à un coup de sifflet de son maître, qu'il parut comprendre tout aussi bien que si c'eût été le boute-selle. Mon ami me fit le plaisir de me lire quelques extraits de son volume de bonnes fortunes; et tandis qu'il me faisait cette lec-

ture, son vieux bibliothécaire remplissait sa pipe en faisant, au moyen de ses deux énormes moustaches, une double grimace, qui lui donnait assez l'air de Leporello, lorsqu'il raconte les mille et une aventures amoureuses de Don Juan son maître. Dans le nombre des aventures bizarres arrivées à mon ami, suivant le journal en question, il en était une qui ne serait jamais arrivée dans tout autre pays que celui-ci. Il fut très-étonné un matin de recevoir d'une certaine princesse une invitation à dîner en tête à tête avec elle. Il ne pouvait qu'être ébahi de cette circonstance, connaissant très-peu Son Altesse, si ce n'est tout au plus qu'elle n'était pas jeune, qu'elle n'avait jamais été belle, et que soixante-cinq ans n'avaient point passé sur sa tête sans exercer des ravages proportionnés sur le peu de charmes qu'elle avait jamais eus; ainsi, malgré toute sa galanterie, il ne pouvait pas interpréter cette invitation comme un rendez-vous amoureux. Cependant, voulant au moins satisfaire sa curiosité, il s'y rendit exactement; tout était bien arrangé pour sa réception, sauf le repas qui était loin d'être brillant. Du macaroni et une étouffade (*stufaccio*) bien assaisonnée d'ognons, furent toutes les friandises que

lui offrit la table de la princesse. Ce ne fut qu'après que le dessert eut été servi, que l'énigme s'expliqua, et qu'on lui développa la cause véritable de ce tête à tête enchanteur. Le grand dénoûment de la comédie fut une prière que lui fit la princesse, de vouloir bien lui acheter une douzaine de paires de bas de soie, afin, lui dit-elle, de rendre service à une amie dans le besoin; et elle ne manqua pas de donner une nouvelle force à sa prière en faisant l'éloge de l'obligeance et du caractère charitable bien connu de mon ami. Il fut impossible de résister à la pétition, et l'emplette fut consommée en conséquence, mais à cinquante pour cent plus cher qu'on n'aurait pu acheter des bas semblables dans toutes les boutiques de la métropole.

Les aides-de-camp du roi sont nombreux, et en général aimés de tout le monde, étant des officiers de talent et de bonnes manières. J'ai entendu plusieurs gentilshommes anglais parler de leur conduite et de leurs attentions dans les termes les plus flatteurs.

Vous aurez sans doute entendu parler d'une illustre voyageuse qui a choisi cet hiver Naples pour le lieu de sa résidence pendant la saison,

et qui, à ce qu'on dit dans les premiers cercles, n'est pas moins enchantée de la société de cette charmante ville que des soins qu'a pour elle Sa Majesté napolitaine Joachim Murat, qui n'épargne aucunes peines pour lui rendre agréable son séjour dans son royaume. La reine, dit-on, n'est pas aussi bien avec son illustre hôtesse : quelques-uns attribuent la cause du froid qu'on remarque au défaut d'hospitalité de Sa Majesté, d'autres à ces caprices bizarres auxquels les grands ne sont que trop enclins à se livrer.

Le palais de l'illustre voyageuse est brillant, et délicieusement situé sur *la Chiaja*. Une garde d'honneur a été postée, par ordre du roi, à l'entrée de sa demeure. Sa résidence dans la capitale ne contribue pas peu à en animer la société, puisqu'elle y donne à dîner tous les jours, et un bal toutes les semaines. M. Stanhope, M. Maxwell et moi avons eu l'honneur de lui être présentés par l'honorable M. Craven, qui fait fonctions de premier chambellan. On nous fit entrer dans un appartement spacieux et élégant, où nous trouvâmes un cercle nombreux, composé en majeure partie de noblesse napolitaine des deux sexes, et de quelques Anglais de distinction.

J'eus l'honneur de dîner avec l'illustre voyageuse, et je trouvai sa société presque toute composée d'Anglais. Outre ceux qui appartenaient à la maison, étaient le comte et lady Landaff, le marquis de Sligo, l'honorable Montagne Mathew, madame Falconnet, M. et madame Proctor, M. Coffin, M. French et M. Sauvayre.

Le bal du 7 janvier fut singulièrement brillant; toute la cour, ainsi que la première société de Naples, y assistèrent. Plusieurs dames de rang, anglaises, excitèrent l'admiration générale, tant par la beauté de leur personne que par l'élégance de leurs manières. Elles faisaient sous ces deux points de vue un contraste agréable avec les dames napolitaines.

Sa Majesté arriva sur les dix heures: on attendait la reine, mais on dit qu'une indisposition l'empêchait d'être présente. Murat avait avec lui une longue suite de courtisans, tout chamarrés d'habits brodés, avec lesquels il faisait un contraste frappant, n'étant revêtu que d'un simple habit vert tout uni, avec des boutons de nacre de perle et un gilet blanc. Ses souliers étaient attachés avec des rubans, et il ne por-

tait aucune décoration ; il avait de grandes moustaches noires, et ses cheveux sans poudre, lui flottaient sur les épaules. Telle était la mise de ce grand souverain, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne fût très-caractéristique.

Après avoir baisé la main de l'illustre hôtesse, il se promena dans le salon, et causa avec plusieurs dames, particulièrement avec la duchesse de Gallo, dont le mari est son premier ministre. Lady Landaff et lady Oxford eurent aussi leur bonne part de ses attentions. Les dames regardent Murat comme ayant des manières extrêmement gracieuses, s'étudiant à plaire à tout le monde, et ayant tout-à-fait l'air d'un chevalier français, jusqu'au moment où il ouvre la bouche ; car alors le charme se rompt tout à coup. Les juremens les plus vulgaires lui semblent familiers, et il ne se contenait même pas à cet égard quand il causait avec des femmes du premier rang. C'était une chose si dégoûtante pour la plupart des personnes présentes, et même pour celles de sa suite, que j'entendis plusieurs en faire des observations. Un noble napolitain qui était auprès de moi, eut assez de hardiesse pour faire quelques remarques chagrines ; il

témoigna, entre autres choses, sa surprise de ce qu'une certaine femme illustre s'habillait *à la française*, au lieu de suivre la mode de son pays. Il n'était pas moins émerveillé de son extrême affabilité de valser avec plusieurs étrangers. Comme je désirais briser une conversation qui n'était ni agréable ni bienséante, je me retirai à l'autre extrémité du salon ; mais mon homme ne tarda pas à m'y suivre, et continua ses observations. « Monsieur, me dit-il, est-ce la coutume en Angleterre que les pages dansent avec les princesses à la suite desquelles ils sont ? Je suis surpris que le jeune *protégé* que nous voyons ne danse pas avec une dame de son âge; au lieu de cela, nous le voyons choisir une des meilleures danseuses du bal, sans égard à la disparité de ses années. Les éclats de rire bruyans de quatre gentilshommes anglais qui entrèrent en ce moment dans la salle du bal, détournèrent ensuite son attention ; le fait était que ces bruyans enfans de la joie sortaient d'une partie de table, qu'ils étaient un peu dans la vigne du Seigneur, et qu'ils ignoraient probablement que l'illustre personne en question était présente.

Nous avions eu un bal masqué quelque temps

auparavant, dans un jardin près du château de l'Œuf; il avait été donné par la même personne, et avait été également brillant. Le jardin appartient à un des membres de la famille royale; il était éclairé d'une multitude de lampes de verres de couleurs; il y eut aussi un feu d'artifice, et tout s'y passa avec éclat. Le roi et la reine y vinrent en masques : le roi parut d'abord en habit de chasse, mais bientôt il changea de costume pour se travestir en matelot anglais; mais il était tellement chargé dans ce déguisement, qu'il ne s'y fit pas beaucoup d'honneur. Dans le fait, vouloir représenter un matelot anglais avec des espèces d'épaulettes en rubans de couleur, sied mieux à des héros de théâtre qu'aux héros du Nil. La reine soutint mieux le rôle d'une sultane. L'illustre hôtesse avait une robe de fantaisie. La famille royale parut enchantée de plusieurs masques qui soutinrent très-bien leurs caractères.

Quelque temps avant cette fête, je m'étais trouvé présent à une partie, où il arriva une circonstance qui servit à démontrer les petits soins et les attentions que Murat se glorifiait d'avoir pour l'illustre voyageuse. C'était à un dîner

donné par le baron Ross...i, gouverneur de Naples et un des aides-de-camp de Sa Majesté, qui est très-connu pour ses attentions envers les étrangers. Pendant le dîner, un officier vint l'informer que le commandant du château de l'Œuf l'avait envoyé pour prévenir le baron qu'il y avait une quantité considérable de poudre à canon dans le fort, et que, comme il avait su qu'il devait être tiré un feu d'artifice auprès, il ne pouvait pas répondre des conséquences. Le gouverneur répondit que le roi l'avait déjà prévenu de la circonstance, et avait donné ordre qu'on posât des couvertures mouillées sur l'endroit où la poudre était déposée, ainsi que sur les fenêtres du château; qu'il espérait que ces précautions suffiraient, mais qu'à tout événement, Sa Majesté avait déterminé que la fête n'éprouverait pas d'interruption. On fit sans doute en sorte que cette condescendance royale parvînt aux oreilles de l'illustre personnage pour la satisfaction de qui on s'y était prêté. En effet, pourra-t-on demander, qu'est-ce que c'est que la perte d'un fort et de ceux qui sont dedans, pour empêcher une grande dame de s'amuser ?

Nous ne négligeâmes pas de voir le théâtre de

San-Carlos *, qui est véritablement un édifice superbe. L'intérieur en est vaste, et néanmoins toutes ses proportions sont dans une harmonie parfaite; en un mot, on reconnaît universellement que c'est un des plus beaux ouvrages d'architecture moderne qui existent en Europe. L'orchestre est complet à tous égards. Madame Colbran en est la *prima donna*. Sa voix est à la fois forte et douce, et quoiqu'elle ne soit plus dans la fleur de sa jeunesse, on dit qu'elle n'a rien perdu de sa force. On regarde le corps de ballet comme le meilleur de l'Europe, après celui de Paris. On avait annoncé que le roi irait à l'Opéra en grand gala, le 1er de janvier. Le gouverneur eut la bonté de me faire avoir une place dans une loge peu éloignée de celle destinée à la famille royale. On avait à cette occasion éclairé la salle de la manière la plus brillante, et elle était remplie de toute la noblesse et de tous les hommes comme il faut de la capitale. Le roi vint de bonne heure, magnifiquement habillé, et

* Si l'on veut lire un détail curieux et intéressant du théâtre de San-Carlos, il faut voir l'ouvrage du comte de Stendhal, intitulé : *Rome, Naples et Florence.*

accompagné d'une suite nombreuse. Son arrivée fut annoncée au son des trompettes et des tymbales; il fut salué à son entrée par deux salves d'applaudissemens. Ceux qui partirent de la salle furent assez faibles, mais ceux de sa suite et des gens qui, à ce que je suppose, étaient payés pour cela, furent très-bruyans. Le roi fit trois saluts et s'assit : la reine n'était pas présente, sous prétexte qu'elle était indisposée. Sa Majesté rit de tout son cœur du bouffon, dont elle parut goûter beaucoup la pantomime, les grimaces et les contorsions. La cour est passionnée pour la danse, et l'on m'assura que les ballets étaient défrayés principalement par la cassette du roi. Il payait à madame Duport, qui est la première danseuse, la somme de trente-deux mille *carolins*, et il pensait que les directeurs la traitaient trop parcimonieusement en lui refusant cette bagatelle, quand il s'agissait des plaisirs du public. Le théâtre offrait un superbe coup d'œil, et le spectacle alla à merveille.

Les jours qu'il y a bal masqué, le parterre et le théâtre sont mis de niveau, au moyen d'une plate-forme qu'on dresse dans la salle; les loges

sont si larges et si commodes, que les dames de qualité y donnent souvent à souper. On dresse la table au milieu de la loge, on tire le rideau de devant, de manière que la compagnie peut s'amuser sans être observée. Le champagne y circule parfois librement, au point que je vis un jour des dames tellement échauffées par son inspiration, qu'elles en répandirent des verres entiers sur le parterre, en forme de libations; ce qui, au lieu de se rendre propices les divinités masquées qui étaient en bas, ne servit qu'à exciter leur indignation. Je vis entre autres un Pan et une Flore exprimer très-hautement leur colère.

Les nuits de bal, on ouvre deux grands salons sur la droite et sur la gauche de la salle, qui communiquent l'un à l'autre par le grand escalier. Au milieu est une grande table de *rouge et noir*, où l'on voit souvent des dames masquées jouer très-gros jeu, jusqu'à cinq à six heures du matin, qu'elles retournent chez elles avec un violent mal de tête, et souvent avec la bourse vide. Il y a une bande de musiciens dans un de ces salons, mais personne n'y danse. J'ai entendu plus d'une fois

remarquer que les dames napolitaines ne manient pas un masque avec l'adresse et la vivacité que les étrangers en attendent, d'après ce qu'ils en ont entendu dire. Il est d'étiquette pour les hommes d'y aller sans masque, et l'on a fait l'observation que c'était toujours à eux à commencer la petite guerre des agaceries. Quant aux intrigues, ils n'ont pas besoin de masque pour les y aider.

La *Chiaja* est la promenade favorite; elle est très-fréquentée par les dames du bon ton. C'est un charmant jardin situé sur le bord de la mer, décoré de belles statues, et d'où l'on a une vue magnifique de la baie. Les dames sortent rarement, si ce n'est en voiture, quand elles vont visiter les boutiques. La rue de Toledo est le *Bond-Street* de Naples, et est bordée des plus riches boutiques et magasins de la ville. Pendant les trois jours que dura le carnaval, cette rue était remplie des carrosses de la noblesse et de tous les habitans les plus comme il faut, qui y étaient le visage masqué. Dans le grand nombre des voitures qu'on mit dehors à cette occasion, il y en eut une en particulier qui excita un amusement peu ordinaire. John Bull y était

personnifié par un Anglais, homme de qualité, qui était assis dans le fond de la voiture, tandis que le cocher était habillé en ours. Cette allusion fut saisie avec avidité, et on exprima le plaisir qu'elle faisait par une grêle de dragées (*confetti*), que John Bull retourna avec une égale vigueur; car pour ne pas être vaincu dans ce doux conflit, et pour pouvoir rendre bordée pour bordée, il s'était muni de deux sacs de cette arme emmiellée.

Les basses classes du peuple se promenaient à pied dans les rues, faisant toutes sortes de farces et de gesticulations grotesques pour se faire remarquer et exciter le rire. Tout le monde était masqué, jusqu'aux cochers et aux laquais. Les dames portaient de grands paniers remplis de dragées; elles en lançaient une volée sur les personnes qu'elles connaissaient ou dont l'apparence attirait leur attention. La famille royale se montre en public ces jours-là, et est bien sûre d'avoir sa part de ces saluts sucrés. Cependant ce conflit de *douceurs* ne se termine pas toujours sans quelque mélange d'amertume; et il est souvent résulté des duels des trop grandes libertés qu'on prend de cette manière. Les dames se sont sou-

vent plaintes du zèle indiscret avec lequel certains jeunes Anglais faisaient usage de ces armes.

Dans cette saison de l'année, Polichinelle règne dans toute sa gloire, et appelle l'attention d'une manière extraordinaire. Assurément il paraîtrait y avoir des titres bien fondés, si l'on doit en croire un voyageur moderne qui le fait descendre en droite ligne des bateleurs Atellans. On a cru trouver de la ressemblance entre son masque grotesque et celui d'une figure de bronze qui a été découverte à Rome; et l'on a de plus cherché à faire dériver son nom de l'énorme projection de son nez : « Un *pulliceno*, *pullisenello*, *punchinello !* » Cependant cette étymologie semble être bien tirée par les cheveux; il est bien plus naturel d'imaginer que Polichinelle n'est qu'une caricature du paysan de la Pouille, et qu'on ne le mit jadis en avant que pour jouer à peu près les rôles du *fou* ou du *vice* des anciennes comédies anglaises. C'est un vieux proverbe, que « nul n'est prophète dans son pays; » mais Polichinelle fait exception à cette règle générale, car il n'est pas de ville au monde où il excite autant le rire que dans sa ville natale. L'anecdote suivante servira à faire connaître l'étendue de son influence. Il est

d'usage que, pendant le carême, les capucins prêchent dans les places publiques. Tandis qu'un de ces révérends pères était occupé d'un côté de la rue à exciter la ferveur de ses auditeurs, Polichinelle fit subitement son apparition de l'autre côté ; l'équilibre du pouvoir ne fut pas long-temps douteux, car l'auditoire ne tarda pas à quitter le moine et son sermon. Piqué du succès de son rival en éloquence, le prédicateur usa d'adresse ; il tira un crucifix, que ces bons pères ont toujours soin de porter caché sous leurs robes pour faire à la péroraison de leurs homélies un appel plus touchant à la sensibilité et à la dévotion de leurs ouailles, et en l'élevant il s'écria : « *Ecco il vero punchinello !* » Cet expédient eut l'effet qu'il en attendait ; le peuple fut frappé de la force de cet argument, et revint en foule pour entendre la conclusion de l'instruction pastorale.

Un certain nombre de voyageurs anglais de distinction se proposaient de donner par souscription un bal à la famille royale, afin de lui témoigner combien ils étaient reconnaissans des attentions qu'ils en avaient reçues. J'eus l'honneur de recevoir un billet d'invitation ; il était conçu en ces termes :

Naples, janvier 1815.

Le marquis de Sl...o,
Le comte de Land..ff,
Le général Mat...w,
M. Lat..che,
M. Saw....e,

« Chargés de la direction du bal que les Anglais, maintenant à Naples, se proposent de donner à LL. MM. le Roi et la Reine, mardi prochain, 10 de ce mois, vous prient de leur faire l'honneur d'y assister, à sept heures et demie du soir. »

Num° 226, Chiaja.

A M. B.

L'indisposition de la reine fit renvoyer le bal à un autre moment. Malheureusement mon départ était arrêté, de manière que je n'eus pas le plaisir d'y assister. J'ai su depuis que les frais avaient été de plus de cent carolins pour chaque souscripteur, et qu'il avait été donné dans une maison très-élégamment décorée sur la *Chiaja*.

LETTRE XXXVI.

Description de Naples. — Eglises. — Studio-Nuovo. — La Chartreuse. — Les palais de Berrio et l'Evêque de Taranto. — Grotte du Pausilippe. — Strada-Nuova. — Mont Vésuve. — Pompeïi. — Portici.

Naples, janvier 1815.

Voyez Naples et mourez, est l'exclamation que l'enthousiasme inspire à un Italien ; cependant, quelque exagérée que l'expression puisse paraître aux oreilles de plusieurs personnes, le véritable amateur et admirateur des beautés de la nature ne la trouvera pas extravagante ; car on ne voit dans aucune autre partie du monde une réunion aussi grande du beau et du sublime. Mais ces scènes ont été si fréquemment et si habilement décrites, qu'il y aurait de la présomption de ma part à vouloir même en offrir une esquisse, après les tableaux brillans que ces magnifiques objets ont inspirés à tant de grands

maîtres. Je ne puis cependant m'empêcher de faire ici une mention rapide des beautés les plus saillantes de cette cité si justement célèbre.

La cathédrale est un édifice parfait; l'intérieur en est enrichi de peintures et de sculptures; la coupole a été peinte par Lanfranc. Il y a une église très-élégante, appelée *Jesu-Nuovo*, qui appartenait anciennement aux jésuites. *Santa-Maria-Nuova, Santa-Donna-Regina, Santo-Philippo-Nero, Santo-Pauolo-Maggiore, Santo-Severino, Monte-Olivetto*, et plusieurs autres églises, sont d'une architecture superbe, et contiennent de beaux tableaux de l'école italienne. Le Palais-Royal est l'ouvrage de Torlana; ses belles proportions, et la grandeur de l'effet qu'il produit, font beaucoup d'honneur à l'architecte, quoique son extérieur, ainsi que la majeure partie des édifices publics dans cette ville, ait une apparence en général un peu sombre. Cependant l'intérieur en est assez splendide. Tous les appartemens sont remplis de beaux tableaux et de belles tapisseries, et le salon de cérémonie en particulier est superbe.

Le Studio-Nuovo est un grand et beau bâtiment, qui contient une collection précieuse de

statues, qui jadis ornaient le palais Farnèse à Rome. La bibliothèque qui appartient à cet établissement, est riche en manuscrits et en éditions des premiers temps de l'imprimerie. La justice m'oblige de dire que le général français qui commandait ici pendant la guerre, a manifesté un esprit très-rare parmi ses contemporains, en respectant ce vénérable dépôt de connaissances, au point de ne pas permettre qu'il fût touché à un seul de ces trésors, et qu'on n'en enlevât aucun, pour ajouter à cette accumulation qui était à la fois l'ornement et le déshonneur de la capitale de la France.

Avant de cesser de parler de ces palais, il m'est impossible de ne pas remarquer combien ceux qui habitent ces édifices magnifiques sont insoucians sur les bienséances et la décence commune. L'*Immendezzaio* qui est tracé sur les murs intérieurs et sur les escaliers de presque tous les édifices, tant publics que particuliers, est une preuve de la justice de cette assertion. La maison de notre banquier avait un bel escalier de marbre; mais toute sa beauté n'avait pu le mettre à l'abri de cette pollution.

Indépendamment du Studio-Nuovo, Naples

se glorifie de posséder six collèges publics pour l'avancement des sciences, et nombre d'observatoires publics et particuliers. La Chartreuse qui ci-devant était une église, mais dont on a fait maintenant un hôpital, est un bel édifice, et la vue que l'on a de la galerie sur la façade est véritablement enchanteresse. L'église est magnifiquement décorée, surtout les autels où l'on voit plusieurs tableaux du premier mérite. La chambre du conseil fut endommagée, il y a quelques années, par le tonnerre, dont on voit encore les traces; mais par bonheur il ne fit aucun mal aux beaux tableaux qui la décorent.

Je pourrais remplir un volume de l'énumération des ouvrages des grands maîtres italiens qu'on voit dans cette ville. Je pourrais parler du marquis de Berrio, de l'évêque de Tarente, et de cent autres. Je vis dans un des appartemens de ce dernier un grand tableau de la main d'un jeune artiste que l'évêque protége, et qui justifie complétement les espérances qu'on a conçues de son excellence future. Nous observâmes dans une autre salle un chat peint par le même artiste, qui est exécuté d'une manière admirable. Nous n'avons pas manqué, pendant notre séjour ici,

d'aller visiter la fameuse grotte du Pausilippe; elle a environ 2316 pieds de long, et est percée dans une montagne de pierre calcaire : on dit que ce merveilleux ouvrage est un de ceux de Lucullus *. Sur le sommet de cette montagne est situé le célèbre tombeau qu'on suppose être celui de Virgile, et qui est tout recouvert de lauriers et de myrtes. La grotte a un quart de mille de long, et est si obscure, qu'il faut des flambeaux pour éclairer ceux qui la traversent. L'entrée est située à environ un mille de la *Chiaja;* de la grotte on va à la *Strada-Nuova*, où l'on fait un chemin neuf le long du bord de la mer, et d'où l'on a une vue charmante de Naples et de ses environs.

Le lendemain nous fîmes une excursion au mont Vésuve. La base de la montagne est cou-

* Plutarque, en parlant de cette grotte, s'exprime ainsi :

Τὰ δ᾽ἐν τοῖς παραλίοις καὶ Νεαπολὶν ἔργα λοφους ἀνὰ κρεμαντος ἀωτου μεγλοις αρυγμασι.

« Les ouvrages qu'il fit exécuter sur le rivage de Naples et dans les environs, suspendent des montagnes en l'air, au moyen d'immenses excavations. »



verte de villes, au nombre desquelles sont Portici, Torre del Greco, etc. Ce sont des lieux considérables, qui s'étendent jusque sur la seconde région de cette montagne, et dont les habitans en couvrent le pied d'une culture et d'une population qui font un contraste frappant aveo le tableau de dévastation que l'on remarque en montant plus haut. La montée fut facile jusqu'à l'endroit appelé *Atrio del Cavalli*, où nous fûmes obligés de mettre pied à terre. Comme le terrain est entièrement composé de cendres, et qu'on y enfonce à chaque pas qu'on fait, il est très-difficile d'y marcher, et il faut absolument y prendre des guides. Lorsque nous gagnâmes le sommet, il sortait d'épais nuages de fumée du cratère, et les émanations sulfureuses qui s'en échappaient étaient si fortes, que nous en éprouvâmes des étourdissemens et une oppression qui durèrent plusieurs jours. Le lit de la lave s'étend à une distance considérable au bas de la montagne; dans quelques endroits, elle s'est agglomérée en masses d'une grosseur énorme, qui ont une apparence très-sauvage. Il est impossible de décrire dignement la vue magnifique et sans bornes que l'on a du sommet de

cette montagne. Naples, sa baie, la ligne courbe que tracent ses promontoires, se déroulaient à nos pieds comme une carte topographique. Au nord-est s'élançaient fièrement dans les airs les sommités couvertes de neiges des Apennins, formant un horizon sauvage, mais non moins beau. Tous ces divers sommets se dessinaient fortement dans cette brillante atmosphère qu'on ne connaît bien qu'en Italie. A l'ouest brillait la plaine liquide de la Méditerranée, parsemée d'îles superbes, et où l'on distinguait des milliers de voiles blanches qui se promenaient sur les ondes, et qui, à cette distance, ressemblaient à des vapeurs légères ou à des ombres heureuses qui s'avançaient, en effleurant les abîmes, vers les lieux où l'antiquité plaça les Champs-Elysiens. Nous trouvâmes la descente du volcan plus difficile que la montée, et exigeant encore plus de soin et d'attention. En plusieurs endroits les cendres étaient si mouvantes que nous ne pouvions calculer nos pas avec la moindre précision. A la profondeur de quelques pouces, ces cendres étaient si chaudes qu'il était impossible de les tenir dans la main. Nous retournâmes à Naples non pas peu fatigués de notre voyage, et très-

incommodés des vapeurs sulfureuses que nous avions aspirées. Cette circonstance nous empêcha de faire une foule d'observations auxquelles une atmosphère moins désagréable nous eût permis de nous livrer.

Le même soir je jouis, du balcon de notre hôtel, d'un des plus beaux spectacles que j'aie eus pendant tout mon voyage. Le temps était un peu orageux, et la lune, qui ne paraissait qu'à intervalles au milieu des nuages qui s'enfuyaient rapidement devant elle, argentait alternativement l'immensité des flots qui se poussaient les uns sur les autres dans cette vaste baie, ou les laissait dans une obscurité qui convenait encore davantage à leur étendue imposante ou à leurs mugissemens monotones. La *Strada-nuova*, avec les villas qui en ornent les côtés, était de même tantôt visible, tantôt enveloppée dans l'ombre. Sur la gauche pyramidait la cime du Vésuve; il sortait du volcan une fumée épaisse, bariolée par les flammes rouges qui éclataient de temps à autre, ce qui formait un coup d'œil sublime et ravissant. Aucun son humain ne venait briser la solennité de la scène; c'était la nature triomphante par elle-même. La contemplation de ses

facultés propres remplissait le cœur de l'individu solitaire qui les considérait en silence, des sensations les plus pures et les plus exaltées.

Quelques jours après notre excursion au Vésuve, nous fîmes une course à Pompeïi, qui est à environ quatorze milles de Naples. Nous vîmes avec bien du plaisir les restes de son amphithéâtre, et des rues entières qui ont été découvertes en dernier lieu, et qui offrent les mieux conservés des bâtimens romains dont nous ayons connaissance. Nous entrâmes dans plusieurs de ces maisons; il y en avait qui paraissaient avoir été des boutiques d'apothicaires, d'autres de boulangers, et d'autres, d'après la très-singulière enseigne qu'on remarquait encore sur la porte, des maisons de prostitution. La plupart des maisons sont petites, mais les appartemens en sont bien proportionnés et les murs bien solides. A notre retour, nous allâmes voir Herculanum et son immense théâtre. Un guide, une torche à la main, nous en fit voir les nombreuses portes, les corridors et les bancs; on voit encore sur les murailles quelques peintures à fresque assez bien conservées.

C'est une chose remarquable que dans le nom-

bre des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum, on n'en ait encore déroulé que de bien peu de conséquence. Le premier qu'on ait réussi à déchiffrer, tant bien que mal, était en grec; mais depuis lors, ce sont principalement des ouvrages latins qu'on a découverts. On dit qu'un moine de la congrégation des Somaschi avait inventé une méthode de dérouler ces *papyri*, mais que le roi actuel de Naples ne lui a pas accordé les encouragemens qu'il méritait, et qu'on n'a fait de véritables progrès dans cette opération que depuis que le prince régent d'Angleterre, qui s'est toujours montré protecteur et bienfaiteur des arts, a entrepris d'en faire les frais. M. Hayter a été nommé pour surveiller l'opération, et depuis lors cette louable entreprise a avancé avec autant de rapidité que de succès.

Il m'est encore impossible de cacher un autre fait sur la vérité duquel j'ai eu les renseignemens les plus dignes de foi. La reine a mis le plus grand intérêt aux fouilles qui ont été faites, tant à Herculanum qu'à Pompeïi, et a avancé de sa cassette particulière des sommes considérables pour en suivre les travaux; ce qui fait

également honneur à son bon goût et à sa générosité.

Portici, qui est à un peu plus d'une lieue de Naples, fait l'objet d'une partie de plaisir fort agréable. Ce village est dans une situation délicieuse ; le palais possède une collection de tableaux anciens qui sont contenus dans vingt-deux salles, que les savans et les antiquaires ne peuvent examiner sans le plus vif intérêt, puisque ce sont les fresques de Pompeïi et d'Herculanum. Les dessins en ont toute la noble simplicité et la sévérité des premiers temps de la Grèce; les groupes des pièces, dans lesquelles on voit des hommes et des chevaux, sont merveilleusement rendus. Il a été fait à Naples des gravures de ces fresques, qui donnent une idée très-satisfaisante de la correction du dessin et de la grâce et de l'aisance des attitudes qui constituent leur principal mérite.

Pestum est à soixante milles d'Angleterre ou vingt lieues de France de Naples; il est fameux par les ruines pleines d'intérêt de ses trois superbes temples. Il faut louer un bateau et prendre un guide pour visiter Baia et le cap Misène. D'autres endroits dignes d'attention sont

Pouzzoles et le lac d'Agnano, où se trouve la singulière grotte du Chien; les îles de Procida, Capri, Ischia et Sonento sont aussi extrêmement intéressantes.

La campagne autour de Naples est très-fertile et produit en abondance du blé, des fruits, des légumes, de l'huile et du vin rouge et blanc. Celui qui est de la meilleure qualité est le *Lachryma-Christi;* il vient dans les environs du Vésuve. Les étrangers feront bien de n'en boire qu'avec prudence, ses qualités étant pernicieuses à ceux qui ne sont pas acclimatés. La ville fait un commerce considérable et exporte de l'huile, des soies, du savon, etc., etc. Le port est assez bon, mais les bâtimens sont obligés de se tenir si près de terre, qu'ils courent risque dans un coup de vent de s'aborder. On estime le nombre des habitans à quatre cent mille. On regarde généralement le climat de Naples comme très-sain, les hivers y sont doux et agréables; mais la chaleur est si excessive en été, qu'elle est insupportable pour les habitans du Nord.

Nous avons loué un *voiturin* pour nous conduire à Rome; il est convenu de nous fournir une voiture commode et quatre chevaux, et de pour-

voir à tout sur la route pour nous et notre domestique, moyennant quarante-sept piastres de Naples, faisant environ douze livres sterling. Il s'est aussi engagé à être à Rome en quatre jours et demi. Ce n'est pas sans regret que nous pensons à quitter ces lieux enchanteurs; et ce qui augmente encore notre chagrin, est la nécessité où nous sommes de nous séparer en même temps de nos compagnons de voyage de Vestizza, qui ont partagé les agrémens que nous y avons eus, et dont l'aimable et douce société y ajoutait un nouveau charme.

LETTRE XXXVII.

Départ pour Rome. — Mola di Gaeta. — Terracine. — Aventure. — Vélétri. — Arrivée à Rome. — Hôtels. — Habitans. — Dames Romaines. — Cercles à la mode. — Louis Buonaparte. — Prince de Piombino. — Société anglaise. — Bals. — Théâtres. — Le Carnaval. — Le Corso. — Course de chevaux. — Le pape. — Le gouverneur de Rome. — Exécution d'un criminel. — Observations à ce sujet.

Rome, février 1815.

Nous quittâmes Naples avec cette répugnance que tout voyageur doit éprouver en quittant un des plus beaux lieux du monde. Les seules villes de quelque conséquence où nous nous arrêtâmes, furent Capoue et Gaëte. Le pays autour de Capoue est fertile et bien cultivé. Le mole de Gaëte est une longue villasse; mais la citadelle en est très-forte. Les habitans ne sont pas autre chose qu'une race de bandits sans lois, et

ils ont la mine encore plus sauvage et féroce que les Arabes errans de l'Orient. Ils sont misérablement habillés, particulièrement les femmes qui sont absolument en guenilles.

Nous nous arrêtâmes aussi à Terracine, ville ancienne, bâtie sur un rocher; c'est encore là un autre quartier-général des hordes de bandits. Elle est dans une situation délicieuse sur le bord de la mer, et est abritée d'un côté par de hautes montagnes qui offrent des aspects vraiment romantiques. On était occupé à réparer le port, bâti anciennement par Antonin-le-Pieux. La ville contient plusieurs bons édifices, particulièrement la cathédrale et le nouveau palais du pape, qui méritent bien d'être vus. La principale auberge est un très-grand bâtiment où l'on est bien servi, et d'où l'on a une belle vue de la mer. Comme Terracine est une ville frontière, les voyageurs sont obligés de s'arrêter à la douane, qui est située auprès de l'auberge; il est à propos qu'ils y signent une déclaration qu'ils n'ont point avec eux d'effets sujets aux droits; à ce moyen et en y ajoutant une petite douceur de quelques carolins, ils éviteront l'embarras d'avoir leurs malles ouvertes et leur bagage dérangé. Nous

avions signé une déclaration semblable à Fondi, la dernière ville de la frontière du royaume de Naples, et nous trouvâmes que cela nous avait épargné beaucoup de peine, ainsi que le risque d'être détenus. On exerce encore sur cette route une autre espèce d'imposition contre laquelle il faut bien se mettre en garde : ce sont les alarmes qu'on donne aux voyageurs par des récits exagérés des dangers qu'on court des voleurs dans les endroits par où l'on doit passer ; et les efforts qu'on fait pour vous faire prendre, malgré vous, une escorte plus forte qu'il n'en est vraiment besoin, et qui ne sert à rien qu'à procurer au commandant, sous le nom de récompense, le moyen de mettre les voyageurs à contribution. Celui de Terracine chercha à nous extorquer de l'argent par cette espèce de manœuvre. Il commença par nous détacher un de ses émissaires pour nous épouvanter par des histoires de voleurs et d'assassins, et il finit par venir lui-même pour nous confirmer la vérité de ces rapports. Comme nous étions très-portés à ajouter foi à la connaissance qu'il avait des intentions de ces mêmes brigands contre qui il paraissait si jaloux de nous mettre en garde, nous le priâmes

de nous faire donner un couple de soldats pour nous servir d'escorte. Le lendemain matin non-seulement il eut la bonté de nous accorder notre demande, mais il eut encore celle de la doubler, car il nous envoya à l'heure indiquée quatre soldats au lieu de deux, ayant à leur tête le premier alarmiste qui était venu de sa part la veille à l'auberge; il nous apportait alors un reçu pour la somme due à une escorte de quatre hommes, et une prière du commandant de payer l'argent avant de partir. Nous refusâmes pourtant et de payer d'avance, et de prendre plus de deux hommes avec nous, malgré toutes les représentations qu'on nous faisait sur les dangers que nous courions. Ces dangers ne semblaient cependant pas les agiter beaucoup, car dès qu'ils se furent assis derrière notre voiture, ils se mirent à dormir; et lorsqu'ils furent assez loin pour croire pouvoir décemment demander leur gratification, ils firent arrêter, pour nous informer que nous étions hors de tout danger, et que nous n'avions plus rien à faire qu'à payer et continuer notre route; ce que nous fîmes, bien convaincus que nous étions au moins aussi en sûreté sans eux qu'avec eux.

Vélétri est la dernière ville de quelque importance que nous traversâmes avant d'arriver à Rome. Elle est située sur la crête d'une colline, d'où l'on a une très-belle vue de la campagne environnante; mais les habitans, comme ceux d'une trop grande partie de l'Italie, semblent être des images vivantes de la misère et de la malpropreté. Les rues sont sales et étroites, les édifices y sont en général mesquins et tombent en ruines, quoique dans le nombre soient le palais *Ginesti*, et quelques autres beaux bâtimens, des fontaines assez belles et une statue en bronze d'Urbain VII, par le cavalier Bernin. De Vélétri à Rome toute la route est couverte de matières évidemment volcaniques, qui indiquent que les montagnes des environs doivent avoir été volcanisées. Nous fûmes assez bien servis à la principale auberge; mais on nous le fit bien payer.

On dit que passé Vélétri, on ne court plus de risque d'être volé, la route étant bien gardée par les sbirres, espèce de garde à cheval qui est établie maintenant en Italie, comme la gendarmerie dans le midi. Leur habillement ne diffère pas de celui des citoyens et des bourgeois, si ce

n'est qu'ils portent ordinairement un grand manteau romain, dont le collet est brodé. Ils sont armés d'une espingole et d'une paire de pistolets.

Nous avons traversé ce territoire fameux où se sont déployés d'une manière si digne d'éloges le zèle et les efforts infatigables du dernier Pape, qui dans le cours d'un petit nombre d'années, et de sa bourse privée, a pu exécuter l'ouvrage où échouèrent les travaux de plusieurs empereurs romains. Les marais Pontins se glorifient aujourd'hui de posséder une excellente route, et sont purgés de plusieurs des causes qui y répandaient jadis l'infection. Cependant, même dans leur état d'amélioration actuelle, ils ne sont pas encore tellement assainis qu'il n'y ait plusieurs endroits d'où il s'exhale toujours des vapeurs pestilentielles si fortes, que s'il faut en croire un natif du pays, l'air y est parfois si méphitique pendant les mois de juillet et d'août, qu'on a vu des oiseaux tomber morts en volant par-dessus. Quoique ceci ait l'air d'une fable, le fait nous a été confirmé de plusieurs autres côtés par des personnes dignes de foi.

Enfin, nous eûmes la douce satisfaction de contempler le majestueux dôme de Saint-Pierre

qui s'élevait fièrement dans les airs, au-dessus du paysage environnant. Nous arrivâmes à Rome le 5 février, dans l'après-midi, et nous nous rendîmes aussitôt à l'*hôtel de l'Europe*, sur la place d'Espagne, que l'on regarde comme le meilleur de la ville, et qui sert de rendez-vous aux voyageurs anglais les plus distingués. Cet hôtel a le rare avantage d'être propre et bien meublé. Nous fîmes, selon notre usage, un accord avec le maître de l'hôtel, pour nos appartemens, etc. * Il y a encore sur la même place un très-bon hôtel, tenu par un Français, et qu'on appelle l'*hôtel de Londres;* cependant il n'a pas la réputation d'être aussi bien tenu que l'autre, mais la table en est meilleure, au moins pour ceux qui aiment la cuisine française. Il y a encore dans la *Strada di Monte* un troisième hôtel, qui est tenu par un Allemand; mais on ne le regarde pas comme aussi bien tenu et aussi bien fréquenté que les deux autres. On y trouve à quatre heures

* Le prix de notre dîner fut fixé à quinze paolis par personne, environ six shellings et neuf pences anglais; pour notre déjeuner quatre paolis par tête, et pour deux chambres à coucher, un salon et une chambre de domestique, quinze paolis par jour.

une table d'hôte, à six paolis par personne; l'on y a un fort bon dîner. Du reste, c'est un hôtel excellent pour les gens qui ont des affaires, et pour ceux qui sont obligés de viser à l'économie; mais ici, comme dans toutes les grandes villes, nous trouvâmes qu'il valait encore mieux louer des appartemens garnis *. Nous en louâmes de très-bons au palais de *Fiano* (car ici la noblesse ne regarde pas comme un déshonneur de louer une partie de ses palais), sur le pied de quarante piastres fortes d'Espagne (dix livres sterling) par mois. Ce palais est situé sur le Corso, qui est le quartier de Rome le plus sain et le plus à la mode. Le duc lui-même y réside, et permet à son cuisinier de faire les repas des logeurs, permission dont nous usâmes souvent.

* On peut se procurer, à des prix modérés, de bons logemens à la place d'Espagne ou dans son voisinage. Les voyageurs feront bien de déjeuner chez eux et de dîner à l'hôtel. Comme les voitures de remise et de place sont très-mesquines, on trouvera que c'est un grand avantage et une grande commodité que d'en avoir une à soi. Le mieux est d'engager un domestique de place au mois, et de donner la préférence aux Français et aux Allemands plutôt qu'aux Italiens, ces derniers n'étant pas toujours dignes de confiance.

Les habitans de Rome sont d'une grande paresse ; leur occupation principale et la plus sérieuse semble être de parader tout le long du jour sur le *Corso*, et de jouer au billard, ou de muser le soir dans les cafés. Un des établissemens les plus fameux dans ce genre est le *café Nuovo*, au palais du prince Ruspoli, et certainement il mérite d'être vu. On m'a raconté un bon mot assez piquant qui fut dit dans ce café. Justement indigné des actes de rapine commis par les Français, un Italien s'écria avec fureur : « *Da vero tutti gli Francesi son ladri !* » Un officier français qui se trouvait auprès de lui, se sentant offensé de la nature générale de cette accusation, mit la main sur la garde de son épée, et l'interrompit en lui disant : *Non tutti Signore !* à quoi l'autre repartit sèchement : *Non tutti, ma buonaparte !*

Les Romains sont généralement mal habillés et ont très-peu de soin de leur personne. Les dames conservent leur ancienne réputation de beauté personnelle et de dignité dans leur démarche. Elles sont généralement grandes, ont de beaux yeux vifs, et ce nez aquilin qui est le trait caractéristique des Romains. La majeure partie portent des voiles noirs, et celles de la

seconde classe un chapeau de soie noire, qui leur va très-bien. Elles sont généralement assez mal élevées, et manquent de cette grâce et de cette douceur qui rendent les Anglaises si attrayantes. Elles se lèvent très-tard, font un tour de promenade dans le *Corso*, ou reçoivent les visites; mais après cela on les voit rarement en public.

Les églises et chapelles sont très-peu fréquentées; un des principaux habitans me fit un jour, à ce sujet, la remarque qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans toute l'Europe un endroit où les habitans fussent moins religieux qu'à Rome. Tels sont les effets invariables du poison de l'infidélité que la révolution a répandu. Malgré toutes les démonstrations extérieures et les marques de respect que Buonaparte affectait pour la religion, on sait qu'il était plus qu'indifférent à cet égard. Il dépouilla le sanctuaire, il sapa les fondemens de l'Église Romaine en cherchant à soumettre ses ministres à son caprice et à son ambition. Ce sentiment n'était point en lui le produit d'une irritation momentanée, ni d'un accès de colère: il faisait partie d'un système fortement combiné et profondément concertés, qu'il avait mûri pendant des années.

Ce ne fut pas une petite satisfaction pour nous de trouver ici une bonne société anglaise, peu de maisons italiennes étant ouvertes aux étrangers. Les Romains ont une aversion à se mêler avec les étrangers, et conséquemment perdent plusieurs occasions favorables de perfectionner leurs manières, et de corriger quelques singularités de conduite que l'on ne peut découvrir que par l'habitude de vivre avec des personnes d'une autre disposition et d'un autre caractère. Cependant je citerai avec plaisir quelques exceptions à cette règle générale, telles que le marquis de *Potausiano* et le duc de *Bracciano*. Le premier est un seigneur aimable et bien élevé, qui a beaucoup d'attentions pour les personnes qui lui sont présentées; le dernier est un riche banquier, à qui ses liaisons ont procuré un nombre considérable de connaissances. Tous les jeudis au soir il a des assemblées où tous les étrangers marquans sont admis, et qui sont conséquemment beaucoup plus agréables que la généralité des assemblées italiennes. Le duc a une famille très-aimable, qui a des soins marqués pour les Anglais. Je trouvai à une de ces assemblées le cardinal F****., dont le nom figure d'une manière

si remarquable dans l'histoire des vingt dernières années. Il semblait aimer beaucoup faire un rubber de whist, et j'étais toujours sûr de le trouver les cartes à la main. On observait cependant qu'il n'était pas si occupé de son jeu qu'il n'eût le loisir de voir et d'entendre tout ce qui se passait autour de lui. Un Français qui était près de lui et qui le regardait jouer, dit assez sèchement : « Ce vénérable prélat est adroit, il joue bien « les cartes, et tire tout le parti possible de son « jeu ; mais il n'a pas souvent les honneurs. »

Lucien Buonaparte a aussi des assemblées le soir ; mais les étrangers qui vont le voir y vont plutôt par curiosité que par estime pour lui. Un ou deux gentilshommes anglais dont il est inutile de citer le nom, sont les seules personnes de cette nation qui aient quelque familiarité avec lui. Son frère Louis ne reçoit pas, mais tout étranger qui s'adresse à lui, obtient sans difficulté la permission de voir sa petite, mais précieuse galerie de tableaux. Il a une excellente réputation de bienfaisance et de charité parmi les habitans. Un autre trait honorable de son caractère, est son empressement à venir au secours des artistes dans le malheur ; on est sûr qu'en pareil cas il

achète les ouvrages de ceux qui se trouvent dans cette triste situation, et par-là il devient le protecteur du mérite modeste et souffrant. J'ai été informé que lorsqu'il apprit la nouvelle du départ de son frère d'une île voisine, pour lever de nouveau l'étendard de la rébellion, il s'écria : « Mon Dieu, ne trouverai-je donc pas un asile « pour vivre tranquille! »

Le prince de Piombino donne de temps à autre des parties magnifiques; mais il a depuis peu refusé d'admettre qui que ce soit dans sa galerie ou dans sa villa. On m'a dit que cette prohibition avait été causée par la circonstance suivante. Deux voyageurs anglais de distinction avaient été présentés au prince, et on leur avait promis qu'ils seraient admis à voir sa galerie et sa villa. Le lendemain ils allèrent au palais, y laissèrent leurs cartes, et s'informèrent quand il serait convenable qu'ils fussent admis. Il s'écoula quelques jours sans qu'on leur fît de réponse, ni qu'on leur spécifiât aucun temps pour voir la galerie. Ils furent indignés d'être traités de la sorte; et ils écrivirent au prince pour lui dire que si son intention n'était pas de leur rendre la visite, ils le priaient de vouloir bien leur renvoyer leurs

cartes. L'orgueil de l'Italien prit feu à ce qu'il regardait comme une liberté impardonnable, et il se détermina, pour user de représailles, à ne plus admettre à l'avenir d'étrangers dans sa galerie. Cette vengeance hautaine fut portée au point que l'admission fut refusée même à un ambassadeur résidant à la Cour du Saint-Père. Parmi les Italiens entre eux, la principale et presque l'unique occupation de la soirée est le jeu de boston, auquel, aussitôt après s'être donné le salut du bonsoir, ils se mettent à jouer avec une avidité qui leur laisse rarement le loisir de dire un seul mot, si ce n'est pour parler du jeu. Les parties de la princesse Doria auxquelles j'avais souvent l'honneur d'assister, étaient toutes de ce genre. C'est pourtant une dame très-aimable, et elle réunit aux grâces de sa personne des manières affables, qui donnent à sa conversation un intérêt et un charme particuliers. Le prince assiste rarement à ces parties, et même lorsqu'il y est présent il parle peu. Il passe pour dévot, et il a certainement le goût de la retraite que la dévotion inspire. On regarde sa galerie comme la plus splendide de Rome, et sa conduite à cet égard forme un contraste complet

avec celle du prince de Piombino, les étrangers n'éprouvant pas la moindre difficulté à être admis à voir les chefs-d'œuvre sans prix qu'elle contient. La princesse Chigi a, toutes les semaines, une partie de musique, à laquelle sont reçus les étrangers de distinction; il en est de même des assemblées que donne la princesse polonaise Sartor. . . y, qui habite une partie du palais du duc de *Fiano*.

Pendant la dernière quinzaine Rome a été singulièrement gaie; le nombre des familles anglaises y a considérablement augmenté, et il en est résulté une suite de dîners et d'assemblées. J'ai eu l'honneur d'assister à plusieurs de ces cercles qui étaient pleins de mouvement et de gaîté, et qui formaient un contraste frappant avec la tristesse qui régnait dans la plupart des parties que donnaient les Italiens. Un de ces bals qui fut donné par l'honorable M. Foley et sa sœur lady Gage, fut singulièrement agréable. La valse faisait fureur, et plus d'un gentilhomme campagnard, qui avait renoncé aux plaisirs de la chasse dans son pays pour jouir de celui d'admirer le beau ciel d'Italie, et de voir les vénérables restes de la grandeur romaine, s'est laissé aller jusqu'à

prendre quelques leçons, afin de pouvoir se livrer à cette danse difficile, mais enchanteresse, et passer ainsi pour un homme à la mode. On peut aisément se figurer quels efforts il a fallu faire, quelle patience, quelle persévérance il a fallu avoir; quels maux de tête, quels étourdissemens il a fallu endurer pour déployer un peu de grâce et d'adresse dans ces valses du soir. Plusieurs dames condamnées à être les partenaires de ces tardifs élèves de Terpsichore, ont payé cher pour le prix de leur condescendance, et se sont trouvées bien aises quand elles ont été débarrassées de ces maladroits voltigeurs. Il ne manque ici qu'un *Morning-Post* pour raconter les détails de ces exploits, le *Diario Romano* étant d'une trempe trop triste pour entrer dans l'esprit des cercles du ton.

J'ai eu le plaisir de dîner, il y a quelques jours, chez l'honorable M. Ward, où je fus présenté au célèbre auteur du Voyage classique en Italie *;

* C'est avec un bien profond chagrin que, à mon retour en Angleterre, j'appris la mort de ce savant accompli. Il fut pris par la fièvre tandis qu'il accompagnait son ami, lord Brownlow, dans un second voyage qu'il faisait dans ces régions classiques; et il mourut dans une

ouvrage qui a reçu un accueil si favorable et si mérité du public.

---

terre où il se plaisait tant. M. Eustace était prêtre catholique, mais il n'avait aucun des préjugés de son état. Il avait de la dignité sans orgueil, et de l'enjouement sans légèreté. Dans ses rapports avec le monde, il ne perdit jamais de vue ni le caractère sacré dont il était revêtu, ni ses devoirs qu'il remplissait sans ostentation, et cependant sans se cacher avec affectation. Son voyage en Italie, quoique jeté dans le public par un homme qui n'était encore connu que d'un petit nombre d'amis, eut un succès prodigieux, et fit à l'auteur une réputation soudaine et bien méritée. Cet ouvrage fait voir que l'auteur connaissait à fond la littérature des beaux temps, et prouve son goût cultivé et délicat; mais il règne encore dans tous ses ouvrages un esprit d'une bien plus grande valeur, un esprit de libéralité chrétienne et de bienveillance universelle. Dans tous les endroits de son ouvrage où il vient en contact avec les auteurs qui, non contens d'attaquer les abus de l'Eglise à laquelle il appartient, avaient attaqué la religion elle-même, il offre la preuve que des dissertations religieuses peuvent être exemptes de bigoterie, et qu'on peut discuter librement sur ces matières sans fiel et sans acrimonie. La réconciliation et l'union des Chrétiens étaient l'objet de ses vœux les plus ardens, et il est singulier de voir l'homme, qui devait sitôt rendre son dernier soupir sur une terre étrangère, s'exprimer ainsi dans la préface de son voyage : « Si une pierre marque « par hasard le lieu où ma dépouille mortelle reposera, « que cette pierre parle de paix et de réconciliation. »

J'eus l'honneur de faire une visite au baron de R..dohr, qui faisait fonctions d'agent diplomatique de Prusse. On me fit entrer dans son cabinet, qui était tout tapissé de ses dessins et de ses tableaux; je le trouvai occupé à peindre. Il consacre une grande partie de son temps à cet art, qu'il aime et qu'il cultive avec ardeur; ce qui est assez singulier chez un homme employé en politique. Je ne me regardai pas comme assez bon juge en peinture pour avoir une opinion sur ses travaux; mais un peintre allemand, distingué dans son art, me dit que ces essais d'amateur prouvaient plutôt le travail que le talent. Cette censure pourrait passer pour preuve de leur mérite, si l'on reconnaît la vérité du vieux proverbe qui dit, que deux personnes faisant le même métier ne s'accordent jamais. Le baron me reçut avec infiniment de bonté, et je le trouvai si intelligent et si aimable, que je fus très-surpris d'apprendre qu'il n'était pas aimé par les Anglais résidant à Rome, et même qu'il l'était si peu que quelque bel esprit malin avait eu l'effronterie de changer son nom de R...dohr, en celui de *d...bore*. Le fait est, à ce que je pense, que semblable à la plupart de ceux qui

se livrent à une passion favorite, il s'imagine que tout le monde y prend un aussi vif intérêt que lui-même, et qu'en conséquence c'est presque toujours là le sujet de sa conversation.

Nous avons le bonheur de nous trouver à Rome dans le temps du carnaval, d'autant plus qu'il est très-gai cette année. Les lieux publics regorgent de compagnie, et nous y trouvons les dames beaucoup moins taciturnes que dans les assemblées particulières. Le bas peuple se promène toute la journée masqué dans les rues, tandis que les hautes classes se promènent dans leurs voitures, costumées de mille manières différentes. Le *Corso* est le point central d'attraction, et est rempli d'une quantité innombrable de promeneurs. Il n'y a pas à Rome une voiture qui ne soit, ce jour-là, en réquisition. On est obligé de faire une double file, et lorsque les personnes masquées passent à côté de quelqu'un qu'elles soupçonnent être de leur connaissance, elles le saluent par une bordée de dragées. Plusieurs des élégantes de Rome louent des siéges sur des estrades érigées dans le *Corso*, devant le palais Fiano, ou sur la balustrade du café Nuovo. Ces deux endroits sont les rendez-vous

les plus à la mode. Les Dames romaines y sont masquées, et c'est là qu'elles ont des entretiens tête-à-tête avec ceux de leurs amans ou amis qu'elles ne peuvent pas avoir le plaisir de voir et d'entretenir chez elles. Elles sont généralement munies d'un panier de dragées, et à mesure que leurs connaissances et leurs admirateurs passent en revue devant elles, ils doivent s'attendre à en recevoir une volée. Le suprême bon ton pour un petit-maître romain, est de montrer combien il est en faveur auprès des belles, en faisant voir que son habit et son chapeau sont devenus aussi blancs que ceux du meunier, par la farine de ces dragées. Je ne pus pas m'empêcher de sourire, une fois que je m'étais placé sur la balustrade du *café Nuovo*, en voyant un des secrétaires de la légation d'un pays célèbre par sa galanterie et son dévoûment au beau sexe, qui ressemblait véritablement à un sac de farine ambulant. Un Français qui était à côté de moi, était enchanté de cela, et s'écriait d'un ton d'admiration: —«Ma foi, ce jeune homme est bien répandu * !»

* Un éminent publiciste allemand a fait la remarque que les ambassadeurs de cette nation étaient mieux in-

Après toutes les folies de la matinée, les plaisirs de la journée se terminèrent par une course de chevaux dans cette même rue. L'Anglais qui se forme une idée d'un semblable amusement d'après les courses de Nwemarket et de Doncaster, apprendra avec étonnement les expédiens auxquels les Romains modernes ont recours pour ces courses qui ne ressemblent à aucunes autres. On prépare six chevaux que l'on couvre de fleurs et de rubans, et sur lesquels on met une espèce de selle munie d'un aiguillon qui sert à les stimuler pour courir le plus vite possible. On tire six coups de canon en forme de signal pour avertir qu'il faut que tous les chevaux et toutes les voitures sortent de la rue; pendant ce temps-là une patrouille de soldats de la garde est occupée à faire évacuer le *Corso* et à faire faire place. Quand tout est prêt, on lâche les chevaux sans être montés. La populace qui borde la rue à droite et à gauche, crie de toutes ses forces, et

---

formés de ce qui se passait dans les cours où ils résidaient, que les ministres des autres pays; ce qu'il attribuait aux ressources que la galanterie et l'intrigue leur procuraient.

ces jolies bêtes se mettent aussitôt au grand galop. J'ai été témoin trois fois de ces singulières courses, et ce qui paraîtra étonnant, c'est que je les ai toujours vu se terminer sans accident. Quand ces courses sont finies, si toutefois on peut leur donner ce nom en Angleterre, les voitures reprennent leurs places dans le *Corso*, et circulent dans la rue jusqu'à ce que la nuit tombe et ensevelisse toute la gaîté de la journée dans ses sombres voiles.

Le carnaval est le seul temps où les amusemens dramatiques soient permis dans cette ville; et l'état des théâtres fait assez voir que le public y prend peu d'intérêt. Les décorations sont mesquines, et l'exécution des pièces au-dessous du médiocre; et même quand on aurait tout fait pour satisfaire les spectateurs, les règlemens de police pour le temps des représentations sont si arbitraires et exécutés avec tant de sévérité, que tout homme à qui il reste au fond du cœur une étincelle de liberté, ne peut jouir d'un amusement si flétri de despotisme. Eh bien, la tristesse même que cette réflexion inspire, est continuellement dissipée par le mépris et le ridicule qu'on ne peut pas s'empêcher de ressentir pour ces habitans dé-

gradés de la moderne Rome, quand on les voit saisir avec empressement, et surtout s'appliquer à eux-mêmes, avec satisfaction et vanité, tous les complimens et allusions quelconques que les auteurs ne manquent pas de faire à la liberté et à la grandeur de la ville, comme si elle était encore dans la simplicité de sa première gloire.

Les habitans paraissent fort attachés au Pape, au moins si l'on doit en juger par l'enthousiasme avec lequel il est accueilli chaque fois qu'il se montre en public. Dans ces occasions, il est précédé de sa garde à cheval, et entouré de ses Suisses, armés de hallebardes, et revêtus de longues jaquettes jaunes avec des revers noirs. Sa suite remplit trois carrosses tirés par quatre chevaux, et il s'amasse partout où il passe une grande foule de peuple qui lui crie : *Santo Padre, dateci vostra benedizione.* Quoiqu'il s'en faille de beaucoup que les rues soient propres, dames et messieurs s'agenouillent pour recevoir sa bénédiction. Comme naturellement on ne peut pas s'attendre à ce que les étrangers soient aussi dévots que les gens du pays, on ne leur dit rien pourvu qu'ils ôtent leur chapeau, marque de respect qu'aucun homme raisonnable ne s'avisera

de refuser. Le pontife, quand nous l'avons vu, était vêtu de blanc, couleur qu'il porte toujours. Il avait constamment la main employée à faire le signe de la croix sur la foule agenouillée qui remplissait les rues par lesquelles il passait.

L'abbé Taylor, qui fait fonction de maître des cérémonies de Sa Sainteté, présente les voyageurs anglais dans un des appartemens particuliers du palais de Monte-Cavallo. Le Pape ne fait rien qui puisse heurter les sentimens et les usages de ceux qui viennent le voir; il les dispense de la cérémonie de lui baiser la mule ou bien la croix; il leur donne la main à baiser. A une des dernières présentations, il fit plusieurs questions gracieuses, en italien, à une personne de ma connaissance. Comme elle lui répondit en français, il lui répéta la question, comme s'il avait voulu lui faire comprendre qu'il ne se souciait pas de converser dans cette langue, qui ne pouvait que lui rappeler des idées peu agréables. Le pontife est un homme de moyenne stature; il a le nez aquilin, et ses yeux, quoique petits, sont noirs et remplis d'expression. Le caractère de sa physionomie est plein de bonté; mais je ne pus y remarquer aucun signe de cette fermeté d'âme

qu'il a montrée. On sait que son désintéressement était tel que, lorsqu'il était prisonnier à Savonne, l'économie de sa table lui permettait de subsister de presque rien. La somme que Bonaparte lui allouait par mois, et qui lui était payée régulièrement, ne fut jamais employée, et lorsqu'il fût relâché, il en rendit la totalité au gouverneur de la place, en lui remarquant que c'était le salaire de l'iniquité, et qu'il croyait de son devoir de le rendre intact au donateur.

On ne doit pas passer sous silence un autre trait qui fait infiniment d'honneur aux sentimens et au caractère de ce vénérable pontife. Sa Sainteté est si jalouse d'éviter même le plus léger soupçon de ce népotisme qu'on a si fort reproché, et à si juste titre, à plusieurs de ses prédécesseurs, qui, à d'autres égards, avaient rempli avec toute la dignité convenable la chaire pontificale, qu'il n'a jamais permis à son neveu de résider à Rome; mais il l'a obligé de remplir avec assiduité des fonctions ecclésiastiques qu'il lui a données dans une autre partie éloignée de l'Italie *.

* On sait que S. S. est attachée d'une manière particu-

Nous assistâmes, dans la chapelle du Pape, à la cérémonie du mercredi des Cendres, et nous lui vîmes mettre les cendres sur le front. Les cardinaux furent les premiers à recevoir cette marque de l'humilité chrétienne des mains du Saint-Père, et ils furent suivis d'une longue file de chefs d'ordres religieux. Quand cette cérémonie fut terminée, le pontife se dépouilla de sa mitre, et reçut les cendres de la main du doyen du sacré collége. C'était un spectacle imposant. Le cérémonial, cet humble *memento* par lequel l'Écriture vous rappelle que l'homme n'est que poussière et qu'il doit retourner en poussière, est bien fait pour réprimer l'orgueil du cœur et apprendre à l'homme, dans quelque situation élevée qu'il soit placé, à se connaître lui-même et à être

lière aux Anglais, et qu'elle ne laisse échapper aucune occasion de témoigner sa reconnaissance des faveurs qu'elle a reçues de cette grande nation. Sachant combien les arts doivent à l'héroïsme britannique, pour avoir fait restituer à Rome les chefs-d'œuvre de l'antiquité que les Français en avaient enlevés, elle s'est empressée de donner une preuve de la sincérité de ses sentimens, et les présens qu'elle a faits au Prince Régent, et qui figure d'une manière si remarquable dans les salles de l'académie, en offrent un brillant témoignage.

humble. Le prince Ruspoli était le gentilhomme de la chambre de service ce jour-là; plusieurs autres personnes de distinction étaient également présentes. J'avais l'honneur de me trouver assis entre lord Holland et l'Ambassadeur de France, nous étions entourés de dames anglaises qui paraissaient très-touchées et édifiées de la cérémonie qu'elles avaient sous les yeux.

On nous a dit que le gouverneur de Rome n'est pas aimé des habitans, à cause de la sévérité avec laquelle il remplit sa place. Il porte cette sévérité jusqu'à se mêler des affaires domestiques. La comtesse B. . . . avait eu la bizarre fantaisie de devenir amoureuse de son cuisinier. Dès que ce scandale fut venu aux oreilles du gouverneur, il lui écrivit une lettre très-dure, pour l'avertir de changer de mœurs, et d'avoir plus de respect pour son rang et sa dignité; mais l'amour ne se soumet pas aux leçons même d'un gouverneur romain. La comtesse répondit avec hauteur à S. E., et sembla lui jeter le gant en lui disant nettement que personne n'avait le droit de se mêler des affaires de sa famille. Cette hardiesse offensa, à ce qu'il paraît, le gouverneur, et il envoya de force l'amou-

reux tournebroche hors de la ville, en le menaçant que si on le trouvait encore sous le toit de la comtesse, on les mettrait l'un et l'autre en prison.

Je puis encore citer une autre circonstance pour preuve de la manière dont cet homme exerce son pouvoir. Nous assistions à un bal masqué qu'on donnait au théâtre de la *Strada del Babuino.* La salle était bien éclairée et comblée de monde, parce que c'était le dernier jour du carnaval. Les masques me parurent mieux et plus spirituellement soutenus qu'à Naples. Quelque remplie que fût la salle, il y eut un grand nombre de personnes qui ne voulurent pas, quoiqu'il en advînt, être privées de leur amusement favori, et qui se mirent à valser, sans s'embarrasser si cela dérangeait ou non le reste de la compagnie. Sur les onze heures, au moment où la gaîté était au comble, nous fûmes très-surpris de voir les domestiques éteindre les lampes et les bougies. Le commissaire de police et plusieurs officiers de la garde du Pape étaient dans une des loges en front, et annoncèrent qu'ils avaient des ordres du gouverneur de mettre fin aux amusemens, et que chacun eût à se retirer paisible-

ment chez lui. La compagnie se soumit sans rien dire à cette injonction; aucun orateur ne se leva pour haranguer la compagnie, aucune lampe ne fut mise en pièces, aucune scène d'O. P. ne s'ensuivit. A onze heures, il ne restait pas une seule lumière dans la salle, et là, où quelques momens auparavant tout était joie et gaîté, il ne régna plus que silence et obscurité.

Je ne prétends pas juger à quel point sont fondées les accusations de cruauté qu'on porte contre cet homme; mais certes la punition du piquet, *polo*, est on ne peut pas plus dégoûtante; et tout-à-fait indigne d'une nation civilisée. Cet instrument de torture est constamment érigé dans le *Corso*. Il consiste en un piquet ou poteau très-élevé auquel on conduit le malfaiteur, les mains liées derrière le dos; on le hisse jusqu'au haut, qui est à une hauteur assez considérable; et lorsqu'il en est près, on lâche la corde tout à coup, et on le laisse retomber par terre de tout son poids, ce qui lui brise les os d'une manière épouvantable; puis on laisse là ce malheureux en proie aux plus affreuses souffrances. Lorsque les Français furent en Italie, ce cruel supplice fut sagement aboli; et il est à espérer que le

pontife régnant ne lui laissera pas souiller longtemps encore le code civil. J'espère qu'il en sera de même d'une autre coutume barbare qui existe encore dans cette ville, qui est celle de couperen morceaux le corps d'un criminel.

Un jour que j'allais à la *Piazza del Popolo*, une des places de la ville, je vis une foule prodigieuse rassemblée. On avait érigé au milieu de cette place une espèce de plate-forme, qui était entourée de soldats. C'était une exécution que l'on faisait. On pendait un des malfaiteurs, et six autres étaient là, les fers aux mains, attendant leur tour. Lorsque le criminel, qui était suspendu, ne montra plus de symptômes de vie, on le descendit, et on se mit à le couper en quartiers. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un spectacle plus choquant ou plus honteux pour l'humanité. Le bourreau avait les manches retroussées, et faisait cette horrible besogne avec toute l'indifférence d'un boucher ordinaire. Les autres malheureux condamnés étaient là tout auprès, spectateurs du sort qui les attendait dans quelques minutes. Le corps ainsi dépecé, mis dans une caisse de bois, fut emporté par un détache-

ment d'hommes vêtus en blanc, avec des masques de soie noire pour leur cacher la figure. On me dit que ces sept personnes qu'on exécutait de la sorte, étaient des voleurs de grand chemin qu'on avait pris près de la ville. La loi, telle que nous la comprenons dans ce siècle de lumières et de civilisation, et telle que l'a développée le célèbre marquis Beccaria, dans son Traité *des délits et des peines*, rejette toute idée d'être influencée par un esprit de vengeance. Son seul objet est de détourner les autres de commettre des crimes.

Il est d'usage ici, comme dans tout le reste de l'Italie, d'enterrer les corps sans cercueil. On place le corps sur une bière, ou plate-forme en bois, couverte d'un drap noir, et six à huit personnes nommées pour cette fonction le conduisent à la fosse. Elles sont précédées par une personne qui porte la croix et les autres enseignes de l'église.

Entre autres choses faites ici par les Français, il en est une qui mérite un éloge particulier; ce sont les peines qu'ils ont prises pour abolir l'usage du stylet, ayant déclaré crime d'être trouvé armé d'un de ces instrumens de meurtre et de ven-

geance. Leurs travaux pour débarrasser le Colisée, la colonne Trajane et d'autres monumens de l'antiquité, des décombres et des immondices que le temps avait accumulés tout autour, ont eu un plein succès, et ils ont permis aux curieux de contempler dans leur intégrité l'élévation et les belles proportions de ces édifices. Par leurs travaux dans le Colisée en particulier, on est parvenu à découvrir les voûtes et les chambres qui en coupaient l'arène; ce qui a servi à faire expliquer par les antiquaires plusieurs contradictions apparentes, et des passages des anciens poëtes et historiens qui semblaient fabuleux. Nous lisons dans leurs ouvrages la description d'exhibitions surprenantes qui avaient lieu dans cet endroit, et on les avait attribuées à la chaleur d'une imagination enthousiaste. On lit dans Martial que Titus, non content des exhibitions ordinaires des bêtes féroces, fit faire des représentations des pays où elles avaient pris naissance, de sorte que les Romains se trouvaient surpris et enchantés par l'apparition imprévue de ces rochers et des forêts qui leur servaient de repaires aux lieux de leur naissance. D'après les découvertes que l'on a faites, il paraîtrait que

l'on élevait hors des voûtes, qui étaient sous l'arène, et qu'on mettait de niveau avec elle des machines ou décorations construites de manière à se lever ou à disparaître à plaisir; et qu'on pouvait ainsi, d'un coup de sifflet, comme à l'Opéra, changer sur-le-champ une décoration pour une autre.

On a aussi arraché des temples de Vesta et de la Concorde les herbes, les plantes et tous les déblais qui les masquaient, de manière que le spectateur peut aujourd'hui contempler et apprécier à son aise toutes les beautés de ces charmans édifices. Mais en même temps la vérité m'oblige de déclarer que quoique ces travaux aient été faits sous le prétexte ostensible de rendre à ces monumens leur ancienne beauté, cependant j'ai des raisons de croire que le véritable objet de ces recherches, fut de découvrir et d'enlever des trésors de l'art que l'on supposait être enterrés sous les ruines.

LETTRE XXXVIII.

Description de Rome. — Saint-Pierre. — Eglises. — Le Vatican. — Artiste belge. — Le Panthéon. Le château Saint-Ange. — Le pont Ælien. — Le Colisée. — Fête donnée par une princesse russe. — Académie française. — Fontaines. — Le chevalier Canova. — M. Rauche. — Femme peintre.

Rome, février 1815.

Cette ville magnifique dont la splendeur actuelle excite autant d'attention que sa gloire passée fait naître de souvenirs, ne contient pas aujourd'hui plus de cent vingt mille habitans, quoique elle couvre un espace dont la circonférence est d'environ quinze milles d'Angleterre. Il est difficile qu'un voyageur puisse voir tout ce qu'elle offre de remarquable, sans avoir recours à un *Cicerone*. Ceux qui y arrivent feront bien de voir le chevalier Visconti qui est, comme personne ne l'ignore, un des plus célèbres antiquaires de notre siècle. Il est vrai qu'on peut se

procurer le *Guida di Roma* qui indique tout ce que cette ville offre de curieux, et qui offre le détail minutieux des jours qu'on doit choisir, et des routes qu'il faut prendre; mais cette méthode ne supplée que très-imparfaitement à la mesure que je viens d'indiquer.

On a si souvent et si récemment encore fait une description brillante de Rome et de toutes les merveilles qu'elle renferme, que je n'essayerai d'en donner qu'une idée générale, en y ajoutant quelques remarques que j'ai faites sur les lieux. Un des premiers objets que nous nous empressâmes de visiter, fut cet édifice dont on a dit avec raison que c'était un des temples les plus augustes qui aient jamais été élevés en l'honneur de la Divinité. On commence à en juger la nature et l'étendue, d'après le portique qui y conduit. La double colonnade qui donne entrée dans l'intérieur ajoute encore à la peinture que l'imagination a pu en tracer, et prépare les yeux au spectacle dont on va jouir, qui est bien au-dessus de toutes les idées qu'on a pu s'en former d'après les descriptions des voyageurs et les ouvrages des artistes. Nous fûmes interdits de surprise et d'admiration, et il ne nous vint pas

à l'esprit, comme à un voyageur moderne *, de nous appesantir sur quelques défauts, sur quelques légères erreurs de goût et de méthode qu'une critique sévère a cru y découvrir. Nous ne pouvions qu'admirer avec étonnement l'effet général que produit cet édifice imposant. Quand on commence à sortir de la stupéfaction que fait naître le premier instant, et qu'on a recouvré assez de calme pour faire à loisir l'examen détaillé des parties qui le composent, l'admiration qu'il inspire ne s'affaiblit nullement. La peinture, la sculpture et l'architecture semblent s'y être disputé la gloire de produire un chef-d'œuvre qui pût frapper d'étonnement les siècles à venir. Le vestibule, le dôme, les vingt-six chapelles, la sacristie, le vestiaire, tout est dans le même style d'une magnificence sans égale.

Les églises qui méritent le plus d'attirer les regards après celle-ci, quoiqu'elles n'en approchent que de très-loin, sont *Santa-Maria-maggiore*, *Giovanni di Laterano*, *San-Paolo* qui est hors de la ville, *San-Pietro in Vincoli* où se trouve une célèbre statue de Michel-Ange,

* Excursion en Italie par Forsyth.

Santa - Agnès où l'on voit de beaux reliefs d'Algardi, parmi lesquels on regarde Sainte-Agnès comme un chef-d'œuvre. Nous visitâmes ensuite *San-Girolamo della Carita* qui possède ce miracle du pinceau, le Saint-Jérôme du Dominiquin. *La Trinita dei Pellegrini* est enrichie du plus bel ouvrage de Volterra, dont le sujet est le crucifiement de Sainte-Bibiana: elle en contient aussi quelques-uns du cavalier Bernin dont on admire l'élégance et la légèreté des draperies. On peut ajouter à cette liste *la Santa-Madonna della Vittoria*; l'élégante église de Jésus, celle de Saint-Ignace et celle des Capucins où l'on voit un admirable tableau du Guide. Il serait fatigant de faire l'énumération des églises d'un ordre inférieur, dans lesquelles on trouve aussi un grand nombre d'objets propres à intéresser les amis des arts.

Le palais du Vatican est la magnificence même; mais il est trop près de Saint-Pierre pour que sa grandeur et sa majesté puissent produire tout leur effet. On dit qu'il renferme près de douze cents appartemens. Ce n'est, sans doute, qu'une simple approximation, mais elle suffit seule pour donner une idée de son étendue. Malheureuse-

ment l'air est malsain dans ses environs, surtout depuis quelques années. Il en est résulté que le Pape est obligé de faire sa résidence dans le palais du *Monte Cavallo*, où l'on a transféré la plus grande partie des chefs-d'œuvre des plus grands peintres italiens. Cependant, pour prouver qu'il reste encore au Vatican de quoi lui donner un prix inestimable aux yeux des artistes, il suffit de dire que la grande salle et la galerie ont été entièrement peintes par l'immortel Raphaël. Je vis avec beaucoup de regret que ces ouvrages inestimables ont été endommagés en bien des endroits par l'humidité des murs. Cet inconvénient cessera bientôt d'exister, car on a commencé à percer des croisées dans la galerie pour y remédier, et pour assurer la conservatiou des peintures. Le Roi de Naples donna des ordres à cet effet quand il visita ce palais, et les amis des arts apprendront avec plaisir que le Souverain Pontife actuel fait continuer ces travaux.

Un peintre de Bruges s'occupe depuis douze ans à copier ces chefs-d'œuvre. On m'a assuré que pendant tout ce temps, il a constamment travaillé tous les jours, le dimanche excepté, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, tant

il met de zèle à accomplir cette grande et louable entreprise. C'est un homme de beaucoup de talent, et j'espère que tous ceux qui iront voir cette galerie, ne la quitteront qu'après avoir jeté un coup d'œil sur ses copies qu'on regarde non-seulement comme des preuves remarquables d'une persévérance laborieuse, mais comme des modèles de perfection de dessin *.

Monte Cavallo dont j'ai déjà parlé, comme étant la résidence du Pape actuel, prend son nom des deux célèbres statues équestres qui en font l'ornement.

Ce palais, commencé par Grégoire VIII et terminé par ses successeurs, est situé dans la partie de Rome qu'on regarde comme la plus aérée et la plus salubre. Le bâtiment forme un carré long, ayant au centre une place d'une étendue considérable. L'ameublement n'en est pas riche, mais

* Je suis charmé de pouvoir citer une autre preuve de l'estime accordée aux talens de Raphaël, en parlant des copies qu'on fait depuis quelques années des célèbres cartons de ce premier des peintres, que l'on conserve à Hampton-Court. Je dois seulement ajouter que l'artiste laborieux qui s'en occupe ne le céde à celui dont je viens de parler, ni par le talent, ni par l'enthousiasme qu'il apporte à ce travail.

il s'y trouve un grand nombre de peintures précieuses. On admire beaucoup la coupole de la chapelle peinte à fresque par le Guide, et l'on y reconnaît quelques-unes des belles touches de ce grand maître. Un grand jardin est joint à ce palais.

On trouve dans le palais Barberini une belle galerie de tableaux ; la célèbre Magdeleine du Guide et les Joueurs du Caravage en font les principaux ornemens. Le palais du prince Doria est une habitation splendide, et renferme une galerie de tableaux qui passe pour une des plus belles de Rome; les palais Borghèse, Colonna, Rospigliosi et Farnèse méritent aussi d'être vus en détail. Le palais Braschi est renommé par son élégant vestibule qui est du plus beau marbre et qui excite une admiration universelle. Ce qui contribue autant à embellir la ville qu'à développer la beauté régulière de ces palais, c'est qu'ils n'offrent point ces murs sombres qui déshonorent quelques-uns des plus beaux édifices de la capitale de l'Angleterre. L'étranger qui voit pour la première fois l'hôtel de Burlington ou celui de Devonshire, serait tenté d'en conclure que les Anglais sont d'un caractère insociable

ou que l'architecte rendant justice à la pauvreté de son génie, a fait de son mieux pour dérober l'édifice aux yeux des critiques et des connaisseurs.

Si une nomenclature de superbes habitations ne devait pas être sèche et sans intérêt, j'en pourrais citer une centaine d'autres, telles que les villas *Borghèse*, *Piombino*, *Pamfili*, *Albani et Torlonia*. La villa Borghèse sert de promenade du matin à beaucoup de dames romaines de distinction. Le palais du prince polonais Poniatowski a aussi des droits à l'attention ; le prince ayant une belle collection d'antiques, de camées, de pierres précieuses et de tableaux de choix. De la galerie qui est au haut du bâtiment, on jouit d'une vue très-étendue qui domine sur la ville et sur les environs.

Le *Campidoglio* est un grand et bel édifice qui renferme un grand nombre de trésors anciens et modernes. On y monte par un large escalier au haut duquel sont les statues colossales de Castor et Pollux, tenant leurs chevaux par la bride. Au bas sont deux lions égyptiens qui forment deux fontaines. Au centre de la cour est une statue équestre en bronze de l'empereur

Marc-Aurèle, qui est regardée comme un chef-d'œuvre.

Le Panthéon ou *Santa-Maria della Rotonda* est un des restes les plus remarquables de la magnificence romaine. Le portique en est soutenu par seize colonnes en granite de l'ordre corinthien. Rien de plus grand, rien de plus majestueux que l'effet de cet édifice. Le château Saint-Ange communique au Vatican par une galerie couverte : c'est là que sont détenus les prisonniers d'état. Le pont Ælien qui y conduit, a été construit par Adrien. On y voit plusieurs belles statues; mais je remarquai avec peine que plusieurs avaient été endommagées pendant la dernière guerre. Les Français avaient pris possession de cette place, mais ils en furent repoussés par les Napolitains, et ce fut la canonnade qui eut lieu en cette occasion, qui causa ce malheureux accident. L'endroit sur lequel cet édifice est élevé, servait autrefois pour la sépulture des empereurs romains.

Mais de tous les restes d'antiquité qui frappent le voyageur d'étonnement, le plus admirable est le Colisée. Ce vaste édifice fut commencé par Vespasien, et son fils Titus le termina.

Il est situé presque au centre de l'ancienne Rome, et pouvait contenir quatre-vingt-dix milles personnes, qui toutes pouvaient voir les combats d'animaux qui s'y livraient. Cette circonstance peut donner quelque idée de son étendue et de sa magnificence. Il est dans un grand état de dégradation, ce dont on est redevable aux sentimens peu classiques de la famille Barberini qui en abattit les piliers pour se construire un palais. De là le jeu de mot si connu : *Quod non fecerunt barbari, fecere Barberini.*

Il reçut le nom de *Colisée* d'après une statue colossale de Néron qu'on y voyait autrefois. Un escalier de bois y a été construit depuis peu pour l'ancien roi d'Espagne qui, résidant depuis quelque temps à Rome, avait témoigné le désir de voir cet édifice. Cette construction temporaire a continué de subsister, et est fort utile à ceux qui vont visiter cet antique bâtiment, l'ancien escalier étant ruiné en partie, et très-difficile à monter.

On s'amusa beaucoup d'un événement qui y arriva pendant la semaine sainte. La princesse russe D.... forma le projet bizarre de donner à dîner dans ces ruines. Ce singulier dessein fut

mis à exécution. Plusieurs personnes de distinction furent invitées à cette fête, et l'ambassadeur d'une certaine nation, résidant alors à la cour du Pape, était du nombre des convives. Il était curieux d'entendre ces murs vénérables qui avaient retenti des cris et des gémissemens des gladiateurs mourans, répéter les sons joyeux d'une troupe de musiciens qui jouèrent pendant toute la durée du repas. La partie fut aussi gaie que bruyante : mais quelle fut la surprise de la compagnie, quand, au moment de se séparer, elle se vit arrêter par une garde qui avait été placée à la porte. On apprit alors que le gouverneur de Rome avait donné ordre de mettre en arrestation tous ceux qui s'y trouvaient, attendu que toute musique étant défendue pendant la semaine sainte, ils étaient en contravention avec cet ordre. L'ambassadeur se fit aussitôt connaître au commissaire de police, et se rendit garant que toute la société se représenterait ainsi que lui, si on l'exigeait. Sous cette condition, on consentit à laisser sortir toute la compagnie, mais l'ambassadeur fut tellement piqué de cette démarche, qu'il se rendit sur-le-champ chez le Saint-Père à Monte-Cavallo, et se plaignit de ce

qui venait d'arriver. Le résultat de cette visite fut qu'on donna sur-le-champ ordre au commissaire de laisser en liberté toute la compagnie, et de faire des excuses convenables.

Sur le sommet de *Scala del Monte* est située l'Académie Française. C'est un bâtiment spacieux qui a un grand jardin orné de quelques belles statues, et distribué en une grande variété d'allées garnies d'arbres. C'est une promenade à la mode pour les dames, et l'on soupçonne Cupidon d'y jouer plus d'un tour sous ses bosquets. Du haut de la terrasse, en face de l'édifice, nous eûmes une vue délicieuse de la ville. La *place d'Espagne*, toujours remplie d'une multitude affairée, et le *Cours* terminé par la *Porta del Popolo*, se voyaient à nos pieds ; plus loin s'élève le magnifique dôme de Saint-Pierre, et des montagnes bleues, terminent la perspective. Celle qui est de l'autre côté offre un aspect non moins intéressant; elle domine sur l'ancienne Rome, et nous apercevions une infinité de charmantes villas, parmi lesquelles celle Borghèse était la plus remarquable.

On a beaucoup parlé des fontaines célèbres qui rafraîchissent l'air et font l'ornement de cette

capitale. Elles sont en si grand nombre que l'imagination semble s'être épuisée pour en varier la forme et pour les embellir. Des anciens aqueducs, il n'en subsiste plus que trois, et ils sont plusque suffisans pour fournir toute l'eau dont Rome moderne peut avoir besoin. Les fontaines nouvelles qui me frappèrent par la beauté de leur dessin et de leur exécution, sont celles de *Trevi* et de *Termine*. Le plan de cette dernière est on ne peut mieux conçu. D'un côté Moïse est représenté frappant le rocher de sa verge, et en faisant jaillir une source; de l'autre on voit Aaron y conduisant les Israélites pour s'y désaltérer. Sur la première, Neptune porté sur son char, commande aux rochers de se séparer, et aux ondes de jaillir autour de lui. Le trident de ce dieu et les chevaux marins attelés à son char, sont d'une exécution hardie, et font honneur au génie du sculpteur. Au fait, l'ensemble de la fontaine de *Trevi* offre un caractère de grandeur si imposant, qu'on ne peut douter que ce ne soit un des plus beaux monumens de ce genre qui existent dans tout l'univers. Outre celles dont je viens de parler, il en est beaucoup d'autres qui, si elles ne sont pas à l'abri des obser-

vations d'une critique sévère, sont des preuves du génie inépuisable des artistes qui les ont exécutées.

Parmi les colonnes qui font l'ornement de Rome, celles de Trajan et d'Antonin sont les plus remarquables. Elles sont toutes construites du plus beau marbre blanc, et presque de la même hauteur, environ cent vingt pieds. Une ligne spirale de bas-reliefs montant de la base au sommet, représente les batailles et les triomphes de ces empereurs. La colonne d'Antonin a plus souffert que celle de Trajan, et la sculpture en est moins parfaite. Elles se terminaient autrefois par la statue colossale de leurs fondateurs; mais ces statues ont disparu depuis bien long-temps, et l'on y a substitué celles des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, sans trop d'égards pour les convenances. Qui aurait pu croire que l'image de ces messagers de paix eût jamais été destinée à être placée sur des monumens érigés pour rappeler des scènes de sang et de désolation !

Nous visitâmes l'atelier de quelques-uns des plus célèbres artistes de cette ville. Parmi ceux qui ont contribué à faire honneur à leur pays, et qui se sont montrés les dignes rivaux des an-

ciens, le chevalier Canova est le plus illustre. A la réputation d'un artiste, il joint tout le poli d'un homme bien né, et il ne se distingue pas moins par ses manières aimables et sans prétentions que par son génie et ses talens. Entre plusieurs statues ébauchées que nous vîmes chez lui, nous en remarquâmes surtout une représentant la Paix, destinée à l'empereur de Russie. Une de ses plus belles statues est encore celle de la princesse Paul Esterhazy : jamais il n'eut un sujet plus intéressant, et jamais son ciseau gracieux ne fut mieux employé. Il fut assez bon pour nous montrer, à titre de faveur particulière, le cheval colossal qui lui fut ordonné il y a deux ans par un homme qui semble ne s'être montré le protecteur des arts que dans la vue de les faire servir à satisfaire sa vanité personnelle. Le cheval est dans l'attitude de se cabrer ; ses muscles sont dessinés avec force, et ses naseaux ont la plus belle expression. C'est un des plus grands morceaux de ce genre qu'aucun sculpteur moderne eût jamais entrepris, et le peu de personnes qui l'ont vu le regardent comme un chef-d'œuvre parfait. On a représenté le ciseau de Canova comme devant être exclusivement consacré à l'a-

gréable et au gracieux ; mais cette statue, la figure colossale de la Religion, destinée pour l'église de Saint-Pierre, et le groupe d'Hercule et Lychas, qu'on voit dans le palais du duc de Bracciano, sont des preuves du contraire, et démontrent qu'il n'excelle pas moins dans le sublime. Il avait aussi commencé une statue de l'ex-empereur des Français qui devait être placée sur le cheval colossal; mais nous ne la vîmes point. On dit qu'il a reçu ordre de changer les traits de ce conquérant moderne en ceux de quelque héros des anciens temps. La métamorphose sera curieuse. Cependant, comme ceux qui sont les meilleurs juges en cette matière ont trouvé une ressemblance entre les traits de Napoléon et ceux d'un certain Empereur Romain, l'artiste peut s'épargner beaucoup de travail en changeant seulement le nom du modèle, sans toucher à la physionomie.

Au total, nous fûmes enchantés de Canova. Au sentiment intime d'un génie supérieur, il joint cette modestie qui est, ou du moins qui devrait toujours être sa compagne inséparable. Il était vêtu très simplement, et ne nous laissa voir aucune de ces singularités que les hommes

d'un talent distingué affectent trop souvent. Il nous conduisit dans huit ou dix salles spacieuses, et il paraît avoir un grand nombre d'élèves à quelques-uns desquels il faut espérer que ce grand maître laissera son manteau magique.

Nous visitâmes aussi l'atelier d'un peintre allemand qui demeure dans la rue *Babuino*, et qui excelle à peindre les animaux. Nous vîmes avec plaisir de nombreux échantillons de ses talens, surtout un grand tableau représentant un groupe des animaux les plus remarquables, et parmi lesquels le lion attirait l'attention par son port majestueux et par son œil étincelant. L'expression et le coloris brillant que nous admirâmes dans ses ouvrages, nous firent regretter que ce peintre se bornât à cultiver cette seule branche de son art.

M. Rauch, sculpteur, célèbre pour avoir dessiné le monument de la feue reine de Prusse, réclama aussi notre attention. Nous visitâmes sa résidence dans la rue *Felice*, et nous vîmes avec grand plaisir les élégans dessins qu'il nous montra. Dans cette même rue demeure aussi une femme qui peint le paysage, et dont je suis heureux de pouvoir dire que les talens qui pro-

mettent beaucoup, ne manquent pas d'encouragement. Le jour que nous allâmes la voir, Louis Bonaparte avait acheté une production de son pinceau d'un fini précieux, représentant les environs de Rome.

Nous ne manquâmes pas de visiter Tivoli et Frascati, noms si chers à tout littérateur. Tivoli est à environ seize milles de Rome. Nous fûmes enchantés à la vue que présentent les détours de l'Anio, connu sous le nom moderne de Tiveroni, les villas, les ruines, les rochers, qui, dispersés en groupes romantiques, forment un paysage délicieux. Des fenêtres de l'auberge on voit la célèbre chute d'eau dont le bruit charmait autrefois les oreilles d'Horace et de son libéral protecteur. Le tableau se terminait par les monts Sabins et le sommet du Soracte couvert de neige.

De là nous nous rendîmes à Frascati pour voir la ville Tusculane et le Belvédère d'où l'on jouit d'une vue très-étendue qui réunit tout ce qu'on peut imaginer de plus enchanteur et de plus pittoresque en paysage. Quelques anciennes tuiles déterrées depuis peu au couvent de Rufinella, et marquées du nom de Cicéron, suffisent pour mar-

quer le site où se trouvait la maison de campagne de cet illustre Romain.

Nous retournâmes à Rome l'esprit plein du souvenir des grands hommes qui ont immortalisé ces lieux, et qui allaient s'y délasser des fatigues que leur causait nécessairement l'administration d'un si vaste empire.

LETTRE XXXIX.

Alarmes à Rome. — Bandits. — Départ du Pape. — Proclamation. — Chevalier de l'Eperon. — Cérémonies de la semaine sainte. — Insalubrité de l'air. — Départ pour Florence.

Rome, mars 1815.

Le bruit court en ce moment que l'armée napolitaine est entrée sur le territoire du Pape, et marche à grandes journées sur la capitale. Tout y est dans le trouble et dans l'agitation, et des fuyards qui y arrivent à chaque instant ne servent qu'à répandre une nouvelle terreur. Cependant, au milieu de l'alarme générale, on voit quelques

figures qui peuvent à peine cacher leur joie. Certains disciples de l'école révolutionnaire, quelques Français que la curiosité seule n'a pas amenés ici ; des Romains qui remplissaient sous Bonaparte des places lucratives, espèrent encore voir le plus beau pays du monde offrir une scène de désolation et de carnage, parce que ce n'est qu'au milieu du désordre que de telles gens peuvent prospérer.

Une lettre interceptée il y a quelques jours, parlait d'un plan pour s'emparer de la personne du Pape. La conséquence en fut l'arrestation du consul napolitain, qui, depuis long-temps, était soupçonné, non sans raison, ajoute-t-on, de tramer sous main quelque complot, et d'être informé des noirs projets qu'on méditait. Allant une fois chez lui pour un passe-port, j'avais été surpris de voir le mouvement qui y régnait. On plaçait de nouveaux ameublemens dans tous les appartemens, et l'on semblait faire tous les préparatifs nécessaires pour la réception de quelque personnage d'importance. Le motif s'en trouvait alors suffisamment expliqué.

L'inquiétude est portée au plus haut degré. On voit tous les jours dans la place d'Espagne

des groupes de politiques dans toute la ferveur de la discussion. Chacun s'empresse d'apporter sa contribution de nouvelles, et de faire étalage de sa correspondance particulière. Je ne puis m'empêcher de comparer leur figure à un baromètre; car les nouvelles du jour y produisent les mêmes variations que l'atmosphère environnant sur cet instrument de physique. L'extrait d'une lettre fait monter le mercure du nouvelliste au beau fixe, et celui d'une autre le fait descendre à la grande pluie. Sa physionomie à dix heures du matin approche du temps serein, et à midi, grâce à la gazette, elle touche à la tempête.

Ce qui tend à augmenter ici, parmi les étrangers, l'alarme qui n'y était déjà que trop générale, c'est le rapport journalier des désordres que commettent des bandes de voleurs qui, profitant de cet état de confusion, infestent la plupart des grandes routes. Parmi le nombre de ceux qui tombèrent entre les mains de ces brigands, furent l'honorable M. Perceval et M. Trench, qui furent arrêtés et volés entre Fondi et Terracine. Un parti de ces bandits armés de gros mousquetons entoura leur voiture et les salua de leur cri ordinaire, *cala a*

bassa. Ils voulurent les forcer à se jeter la face contre terre. Le postillon s'y soumit sans difficulté; mais ce cérémonial ne plaisant pas à ces deux Messieurs, ils se mirent seulement à genoux, tandis que trois de ces coquins leur appuyaient sur la poitrine le bout de leurs carabines. En un instant le carrosse fut déchargé, et l'on jeta leurs malles par-dessus une haie derrière laquelle une partie de la bande se trouvait sans doute pour les recevoir; mais ils se pressèrent tellement qu'ils laissèrent derrière la voiture un sac de dollars d'Espagne appartenant à M. Trench. Celui-ci ayant été sur ses gardes plus que son compagnon, eut la présence d'esprit de cacher sa montre, qui échappa à la rapacité des voleurs. On pense que cette troupe était en embuscade pour arrêter l'honorable M. Howard; mais, par un accident heureux pour lui, sa voiture se brisa en route, ce qui l'empêcha d'être volé.

Ce qui augmente encore la confusion générale, c'est que tous les chevaux de poste étant retenus par le gouvernement, et les *Véturini* ayant résolu de faire leur profit de l'inquiétude universelle, ils ont assez peu de conscience pour vous de-

mander de soixante à cent livres sterling pour vous conduire jusqu'à Florence dans une voiture attelée de quatre chevaux. Il ne peut régner nulle part plus d'agitation qu'on n'en voit à présent sur la place d'Espagne. Elle est remplie de voyageurs anglais et autres, les uns demandant des nouvelles avec empressement, les autres employant tour à tour les promesses et les menaces pour engager le maître de poste à leur fournir des chevaux.

Pour que rien ne manque à cette scène de consternation, on vient d'afficher dans tous les coins de la ville une proclamation qui annonce le départ du Pape, attendu l'approche de l'armée napolitaine. On y dit qu'une régence a été établie pour le gouvernement de l'état pendant l'absence du Souverain Pontife, et l'on finit par exprimer l'espérance que Sa Sainteté pourra bientôt revenir au milieu de ses fidèles sujets, les exhortant en même temps au maintien de l'ordre et de la tranquillité, et à la soumission aux autorités établies.

La presque totalité du collége des cardinaux suivit le pape. Les ambassadeurs des cours étrangères et la plupart des voyageurs de dis-

tinction en firent autant. Parmi le petit nombre des membres du sacré collége qui restent, se trouve le cardinal F..., dont la physionomie trahit visiblement les sentimens, et le sourire perpétuel qu'on y remarque fait un singulier contraste avec l'air sombre qui règne sur tous les visages.

Personne ne songe plus qu'à partir au plus vite. On voit tous les jours de longues files de voitures sortir de Rome, de sorte que cette ville qui, il y a quinze jours, était pleine d'étrangers, et surtout de voyageurs anglais, semble aujourd'hui une triste solitude. Cependant, malgré le nuage de mélancolie qui la couvre, il se passe quelques événemens qui égaient la scène. Par exemple, nous nous sommes assez divertis aux dépens d'un jeune Anglais dont le père est, dit-on, un homme très-riche, qui fait à Londres un commerce considérable. Il paraît que ce jeune homme était venu en Italie par spéculation, pour y acheter des mosaïques et d'autres curiosités; mais son ambition ne s'en tint pas là. Voyant dans ce pays tant d'ambassadeurs décorés de cordons de leurs ordres respectifs, tant de chevaliers sur la poitrine des-

quels brillaient des croix de toute espèce, il voulut obtenir la même distinction. Il acheta donc l'ordre de l'Eperon, et ne se montra plus sans en porter la décoration, qui flottait avec grâce sur sa poitrine, soit quand il se promenait sur le Cours, soit quand il se trouvait à table garnie. Les railleries et les brocards pleuvaient sur lui de toutes parts; mais il était si gonflé de la prétendue dignité qu'il croyait attachée à l'emblème d'honneur qu'il avait acheté, qu'il ne s'imagina jamais qu'il pût être un objet de ridicule. Ce ne fut pas, au surplus, le seul trait de folie dont nous fûmes témoins. La vue des ruines de la ci-devant maîtresse du monde paraît faire naître des inspirations de plus d'une espèce. Nous avons vu une princesse donner à dîner parmi les décombres du Colisée, et un Anglais, de quelque considération, venu pour admirer les merveilles de Rome, finir par y établir un club pour fumer et boire du punch. Nous laissons aux philosophes le soin de chercher sur quoi étaient fondées ces bizarres associations d'idées.

Ce fut à la veille de la semaine sainte qu'on vit se dissoudre la vie morale de Rome, et se briser tous les liens de la société. Cette circons-

tance fut doublement fâcheuse pour bien des voyageurs qui étaient venus de très-loin, uniquement pour être témoins des rites religieux et des cérémonies imposantes qui sont en usage à cette époque de l'année.

Ayant eu la prudente précaution d'acheter des chevaux, nous ne fûmes pas forcés de quitter Rome avec cette précipitation désagréable à laquelle beaucoup d'autres voyageurs se trouvèrent obligés. Mais ceux qui quittèrent cette ville avant nous, n'eurent pas lieu de la regretter beaucoup; l'absence du chef auguste de l'Église catholique et de la plupart des cardinaux, contribuant à voiler d'un sombre nuage toutes les cérémonies de cette saison. L'église de St.-Pierre ne fut pas illuminée, et une partie de la musique touchante qui s'y fait ordinairement entendre fut supprimée. Je fus vivement frappé de voir que plusieurs parties du service divin, et notamment les morceaux tirés des lamentations du prophète Jérémie, pouvaient s'appliquer aux circonstances où se trouvait alors la ville de Rome. « Comme elle est déserte, cette ville jadis si peuplée! Comme l'éclat de l'or est obscurci! Comme les pierres du sanctuaire ont été

dispersées! La maîtresse des nations n'est plus qu'une veuve. La reine des provinces est devenue tributaire. Sion est en deuil; ses portes sont détruites, ses prêtres soupirent et ses vierges sont désolées. L'orgueil de tes tours est abattu, et tes ennemis ont placé leurs tentes dans ton sein. » Ces sentimens attendrissans devenaient doublement pathétiques par le ton plaintif dont ces paroles étaient chantées en solo par un des premiers chanteurs de la chapelle du Pape. Pour donner une idée de la réunion splendide que le Vatican aurait offerte en d'autres circonstances, je n'ai besoin que de dire que dans l'état actuel des choses, il s'y trouvait encore une compagnie nombreuse et bien composée.

Enfin, nous jugeâmes que la prudence nous obligeait à partir, et ce ne fut pas sans regarder plus d'une fois en arrière que nous fîmes à regret nos adieux à cette magnifique cité. Nous entrâmes dans la stérile campagne de Rome, où tout présente un aspect de désolation, et donne une idée du silence, mais non du repos qui règne dans les champs éloignés des villes. Rien de plus triste pour l'imagination que l'état déplorable dansleq uel la négligence laisse maintenant le

pauvre Latium. Le peu de paysans qui ont encore la hardiesse de l'habiter portent sur leurs traits flétris et sur leur teint plombé les marques des vapeurs pestilentielles qui s'accumulent dans cette province et qui menacent de s'étendre jusqu'à Rome. J'ai entendu des hommes d'un jugement sain, qui avaient résidé quelque temps dans cette ville, dire que la *malaria* * fait tous les ans des progrès si rapides, qu'il est à craindre que cette noble cité, de même que ses malheureuses voisines Ostie et Albano, ne finissent par devenir avant peu un magnifique désert. Quelque singulier que ce fait puisse paraître, il est certain que la marche progressive de cette espèce de peste peut se suivre de rue en rue, et même de maison en maison; de sorte qu'en certaines saisons plusieurs quartiers de Rome, et surtout ceux qui avoisinent la rivière, sont presque abandonnés. Bien des plans ont été proposés par des ingénieurs et des savans, pour détruire cette funeste influence; mais ils ont été sans succès jusqu'à présent. Un auteur ingénieux pense que le gou-

* Nom de la maladie endémique régnant dans la campagne de Rome.

vernement, en faisant abattre les bois de *Nettuno*, a renversé une des barrières qui s'opposaient aux progrès de ces vapeurs malfaisantes. Il pense que cet air méphitique étant naturellement lourd, reste toujours très-voisin de la terre, et que par conséquent il peut être arrêté par de petites montagnes, par des bois et même par des bâtimens. A l'appui de son opinion, il ajoute que la partie de Rome située au sud-ouest des montagnes qui s'y trouvent, est naturellement plus malsaine que le reste de cette ville. Pour montrer combien ses effets sont différens à de courtes distances, il cite les villas *Ludovici* et *Medici* qui ne sont séparées que par une route étroite; cependant la première est exposée aux ravages de la *malaria*, tandis qu'on se réfugie dans l'autre pour les éviter.

Un fait bien plus singulier encore, c'est que les cellules du couvent de *Calixtus* qui font face à la campagne sont malsaines en été, tandis que celles qui sont situées de l'autre côté du bâtiment n'offrent pas le même inconvénient. Ne pourrait-on pas employer utilement ici la méthode ingénieuse qu'on a suivie pour dessécher les marais des comtés de Cambridge et de Lin-

coln ? Il paraît manquer aux Romains cet esprit qui devrait les porter à adopter des mesures efficaces et suivies pour arriver à ce but désirable. Les riches ont des vues trop étroites ; ils ne pensent qu'à leur intérêt présent, sans s'inquiéter de l'avenir. Ils n'ont aucune idée de se rendre utiles aux générations futures par des projets qui ne promettent que des avantages éloignés.

Ce fut du milieu de ces plaines stériles que nous jetâmes un dernier regard sur les clochers et les dômes de la cité sainte qui, pour me servir des expressions d'un auteur célèbre, « déchue de sa puissance terrestre, semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre, et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude » *.

* Souvenirs de l'Italie, par M. de Châteaubriand.

LETTRE XL.

Route de Florence. — Viterbe. — Aquapendente. — Radicofani. — Sienne. — Charmant paysage. — Gaîté rurale. — Florence. — Hôtels. — Etat de la société. — Théâtres. — Description générale de la ville. — Galerie. — Palais. — Eglises. — Environs. — Climat.

Deux principales routes conduisent de Rome à Florence. L'une passe par Foligno, l'autre par Viterbe et Sienne. La première, quoique faisant un circuit de vingt milles, est beaucoup plus agréable et offre plus d'intérêt ; mais les circonstances du moment nous déterminèrent à choisir la plus courte.

La première place un peu importante que nous traversâmes, fut Viterbe. Elle est située au milieu d'un pays pittoresque, mais négligé tant à cause de l'indolence naturelle des habitans, que parce que le gouvernement ne les encourage pas

à se livrer aux travaux de l'agriculture. Nous y trouvâmes toutes les auberges encombrées de fugitifs, les provisions à un prix excessif ; et il était impossible de trouver à s'y loger à quelque prix que ce fût. Un ancien proverbe dit qu'*il n'y a pas mauvais vent qui ne soit favorable à quelqu'un*. Les aubergistes y reconnaissaient la vérité de cet adage, car ils faisaient une excellente récolte sur le malheur des temps. Ne trouvant place nulle part, nous continuâmes notre route, comme une foule de voyageurs qui se trouvaient dans le même cas.

Près d'Aquapendente nous traversâmes une chaîne de hautes montagnes d'où nous eûmes une vue aussi belle qu'étendue. Le pays prend ensuite un air de stérilité, et l'on voit en divers endroits des traces d'éruptions volcaniques, le terrain s'y trouvant comme rompu et étant couvert de fragmens de lave.

A peu de distance de Radicofani, nous entrâmes sur le territoire Toscan. On nous demanda nos passe-ports à la douane, mais les commis s'en montrèrent civils et obligeans. Le voyageur a peu d'embarras avec eux en les assurant qu'il n'est pas marchand, et qu'il n'a aucunes mar-

chandises de contrebande. Cependant il n'en sera pas plus maltraité s'il accompagne cette assurance du présent de quelques *paolis*. Enfin nous arrivâmes à Sienne, et quoique ses environs ne soient ni fertiles ni très-beaux, on y découvre quelques points de vue étendus et enchanteurs.

Sienne est une charmante ville située sur une colline. Les rues en sont régulières et bien aérées. L'extérieur des maisons flatte les yeux par sa propreté. Les habitans ont un air de fraîcheur et de santé, et nous parurent avoir des dispositions amicales pour les étrangers. Les dames passent en général pour être belles, et elles parlent avec élégance le plus pur italien.

La principale auberge est un grand bâtiment où nous fûmes très-bien logés ; mais tout y était hors de prix, probablement à cause des malheureuses circonstances où l'on se trouvait. Nous profitâmes du peu de temps que nous avions pour voir à la hâte la cathédrale. C'est un grand édifice dans le style gothique fleuri, et dont la façade est surchargée de ces ornemens qui sont particuliers à l'école de Lombardie. Le pavé est une superbe mosaïque dont les compartimens représentent l'histoire d'Abraham et de son fils,

La figure du patriarche levant le bras sur son fils pour le sacrifier, est exécutée avec beaucoup d'énergie. Les matériaux dont il est composé sont d'une solidité étonnante. Depuis plus d'un siècle, ils sont journellement foulés par les pieds d'une multitude immense, et ils n'ont presque rien perdu de leur beauté. La chaire mérite aussi d'être admirée par la beauté du dessin, et par celle des sculptures dont elle est ornée. On voit dans cette église deux belles statues, ouvrage du ciseau du cavalier Bernin. L'une représente saint Jérôme dont les traits sillonnés par la pénitence et le corps maigri par le jeûne, forment un contraste frappant avec les grâces douces et mélancoliques de la Magdeleine qui pleure à son côté.

Nous regrettâmes de n'avoir pas le temps de monter à la tour du palais *dei Signori*, d'où l'on a une vue si étendue, que par un beau jour on peut voir distinctement les clochers de Radicofani.

Le paysage de Sienne à Florence est aussi beau que le sol est fertile. Les collines, des deux côtés de la route, étaient garnies de vignes, et embellies de bosquets d'oliviers. Rien ne peut être

plus délicieux que le climat de ce pays. Il est plus uniforme que les autres parties de l'Italie, et c'est là qu'on trouve un ciel d'azur toujours pur et serein. Nous passâmes un dimanche par un petit village situé sur la grande route. Les paysans étaient revêtus de leurs plus beaux habits. Ceux des femmes surtout leur allaient à merveille. Elles portaient des chapeaux ornés de plumes noires, un corset de même couleur, et des jupons fort courts, à la mode de Suisse. Tout était vie et gaîté. On entendait le son de la musique dans plusieurs maisons où le plaisir présidait à la danse.

En arrivant à Florence, notre dessein était de descendre chez Schneider, qui passe pour tenir la meilleure auberge de toute l'Italie; mais nous fûmes obligés d'y renoncer : la maison était complétement pleine de voyageurs qui faisaient leur retraite devant l'armée napolitaine. Nous fûmes donc obligés de nous loger en face, à l'hôtel dit des Quatre-Nations. La situation en est aussi bonne, mais il s'en faut de beaucoup qu'on y soit aussi bien. Comme nous y restâmes environ dix jours, je puis entrer dans plus de détails sur cette ville que sur celles dont je viens de parler.

On trouve à Florence des habitans mieux élevés, plus adonnés au travail, plus soigneux de leur personne, plus propres dans leurs vêtemens que dans toute autre partie de l'Italie. Ils sont pleins d'enjouement et de vivacité, et aiment passionnément la musique et la danse. Nous vîmes souvent dans la soirée des compagnies dansant au son de la guitare, accompagnant cet instrument de leurs voix, et formant un concert dans la rue. Les femmes passent pour être les plus belles de toute l'Italie; elles s'habillent avec beaucoup de goût, et montrent autant d'aisance que d'affabilité. La passion funeste de la jalousie est ici presque entièrement inconnue. Au lieu de la retraite à laquelle on y assujettissait autrefois les femmes, on leur laisse à présent presque autant de liberté qu'à Paris. Si l'on me demandait mon avis sur le mérite de l'ancien et du nouveau système suivi à leur égard, je donnerais certainement la préférence à un peu de latitude plutôt qu'à la sévérité. Les maris d'Italie semblent enfin convaincus que l'honneur d'une femme n'est jamais plus en sûreté que quand elle en a la garde, et que si elle ne le juge pas digne de son attention, il mérite encore moins celle de

son époux. Les verroux, les grilles et les espions sont donc entièrement bannis de Florence, et l'on peut en dire autant de presque toute l'Italie. Le mari fait de son côté le matin sa promenade à pied ou à cheval, et laisse sa femme recevoir compagnie dans son boudoir, sans aucune espèce de gêne ni de contrainte.

Je trouvai les habitans en général polis et attentifs; ils paraissent avoir banni en grande partie cette réserve qui les empêchait autrefois d'inviter chez eux des étrangers. On n'est pas ici dans l'usage de donner des dîners; on a adopté un plan plus économique, et l'on reçoit les visites le soir dans les assemblées. L'esprit du jeu ne domine que trop dans quelques sociétés, mais il n'est pas porté au même point qu'à Naples, et l'économie n'y est pas si rigide que dans quelques autres parties de l'Italie. Dans quelques maisons nous trouvâmes assez de libéralité pour qu'on nous offrît de la limonade et d'autres rafraîchissemens, effort de générosité dont nous n'avions pas vu d'exemple à Rome ni à Naples, où un verre d'eau était tout ce qu'il était possible de se procurer dans de grandes assemblées.

Lingua Toscana in bocca Romana est un

proverbe bien connu ; mais quoique l'italien domine ici dans toute sa pureté, je ne puis admirer la manière dure et gutturale dont on y prononce le *c* ; il est vraiment surprenant qu'une prononciation si contraire au génie de la langue et à l'oreille musicale de ce peuple, soit devenue générale dans une province d'Italie si peu éloignée de la capitale, et qui est, pour ainsi dire, sous son influence immédiate. On a cherché à rendre raison de cette singularité en supposant que ces sons gutturaux, particuliers à la Toscane, sont un reste de l'ancien dialecte étrusque qui a survécu au cours des siècles et qui a formé l'articulation à cet accent particulier et habituel.

Nous assistâmes à une assemblée de la marquise M...., et nous y trouvâmes plusieurs personnes de distinction des deux sexes et de différens pays. Je fus charmé de la vivacité des dames de Florence qui semblaient ne céder en rien aux belles Anglaises pour l'esprit et les charmes de la conversation. Le marquis et la marquise de L.... ni tiennent aussi des cercles où se trouvent toutes les personnes de bon ton que renferme cette ville. Le marquis était autrefois ambassadeur de Prusse à la cour de France. Il

passe pour un homme très-instruit et a beaucoup d'urbanité.

Quand on approche de Florence, il est impossible de n'en pas trouver la vue belle et pittoresque. Elle est située dans une vallée arrosée par l'Arno, rivière célébrée par tant de poëtes. Les montagnes qui l'environnent s'élèvent graduellement vers les Apennins, et sont en général garnies de bois et ornées de villas dont les façades blanches percent à travers les vergers qui les entourent, et varient agréablement le paysage.

La ville est divisée en deux parties par l'Arno, sur lequel il y a quatre ponts d'une architecture élégante, surtout celui qu'on appelle le pont de la Trinité. Ces ponts et les édifices pleins de goût qui couvrent les bords de la rivière dans cette partie de la ville, sont ce qu'elle offre de plus beau et de plus intéressant. Les rues sont en général larges et pavées en pierres plates; les maisons sont belles, hautes et bien bâties. Plusieurs places, une grande quantité d'églises et de palais, font de Florence une des plus belles villes d'Italie. Il est universellement reconnu que le séjour en est plus agréable que celui de Rome, et surtout que l'air y est plus sain.

On estime la population de Florence à environ quatre-vingt-six mille âmes. L'Arno est navigable pour de petits bâtimens, et la ville fait un commerce considérable. Ses manufactures consistent principalement en soieries et en satins qui ont une grande réputation. Elle a aussi toujours été célèbre pour les ouvrages en marbre et en albâtre, et pour les mosaïques.

Parmi les édifices les plus remarquables sont la galerie, le vieux palais, la cathédrale, et les églises de *San-Lorenzo*, *Santa-Maria novella*, et *Santa-Croce*. Le premier passe pour le plus beau bâtiment de ce genre qui existe dans le monde entier. On lui a donné la forme de la lettre grecque, Π ; il a plus de cinq cents pieds de longueur, et la cour qui sépare les deux ailes en a soixante-quatre de largeur. L'entrée qui conduit à cet élégant dépôt des chefs-d'œuvre les plus célèbres de l'art, tant anciens que modernes, est parfaitement dessinée, et le vestibule est orné des bustes de ses illustres fondateurs, les princes de la maison de Médicis. Le plafond en est peint en fresque, et les différentes galeries sont enrichies de peintures, et bordées de bustes et de statues. En suite de ces galeries sont

des salles spacieuses et bien proportionnées, destinées aux objets qui méritent une attention particulière. L'une d'elles est consacrée au groupe célèbre de Niobé et de ses enfans; une autre à cette statue, la plus belle qui soit connue: « La statue qui enchante l'Univers. » Une de ces salles contient une collection nombreuse d'instrumens de mathématiques, une autre un cabinet de médailles, une troisième des armes d'un grand prix.

Outre le vieux palais, le palais Pitti, ainsi nommé d'après le nom de son fondateur, mérite aussi de fixer l'attention du voyageur. L'extérieur en est plus imposant que magnifique; le côté qui fait face aux jardins est le plus élégant. Les trois étages sont de trois ordres d'architecture, le premier dorique, le second ionique, et le troisième corinthien. Il y a dans la cour une belle grotte dans laquelle on voit une superbe statue d'Hercule, attribuée à Lysippe. Quatorze des plus beaux appartemens de ce palais sont remplis de tableaux de l'école d'Italie. Tout l'ameublement en est recherché, et il s'y trouve une très-bonne bibliothèque. Un jardin bien distribué y est joint; il est considérable, son étendue n'ayant

pas moins de trois milles d'Italie de circonférence. Les allées, bien dessinées, sont ornées d'un grand nombre de vases et de statues. On y remarque aussi une belle ménagerie. On l'appelle le jardin de *Boboli*. L'entrée en est décorée de deux chefs-d'œuvre de l'art du statuaire. L'un représente le jeune vainqueur de Goliath, par Michel-Ange; l'autre, Hercule et Cacus, par Bandinelli. Ce jardin est libéralement ouvert au public, et c'est un des principaux rendez-vous des habitans, les jours de fêtes et les dimanches, après les heures de l'office divin, et dans les soirées d'été.

Il y a dans Florence une foule d'autres palais d'une architecture variée, mais toujours grande et imposante. Les églises y sont nombreuses et splendidement ornées d'un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres. La cathédrale est un édifice aussi étendu que magnifique, et ne le cède à aucun de ce genre en Europe. Elle est construite dans le style gothique, et ce fut un des premiers efforts que firent les arts à leur renaissance. Elle fut terminée par Arnolpho di Lapo, en 1298; et dans le siècle suivant Brunelleschi éleva sa superbe coupole, à laquelle fait allusion l'ins-

cription suivante, que j'ai copiée sur les lieux:

Tal sapea sasso sasso
Di giro in giro eternamento io strusse;
Che così passo passo
Alto girando al cielo mi ricondusse.

Les murs sont construits en marbre noir et blanc, et l'intérieur en a été peint par Zuccheri et Vasari. Elle est pavée en marbres de différentes espèces, disposés de manière à produire un effet très-agréable. Les noms des hommes illustres qui y reposent produisent un nouvel intérêt. Entre autres monumens qui s'y trouvent, le voyageur instruit ne manquera pas de distinguer ceux de Brunelleschi et du Giotto; et il n'y verra pas avec moins d'intérêt le seul portrait du Dante qu'on croie offrir sa ressemblance véritable.

Près de la cathédrale se trouve le baptistère, bâtiment octogone d'une grande beauté, qui sert de fonts baptismaux à toute la ville de Florence. Quand nous y allâmes, nous vîmes les portes gardées par des sentinelles, et une foule immense de peuple attroupée devant la porte. En ayant demandé la cause, nous apprîmes qu'une riche juive et ses trois filles, habitant Florence, s'étaient

converties au christianisme, et allaient recevoir ce matin le sacrement du baptême. Nous y entrâmes, et nous vîmes ces néophytes couvertes de longues robes blanches, à genoux en face de l'autel, et occupées de prières ferventes. Plusieurs des habitans les plus distingués de la ville assistaient à cette cérémonie et y figuraient comme parrains et marraines.

En sortant de l'église, nous fûmes frappés de la magnificence des trois grands portails de bronze, célèbres par la beauté des bas-reliefs dont ils sont ornés. Ils représentent des sujets tirés de l'Ecriture, et ont été finis par André Ugolin de Pise. On dit que lorsque Michel-Ange vit pour la première fois ces belles portes, il les appela, dans un moment d'enthousiasme et d'admiration : « les portes du paradis. »

Parmi les autres églises, celle de Saint-Marc et celle des Dominicains, *Santa-Maria novella*, se distinguent particulièrement par la richesse et la beauté des tableaux qui s'y trouvent. La place la plus remarquable est celle du marché; elle est ornée de plusieurs belles statues, entre autres de celle de Cérès par Donatello. On admire généralement aussi un sanglier, par Pierre Tacca,

Le climat est regardé comme salubre, quoique les étés y soient fort chauds. La brise qui se lève ordinairement vers le soir, contribue à rafraîchir l'air. On voit peu de personnes dans les rues pendant la journée ; on se lève fort tard, chacun sort de chez soi dans la soirée pour jouir de la fraîcheur, et l'on reste à la promenade jusqu'à la nuit. C'est alors qu'on fait parade d'élégance et de beauté. La promenade à la mode est le *Casino*, superbe parc où le grand-duc et quelques seigneurs ont leurs palais; il est toujours très-fréquenté, mais surtout les dimanches et les jours de fêtes.

Nous allâmes voir l'opéra, qu'on appelle *Teatro della Pergola*. C'est un grand et bel édifice, garni de quatre rangs de loges, élégamment décoré et bien éclairé. Il s'y trouvait beaucoup de spectateurs le soir que nous y allâmes, et la musique était fort bonne, mais le corps de ballet fort médiocre : la seule bonne danseuse était une madame Conti. Nous visitâmes aussi le théâtre *del Cocomero*, où l'on ne joue que la tragédie, et où tous les acteurs étaient au-dessous du médiocre.

Il y a quelques jours, on afficha à chaque coin

de rue une proclamation pour informer les habitans que le grand-duc avait été obligé de quitter sa capitale à cause de l'approche de l'armée napolitaine. Comme le peuple est fidèlement attaché à son souverain, cette nouvelle jeta un sombre nuage sur Florence, et comme on reçut en même temps celle que Napoléon venait de s'échapper de l'île d'Elbe, cet événement contribua d'autant plus à augmenter la confusion générale, qu'il était moinsattendu.

Il est incroyable avec quelle rapidité se répandit ici le bruit ridicule que les Anglais avaient favorisé cette fuite. Dans le moment du plus grand désordre, et quand tous les voyageurs anglais exprimaient leur désir d'avoir promptement des chevaux de poste, les habitans leur demandaient quelle raison ils avaient pour fuir, et ce qu'ils avaient à craindre d'un homme avec qui ils étaient en si bonne intelligence. Une nouvelle alarme s'éleva dans la ville à l'arrivée d'un courrier autrichien, le colonel Aspern, qui apportait la nouvelle de l'entrée des Napolitains à Bologne, nouvelle qui ne se trouva que trop vraie.

Quelques jours avant notre départ de cette ville, je vis la célèbre madame de Ca.. . .a, avec

sa sœur, à une fenêtre de l'hôtel de Schneider. Sa présence était une preuve certaine que Murat était attendu. Elle semblait jouir du trouble et de la confusion qui régnaient; et elle souriait des inquiétudes des nombreux fugitifs qui s'éloignaient de la ville. Comme j'étais logé en face de l'hôtel, je ne fus pas peu surpris d'entendre un noble général la prier à haute voix de vouloir bien lui donner une lettre soit pour Murat, soit pour l'officier commandant, pour assurer à une dame de distinction un libre passage à travers l'armée napolitaine.

LETTRE XLI.

Départ pour Milan. — Bologne. — Napolitains. — Murat. — Procession. — Modène. — Général napolitain. — Reggio. — Hussards Croates. — Anecdote d'un Croate. Parme. — Plaisance. — Commandant de la place. — Lodi. — Pavie. — Milan. — Esprit des habitans. — Le maréchal Bellegarde. — Cathédrale. — Eglises. — Opéra. — Remarques générales sur la ville.

Milan, avril 1815.

La route de Florence à Bologne est fort bonne, et présente une succession de sites enchanteurs; le pays est riant et fertile, et les champs sont couverts de vignes et d'oliviers. La route qui conduit à Logano est montagneuse, et les rochers qui l'entourent, couverts de laves, conservent encore des traces d'anciennes éruptions volcaniques. La douane sur les frontières de la Toscane est située entre Féligara et Cubillario. Dans cet endroit nous eûmes l'honneur de rencontrer

lord Grenville Somerset, et lady Claire avec son fils et sa fille, et nous fîmes le reste de la route ensemble.

De Logano à Pianoro nous jouîmes d'une vue délicieuse dont la beauté et la variété surpassent presque tout ce que l'imagination peut se figurer. La mer, le Pô, une partie des Alpes, et les riches plaines de Padoue et de Vérone, forment les traits les plus frappans et les plus remarquables de ce sublime tableau. A environ trois milles de Féligara, près de Pietramala, est une source appelée *Acqua Buja*, qui prend feu du moment qu'on en approche un flambeau allumé. A la distance de quatre milles de Féligara, sur le sommet d'une haute montagne, on voit un petit volcan d'où jaillissent presque continuellement des flammes qui augmentent dans les temps de pluies ou d'orages.

A huit milles environ de Bologne, nous vîmes, pour la première fois, plusieurs soldats napolitains; ils étaient mal équipés, et n'avaient rien de très-guerrier dans leur tournure. Nous apprîmes que, quelques jours auparavant, il y avait eu beaucoup de tumulte dans un village voisin, à cause de quelques excès commis par un

grand nombre de déserteurs napolitains. Les paysans sonnèrent le tocsin, prirent les armes, et attaquant courageusement les auteurs du désordre, ils parvinrent à les chasser du village. Lorsque nous arrivâmes dans la ville, il y régnait beaucoup d'agitation. Les rues étaient remplies de soldats napolitains; et un grand nombre d'habitans, principalement de la classe du peuple, se formaient en groupes dans le marché et dans la principale rue. On voyait fort peu d'habitans respectables dans ce rassemblement. Nous logeâmes au *Pelicano*, qui est le meilleur hôtel de la ville. Nous y trouvâmes beaucoup d'officiers napolitains; mais le trouble qui régnait, nous occasiona des désagrémens que nous n'aurions pas éprouvés dans des temps plus paisibles. On nous dit que Murat était attendu, le soir même, de Ferrare.

A notre arrivée dans la ville, nous fûmes surpris d'apprendre qu'on avait vu plusieurs officiers anglais de distinction, se promener à la parade avec le roi. Dans la soirée, le mystère fut éclairci; car lorsque j'allai au palais pour faire viser nos passe-ports, je rencontrai l'un des prétendus officiers anglais, dans la personne duquel

je reconnus un aide-de-camp du roi, que j'avais eu le plaisir de connaître à Naples. Il me confirma le bruit qui courait dans la ville, de l'arrivée de son souverain. Je vis ensuite plusieurs autres officiers napolitains qui avaient des redingotes bleues, semblables à celles que portent les officiers anglais. C'était un nouvel exemple des artifices employés par Murat, pour faire croire à ses sujets que c'étaient des officiers anglais, et que par conséquent il était bien avec ce gouvernement ; stratagème qui produisait l'effet désiré, même sur quelques-uns des habitans les plus respectables. Plusieurs des personnes à qui je parlai au palais, affectaient beaucoup de gaîté, en conséquence de la victoire qu'elles nous assuraient que Murat avait remportée sur les Autrichiens, près de Ferrare ; mais il n'était pas difficile de voir qu'une grande partie de cette gaîté était factice.

Les habitans de cette ville n'ont pas autant d'industrie, ni des dispositions aussi amicales que ceux de Florence. Ils ne sont pas non plus aussi sincèrement attachés à leur gouvernement ; car ils étaient autrefois infectés de la manie révolutionnaire, et il en reste encore quelques

traces parmi eux. Ils sont aussi beaucoup au-dessous des Florentins sous le rapport de la propreté, soit dans leurs maisons, soit sur leur personne.

Vers dix heures du soir, nous fûmes surpris d'entendre un bruit confus dans la rue. Le roi était arrivé, et ses satellites s'étaient tous réunis pour lui former un cortége. Ils étaient précédés par une quantité de torches allumées, et accompagnés de bandes de musiciens escortés par la garde du roi. Le cortége était suivi par une grande foule de peuple qui donnait un libre cours à sa joie, en criant au coin de chaque rue : « *Viva Joachimo Napolione!* et accompagnant cette acclamation de *huzzas* prolongés. A peine les cris de joie avaient-ils cessé, que nous entendîmes très-distinctement un soldat crier de l'une des fenêtres de l'hôtel : « Pourquoi ne criez-vous pas vive le roi ? N'êtes-vous pas payés pour cela ? »

Je fus obligé de me rendre une seconde fois au palais de l'un des ministres, pour nos passeports, et je fus admis au moment même où je me fis annoncer. J'y trouvai plusieurs officiers, et j'eus l'honneur de converser quelque temps avec le duc de Gallo, qui me reçut avec beaucoup

de politesse, et me dit que nos passe-ports seraient envoyés sans délai à notre hôtel. Il me pria en même temps de dire aux personnes avec lesquelles je voyageais, qu'il donnerait des ordres et ne négligerait rien pour que nous puissions traverser l'armée napolitaine sans être inquiétés, et qu'il leur rendrait une visite dans la soirée. A l'égard des passe-ports, le duc tint sa promesse, mais il ne vint pas, comme il me l'avait annoncé.

A la première vue, les rues étroites de Bologne ne sont pas propres à donner une idée de la réputation qu'elle a acquise. Beaucoup de maisons près de la place où se tient le marché, ont des colonnades, qui sont hautes et fort commodes pour les habitans; mais elles contribuent à rendre les rues plus obscures et plus étroites. La cathédrale est un édifice moderne, et le style n'en est pas de fort bon goût. Nous trouvâmes cependant beaucoup à admirer dans l'intérieur, particulièrement l'autel, élevé par le dernier évêque, et qui est tout à la fois simple et élégant. Il y a aussi au-dessus du maître-autel un beau tableau de l'un des Caraches. Sainte Agnès, le chef-d'œuvre du Dominiquin, avait disparu pendant le temps que l'ennemi était ici. Dans la

Piazza del Gigante, nous admirâmes la superbe fontaine, ouvrage de Jean de Bologne, représentant Neptune entouré de groupes de figures en bronze. Cette statue réclame l'admiration des connaisseurs, par le fini du travail et la correction de son anatomie. L'académie est un bâtiment superbe; elle est célèbre par les grands hommes qu'elle a produits, et ce qui est assez remarquable, c'est qu'elle a été fondée par un jeune noble de dix-huit ans; rare exemple où la légèreté et l'imprévoyance naturelles de la jeunesse aient été remplacées par un noble zèle pour l'encouragement des lettres.

L'école d'anatomie, le jardin de botanique, et la bibliothèque, fondée par le général Marsigli, sont des établissemens qui méritent de fixer l'attention. Les Bolonais étaient autrefois célèbres par leur patriotisme et leur esprit public, qui les portaient à s'opposer aux empiétemens que le siége de Rome voulait faire sur leur territoire, et à l'esprit de domination des républiques voisines; mais depuis l'invasion des Français, les bienfaits de la liberté ont disparu en grande partie. Le voyageur cherche en vain ce commerce florissant pour lequel Bologne était si

renommée, et l'esprit d'industrie qui en était la conséquence naturelle. Comme les autres villes d'Italie, elle a perdu, sous la domination des Français, son énergie et sa prospérité, et il faudra bien des années avant qu'elle recouvre son ancienne réputation. Il est impossible de traverser la *Via Emilia*, par laquelle on sort de Bologne, sans être vivement frappé de la beauté, de la fertilité, qui animent tous les sites qui furent autrefois témoins des derniers efforts de la liberté romaine.

La route était toujours fort belle, et continuait à être agréablement variée par des vues fort pittoresques. Près de *Castel Franco*, nous vîmes le fort Urbain, qui est aujourd'hui presque entièrement abandonné et de très-peu d'importance, quoiqu'il ait quatre bastions qui commandent tous les environs. Nous traversâmes le Panaro sur un beau pont qui venait d'y être construit. Il y avait eu quelques jours auparavant, dans cet endroit, un engagement entre les Napolitains et les Autrichiens; on voyait encore des vestiges du combat, et les murs d'un grand nombre de maisons avaient été percés par des boulets de canon.

En arrivant à Modène, nous vîmes les beaux jardins qui sont devant la porte de la ville, couverts de Napolitains. Partout on découvrait des traces des ravages de la guerre. Des milliers d'habitans étaient occupés à réparer les redontes, et le pays environnant était couvert de canons et de trains d'artillerie.

J'allai voir le général Ter —, qui avait le commandement de toutes les troupes de la division; je lui présentai nos passe-ports, et j'en fus reçu avec beaucoup de politesse. Il eut la bonté de m'indiquer la route que nous devions prendre, afin de ne pas être inquiétés par les armées, et dans le cours de la conversation, il m'apprit qu'il avait eu, quelques jours auparavant, une action terrible avec les Autrichiens; qu'il avait couru grand danger d'être fait prisonnier; qu'il s'était vu une fois entouré par les Hulans et les Croates, et qu'il ne s'était échappé qu'en traversant la rivière à la nage. Son évasion avait été facilitée en grande partie par l'intrépidité et le courage du général Filangieri, qui avait été lui-même grièvement blessé et fait prisonnier. Il parlait de la cavalerie autrichienne avec la plus grande admiration. « Les hussards autrichiens se battent

comme des diables» , était son expression emphatique.

Le peu de temps que nous restâmes à Modène ne nous permit pas d'examiner cette ville; mais les rues que nous traversâmes contenaient des bâtimens remarquables. Devant le palais, nous vîmes les gardes napolitaines passer la revue. Ce corps nous parut être fort beau. La principale rue est longue, et les maisons ont des colonnades. Les environs de cette ville sont charmans; la plaine dans laquelle elle est située, est couverte de vignes, au milieu desquelles s'élèvent des oliviers et d'autres arbres à fruit. Telles étaient les entraves auxquelles les voyageurs étaient alors assujettis, que, quoique nos passeports fussent en règle, et eussent été visés, nous fûmes obligés d'obtenir un ordre du commandant pour qu'on laissât sortir nos chevaux des portes de la ville.

Une fort belle route nous conduisit à Reggio, petite ville forte, située sur le Crostolo. Elle est bien bâtie, et les maisons en sont généralement assez belles. Nous n'avions qu'un moment de libre, que nous employâmes à jeter un coup d'œil rapide sur la cathédrale, bel édifice, orné

de quelques superbes tableaux du Guide. Les habitans sont renommés pour leur courage et leur industrie. Il y avait alors trois cents Napolitains dans la citadelle.

Le maître de l'auberge où nous nous arrêtâmes, nous raconta un exploit d'un Croate autrichien, qui montre que ce n'est pas sans raison qu'on vante leur bravoure. Quelques jours auparavant, pendant que les Napolitains occupaient les portes de la ville, les postes avancés des Autrichiens n'étaient qu'à quelques milles de Reggio. Un Croate, par une espèce de bravade, passa devant plusieurs avant-postes napolitains, et fit sauter la cervelle à l'une des sentinelles aux portes mêmes de la ville. Il saisit alors le fusil de sa victime, comme un trophée de son entreprise hardie, cria *Huzza, Huzza*, en passant devant le corps-de garde ennemi, partit au grand galop et rejoignit ses compagnons, sans avoir reçu la plus légère blessure.

A environ trois milles de Reggio, nous vîmes deux Croates qui formaient le premier poste avancé des Autrichiens; ils étaient à cheval, et la paire de pistolets qu'ils tenaient à la main, et leur regard féroce, que de grandes moustaches

noires rendaient encore plus terrible, leur donnaient un air très-formidable. Bientôt après, nous rencontrâmes un officier avec un détachement de dix hommes. Il demanda nos passeports, et parut charmé de m'entendre répondre en allemand.

A mesure que nous avancions, le pays semblait déployer à nos yeux une nouvelle fertilité, un spectacle encore plus sublime. Les Apennins s'élevant avec une majestueuse magnificence, bornaient l'horizon et formaient une agréable diversion à l'uniformité des plaines. Les différentes fermes qui bordaient la route, étaient séparées par des enclos et entourées de jardins charmans. Des rangées d'ormes divisaient les champs, et la vigne serpentait en guirlande d'arbre en arbre. Tous les villages que nous traversâmes étaient assez bien bâtis, et étaient ornés d'une belle église qui, quelquefois même, approchait de la magnificence.

Parme est une grande ville, admirablement située, et où l'air est très-pur; mais elle paraît ne contenir aucun édifice très-considérable, autant du moins que nous en pûmes juger à l'examen rapide qu'il nous fut possible d'en faire.

En sortant des portes de la ville, nous vîmes un détachement de quatre cents Croates qui étaient campés dans la plaine. Ils étaient bien montés, et avaient l'air très-martial. En suivant la route qui conduit à Plaisance, nous passâmes sur les bords de la Trebia, célèbres pour avoir été autrefois le théâtre d'un grand nombre de batailles, et plus récemment celui d'un combat mémorable.

Nous contemplâmes avec le plus grand plaisir la charmante position du petit village de Firenzuola, qui est au milieu d'un paysage de la plus grande beauté. Nous trouvâmes Plaisance dans un état d'alarme et d'agitation ; car les habitans s'attendaient à tout moment à voir arriver les Napolitains. Le foin et toutes les matières combustibles furent transportées hors de la ville, et toutes les précautions furent prises pour soutenir un bombardement. Nous apprîmes que le commandant était déterminé à défendre la place. Nous passâmes chez lui pour montrer nos passe-ports; et s'il est aussi brave qu'il est babillard, je puis assurer que jamais les ennemis n'entreront dans la ville. Elle est bien fortifiée et dans une belle situation sur le fleuve du Pô. Dans la place du

marché est une statue en airain, d'Alexandre Farnèse, et une autre de son frère Rannuccio.

Nous restâmes un jour entier à Plaisance, parce qu'on réparait alors le pont qui est construit sur le Pô à environ un mille de la ville, le passage des troupes autrichiennes étant attendu de jour en jour. Nous prîmes congé dans cet endroit, avec bien du regret, des illustres voyageurs que nous avions eu l'honneur d'accompagner depuis Bologne. Nous prîmes la route de Milan, et ils suivirent celle du Tyrol.

La route offrait toujours le plus beau spectacle, et desriches prairies se déployaient devant nous avec toute leur magnificence. C'est dans ces prés que paissent les vaches qui produisent le célèbre fromage de Parmesan.

Lodi est situé sur une hauteur qui s'avance sur l'Adda. La principale rue est ornée de quelques édifices d'une assez belle architecture. On remarque surtout le palais Merlino, et celui de l'évêque, qui n'est pas encore terminé. Nous traversâmes la grande place du marché, et vîmes les tours de la cathédrale qui dominent tous les édifices environnans; mais nous n'eûmes pas le temps de la visiter.

A peu de distance de l'auberge où nous étions descendus, est le pont célèbre qui rappelle la grande bataille qui fut livrée tout auprès, et qui porte son nom. Le guide qui nous y conduisit, ne manqua pas de nous faire remarquer l'endroit où Bonaparte montra *dit-on* beaucoup de courage.

La plaine semblait prendre un aspect plus riant à mesure que nous approchions de Pavie; elle était coupée de distance en distance par des hauteurs couvertes de bois d'olivier, au milieu desquels on distinguait des clochers de villages, et des maisons de campagne fort jolies. Cette ville est la patrie du célèbre Pierre de Pise, l'un de ceux qui ont le plus contribué à remettre la littérature en honneur. Elle est remplie d'établissemens scientifiques, a une bonne bibliothèque, et de grandes salles où des professeurs célèbres tiennent des cours sur différens objets. Il ne manque que des élèves pour les fréquenter, pour qu'elles remplissent le but de leur fondation. Cette cité peut s'enorgueillir d'avoir toujours été la première à s'opposer à la tyrannie de l'ennemi. Si les autres parties de l'Italie avaient suivi son exemple, et qu'elles eussent été en-

flammées du noble esprit qui l'animait, jamais un superbe vainqueur n'eût foulé aux pieds les droits de cette belle contrée. Les édifices de Pavie n'ont rien de remarquable, mais l'une de ses églises est précieuse pour le savant érudit; car elle contient les cendres de Boëce qui, dans un siècle barbare, s'éleva, comme un astre resplendissant, au milieu des ténèbres de l'ignorance.

Nous arrivâmes bientôt à Milan, ville qui, quoique grande et magnifique, ne répondit pas cependant à notre attente. Nous trouvâmes les rues en général étroites et irrégulières, mais bien pavées et surtout fort propres. La ville est ornée de plusieurs édifices qui, par leur beauté, méritent de fixer l'attention du voyageur. Nous admirâmes surtout la cathédrale qui, après celle de S.-Pierre, passe pour être la plus grande église du monde. Différente de la plupart des édifices de cette sorte en Italie, dont la façade est ordinairement fort simple, elle est entièrement bâtie en marbre blanc massif, et est soutenue par cinquante colonnes. Elle est dans le style gothique, ornée d'une quantité de statues de différentes grandeurs, et est réparée avec le plus grand soin. L'intérieur répond à la magnificence des orne-

mens extérieurs. Il est divisé en cinq nefs soutenues par cent soixante colonnes de marbre blanc, et est rempli d'un grand nombre de statues remarquables; celle de saint Barthélemi est surtout fort admirée : l'apôtre est représenté dans le moment même où ses bourreaux l'écorchent, et sa peau retombe en draperie vers le milieu du corps. Elle est assez bien exécutée pour être le spectacle le plus horrible à voir ; mais Agrati paraît l'avoir regardée comme son chef-d'œuvre, témoin cette inscription peu modeste qui est gravée sur le piédestal :

Non me Praxiteles, sed Marcus finxit Agrati.

C'est là qu'est le tombeau du célèbre saint Charles Borromée, dont les vertus ornèrent la chaire épiscopale de cette ville, et qui ne se distingua pas moins par sa piété que par sa munificence. Son corps repose dans une châsse de cristal de roche, orné de la robe épiscopale, et portant à la main la mitre et la crosse à laquelle il a prêté tant de lustre. Le dôme est très-spacieux. Un coffre de cristal est suspendu au milieu, et est entouré de rayons d'or. On nous apprit qu'il renfermait l'un des clous avec les-

quels Jésus-Christ fut attaché sur la croix, et que le Grand Constantin mettait autrefois à la bride de son cheval. On dit que, pendant la semaine sainte, au moment de la célébration d'une partie du service divin, la congrégation fut surprise de voir une machine, sous la forme d'un nuage, descendre du dôme. Elle s'arrêta devant le maître-autel, et l'archevêque qui officiait y monta avec les ornemens archiépiscopaux. La machine remonta alors lentement jusqu'à la voûte, de laquelle il détacha le coffre de cristal, et il redescendit avec la même lenteur, tenant à la main la relique sacrée qui resta sur l'autel pendant le reste du service, et fut alors remise à sa première place, par le moyen du nuage qui descendit et remonta de la même manière que la première fois.

L'édifice a subi différentes réparations, et a reçu de nouveaux embellissemens pendant le séjour des Français. Le but de Bonaparte était par-là de flatter et d'amuser le peuple, et de préparer les esprits à applaudir à son couronnement.

Après la cathédrale, les églises les plus remarquables sont *San-Vittore* et *Santo-Ambrogio*,

Le maître-autel de la première est de la plus grande beauté. La seconde n'est pas moins célèbre. On dit que c'est dans son enceinte que l'éloquent Père de l'église, à qui elle est dédiée, avait coutume d'officier autrefois, et que ses portes de bronze sont les mêmes que le pasteur indigné ferma sur l'indigne Théodose. Entre autres tableaux, nous y admirâmes surtout un saint Jérôme par Paris Bordone.

Le couvent des Dominicains est célèbre pour posséder la fameuse peinture à fresque, qui représente la Cène, le grand chef-d'œuvre de Léonard de Vinci. Malheureusement pour la réputation de ce grand peintre, le réfectoire sur les murs duquel elle est peinte, fut converti en écurie par les Français. D'ailleurs, elle a tant souffert de l'humidité, que, pour l'admirer dans son état actuel, nous fûmes obligés d'avoir recours à notre imagination. Ce couvent était fort riche autrefois, mais Bonaparte chassa les moines, et s'empara du trésor qui montait, dit-on, à près de trente millions.

Nous allâmes voir la salle de l'Opéra. Elle est grande, d'une forme élégante, mais mal éclairée. Nous trouvâmes l'orchestre et les chanteurs ex-

cellens ; mais la danse nous parut fort médiocre. A en juger par ce que j'ai vu, je ne croirais pas les Milanais grands amateurs de musique ; car tous les spectateurs, et particulièrement ceux des loges, paraissaient ne faire aucune attention aux acteurs. Dans la plupart des loges, on jouait aux cartes, et l'on était généralement caché par un rideau vert. Je fus invité à une assemblée, et j'appris que le lieu de la réunion était au spectacle. Une table placée au milieu de la loge, était couverte de glaces et d'autres rafraîchissemens. La compagnie causait et riait tout aussi librement que dans un salon ; c'est un usage singulier, et les étrangers qui reçoivent une semblable invitation, doivent être fort étonnés de se voir conduire dans une loge des troisièmes pour jouir des plaisirs de la conversation.

Parmi les palais qui ornent la ville, celui que le dernier vice-roi habitait, est le plus considérable. Il est supérieurement meublé, et orné d'un grand nombre de tableaux des premiers maîtres. La maison du gouverneur, le maréchal Bellegarde, fut choisie par Bonaparte pour le lieu de sa résidence pendant son séjour à Milan. Elle est située hors des portes, et est ornée avec

beaucoup de magnificence et entourée de grands jardins. Le grand Hôpital et l'Hôtel-de-ville méritent aussi d'être visités, et le voyageur ne se formera pas une légère idée de la richesse de la ville en voyant la *Strada Orefice*, qui ne contient pas moins de deux cent soixante boutiques de bijoutiers.

Nous visitâmes les nouvelles casernes construites sur le Champ-de-Mars, et l'amphithéâtre érigé par les Français. C'est un édifice moderne fort singulier, qui peut contenir près de quarante mille spectateurs. Pendant la résidence de Bonaparte dans cette ville, il s'y fit des courses de chevaux et des joûtes sur l'eau. En trois heures on pouvait remplir l'arène d'une quantité d'eau suffisante pour manœuvrer des barques. Il y avait dans l'un des salons, trois fauteuils destinés pour Bonaparte, l'ex-impératrice, et le vice-roi d'Italie. Lorsqu'il était assis sur ce trône magnifique, Napoléon se croyait sans doute un second Vespasien recevant les hommages d'un peuple qui l'adorait.

De ces édifices, nous passâmes à la bibliothèque Ambroisienne, qui, malgré son nom, doit son origine à la munificence du cardinal

Borromée. Elle contient une collection choisie de médailles et d'antiques, et une grande quantité de manuscrits précieux. L'un des volumes les plus curieux et les plus intéressans était une collection des différens ouvrages de Léonard de Vinci, avec des dessins, des gravures, etc. ; mais il a été emporté, avec beaucoup d'autres objets d'un grand prix, pendant la dernière guerre.

Les habitans paraissent industrieux, et pendant le peu de temps que nous passâmes parmi eux, nous n'eûmes qu'à nous louer de leurs attentions et de leur politesse. Ils affectent de ne pas être fort attachés aux Autrichiens, quoiqu'au fond ils se comportent à leur égard avec beaucoup de bienveillance. Beaucoup de personnes disaient, pour leur défense, que le changement de gouvernement les avait réduits à la misère, et qu'ils avaient plus de raisons d'être attachés au gouvernement révolutionnaire de la France, qui consacrait de grandes sommes d'argent à l'embellissement de la ville, et employait un grand nombre d'ouvriers.

Je fus surpris d'entendre de pareils raisonnement dans la bouche des habitans d'une ville qui a tant à souffrir de l'avarice et de la rapacité

de beaucoup de généraux révolutionnaires. L'enlèvement des ouvrages de l'art et d'autres objets également précieux ne fut pas le coup le plus sensible porté aux sentimens des Milanais. Une blessure plus profonde encore leur était réservée, et non-seulement la moyenne classe, mais les familles les plus puissantes et les plus respectables, se virent enlever de force leurs enfans par cette horrible invention de la tyrannie, la conscription. Quel supplice pour un père, jaloux du bonheur de ses enfans, de les voir arrachés d'entre ses bras à cet âge critique où ils auraient le plus besoin de sa surveillance et de ses conseils, et lorsqu'ils sont non-seulement exposés à perdre les bienfaits inappréciables de l'éducation, mais même le fruit des principes de morale et de religion qu'il s'est efforcé de graver dans leur esprit ! Quel aveuglement dans ces personnes dont les blessures sont à peine cicatrisées, et qui prodiguent les éloges aux instrumens mêmes de leur ruine, à la main qui avait voulu les anéantir !

Il est certain que l'ancien gouvernement savait veiller à ses intérêts et se rendre populaire, en intriguant parmi les dernières classes du peuple, et en les enrichissant aux dépens des habitans

riches et industrieux. Les ouvriers dont les principes étaient révolutionnaires, étaient toujours choisis pour travailler à l'embellissement de la cathédrale, et beaucoup d'artistes habiles ne pouvaient obtenir d'être employés, parce qu'ils conservaient leur loyauté et leur patriotisme. En même temps, pour satisfaire les passions de la multitude, sous le masque du luxe et de divers amusemens, on propageait toutes sortes de vices qui firent les progrès les plus alarmans. Je crains qu'un demi-siècle ne suffise pas pour détruire les effets pernicieux d'une politique aussi corruptrice. Il est heureux pour cette ville que le gouvernement actuel ait toujours l'œil ouvert sur la conduite des habitans qui sont soupçonnés d'attachemens révolutionnaires. Quelques jours avant notre arrivée, un complot avait été découvert, et heureusement il avait éclaté avant qu'il fût mûr et bien concerté. Selon toute apparence, il était combiné avec la double circonstance de l'évasion de Napoléon, et de l'approche de l'armée napolitaine, commandée par Murat. D'après le peu de détails que je pusr ecueillir, il paraîtrait qu'on était parvenu à persuader aux paysans des environs, de se lever en masse, pour recou-

vrer ce qu'on leur disait être *leur liberté*, ce nom sacré qui a été si souvent et si indignement profané, et dont on s'est servi tant de fois pour cacher les plus noirs desseins de l'esprit de parti et de la rebellion. A la première nouvelle de la révolte, le gouverneur, avec le zèle le plus louable, prit les mesures les plus efficaces. Les portes de la ville furent fermées, les complices de la rebellion furent intimidés, et leur plan tomba de lui-même.

Les remparts offrent une promenade agréable d'où l'on jouit de la vue de la ville qu'ils entourent, et de ses environs. Les jardins publics, près du palais du gouverneur, sont fort agréables, et ils sont fréquentés par tout le beau monde de Milan. Les environs sont ornés d'une quantité de villas, parmi lesquelles Castellazo se fait remarquer par l'élégance et la richesse de ses ornemens, particulièrement par une fort belle statue de Pompée, fort estimée des connaisseurs. Monte Brianza offre une retraite délicieuse contre les chaleurs de l'été, et est située au milieu d'une foule de charmans paysages. Non loin de là, est la célèbre Casa Simonetta, si connue pour son fameux écho qui répète, dit-

on, plus de trente fois le bruit d'un coup de pistolet. Le climat passe pour être fort salubre, quoique la proximité des Alpes soit cause que les hivers sont fort rigoureux.

Il m'est impossible de vous donner une juste idée de la société de Milan ; car n'étant pas dans l'intention de faire un long séjour dans cette ville, nous ne nous étions pas munis de lettres de recommandation. J'eus cependant l'honneur d'être présenté par le général Swinburn au maréchal Bellegarde, qui s'est distingué de la manière la plus éclatante au service de son souverain. Il me reçut avec beaucoup de politesse, et, connaissant l'esprit qui anime les Autrichiens, il parla d'un air de mépris de l'approche de l'armée napolitaine. Le général Swinburn est ici commandant de place. Il est né en Irlande, mais il est à présent au service de l'Autriche. Il a toujours montré beaucoup de bravoure, et pendant la dernière guerre il a perdu un bras dans un engagement très-vif avec les Français.

LETTRE XLII.

Départ pour Venise. — Bergame. — Brescia. — Lago di Garda. — Peschiera. — Paysages. — Vérone. — Amphithéâtre. — Cathédrale. — Vicence. — Ouvrages de Palladio. — Padoue. — Esquisse de la ville. — Mestre. — Gondoles. — Venise. — S.-Marc. — Eglises. — Palais. — Edifices publics. — Rialto. — Arsenal. — Opéra. — Etat de la société. — Remarques générales.

Venise, mai 1815.

Après avoir quitté Milan, nous n'avions plus de motifs pour nous arrêter jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Venise, et nous ne pûmes que faire à la hâte quelques remarques sur les villes que nous traversâmes, et sur les sites que nous vîmes sur la route. Depuis Milan jusqu'à Brescia, le pays est la beauté même, et le sol n'est que richesse et fertilité. La première ville un peu importante par laquelle nous passâmes, fut Bergame, qui est délicieusement située

sur la pente d'une colline, et d'où la vue s'étend à l'infini sur une contrée magnifique. Les plaines que nous avions à traverser sont couvertes de ces vapeurs bleues qui donnent une si grande délicatesse de coloris aux paysages italiens, au point que, lorsqu'ils sont copiés par leurs peintres, l'observateur qui n'a point vu le site, est tenté de les trouver trop brillans, trop animés pour qu'ils puissent être naturels. Le temps était superbe, et jamais, pendant mon voyage, je n'ai eu de preuves plus sensibles de la vérité des observations suivantes, faites par un écrivain aussi profond qu'enthousiaste: « Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux: toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez

sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature; eh bien, c'est la lumière de Rome! * »

En allant à Brescia, nous admirâmes le site sauvage et romantique qui nous entourait. D'un côté s'élevaient les Alpes dans toute leur gigantesque magnificence; de l'autre, s'étendait une contrée fertile, remplie de paysages rians et animés, qui tiraient un nouveau charme de la singularité du contraste.

Brescia paraît être une ville très-forte, et contient quelques édifices d'une architecture supérieure, entre autres, la cathédrale, bâtiment superbe, auquel, au moment de notre passage, on faisait des réparations considérables. Les environs de cette ville sont ornés de villas et de jardins de la plus grande beauté.

A Peschiera est une forteresse située à l'extrémité du *Lago di Garda*. La ville est assez mal bâtie, et ne renferme aucun palais remarquable. Près de cette ville, la route est excellente, et descend en pente au milieu des champs de blés,

* *Souvenirs d'Italie*, par M. de Châteaubriand.

séparés par des vignes, et entremêlés d'oliviers. La vue est magnifique; toutes les hauteurs qu'on aperçoit sont couvertes de villages, d'églises et de maisons de campagne. Devant nous brillait dans sa vaste étendue le *Lago di Garda*, que Virgile peint comme le plus grand ornement de l'Italie. Telle est la clarté, le calme et la limpidité de ses eaux qu'à la profondeur d'environ trente pieds, il est facile d'en distinguer le fond. Il était couvert d'une quantité de barques, presque toutes chargées de bois de construction, qui se dirigeaient vers Gripswald et vers le Tyrol, où le commerce est assez florissant. Sermione, son principal promontoire, a été célébré par Catulle, dont il était la résidence favorite. Ses rives sont ornées des sites les plus pittoresques.

Vérone est située sur l'Adige, entre une montagne qui termine la chaîne des Alpes, et le bord d'une plaine immense qui s'étend depuis ces montagnes jusqu'aux Apennins. Les hauteurs qui s'élèvent derrière cette ville sont couvertes de villas et de jardins charmans. Elle contient environ quarante mille habitans. L'intérieur de la ville est divisé en deux parties par l'Adige, qui forme une péninsule, dans laquelle toute la

cité ancienne, ainsi qu'une partie de la ville moderne, se trouvent renfermées.

Quoique la plupart des maisons soient d'une architecture ancienne, cependant elles ont un air de régularité, et quelquefois même de grandeur, surtout la *Piazza dei Armi*, qui est la grande place. Nous eûmes à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le fameux amphithéâtre. C'est un des restes d'architecture romaine les plus magnifiques qui subsistent aujourd'hui. Quoiqu'il ne soit pas aussi large, il ne le cède en rien au Colisée pour la solidité et pour les matériaux. A l'exception d'une portion de mur qui contient trois étages de quatre arches chacun, qui s'élèvent à la hauteur de quatre-vingts pieds, toute la circonférence extérieure est démolie depuis long-temps. On suppose qu'il pouvait contenir de vingt-deux à vingt-quatre mille spectateurs. Il y a quarante-cinq gradins qui s'élèvent au-dessus les uns des autres. Pour donner une idée de son étendue, il suffira de dire que sa circonférence extérieure est de mille deux cent quatre-vingt-dix pieds, la longueur de l'arène de deux cent dix-huit, et la largeur de cent vingt-neuf. On voit une inscription qui marque

l'époque où l'Empereur d'Autriche s'y est assis, et sur un autre gradin une notice semblable d'une visite de Bonaparte.

Dans la soirée nous allâmes au théâtre, grand édifice construit sur les dessins de Palladio, et contenant cinq rangs de loges. La représentation produisit peu d'effet ; le chant fut au-dessous du médiocre. Pendant le jour, la même troupe joue dans une petite salle construite dans l'amphithéâtre.

Ce fut avec la même précipitation que nous fûmes obligés de voir la cathédrale; et nous n'eûmes que le temps d'admirer le beau tableau de l'Assomption, du Titien, tableau qui en fait le plus grand ornement. Il est à regretter que le Palais royal dans la Grande Place ne soit pas encore terminé; mais à en juger par l'apparence, ce sera un superbe édifice, si jamais on se décide à l'achever. Le meilleur hôtel de la ville est *il Sole*, situé près de la cathédrale; mais pendant notre séjour à Vérone, il fut exclusivement occupé par le Roi et la Reine d'Espagne et leur suite, qui avaient quitté Rome en conséquence de l'approche de l'armée napolitaine. Nous fûmes donc obligés de descendre à l'une des auberges secon-

daires; dont nous n'eûmes pas lieu d'être fort contens. Le Roi d'Espagne avait été retenu dans cette ville plus long-temps qu'il ne comptait y rester, parce que toute sa vaisselle plate et d'autres objets précieux avaient été volés à Bologne, pendant qu'il était sur la route de Mantoue.

Vicence est une ville ancienne, et est remplie des ouvrages de Palladio, qui y était né, et qui, par une ambition louable, consacra particulièrement ses talens à orner sa ville natale, qui contient près de vingt palais, tous dessinés par ce grand architecte, et qui y impriment un caractère de grandeur et de magnificence. Cette splendeur ne se borne pas aux seuls édifices publics ; un grand nombre de maisons particulières déploient la même supériorité d'architecture.

L'Hôtel-de-ville est distingué par le nom caractéristique de *Palazzo della Ragione :* il a une salle spacieuse, et contient quelques beaux tableaux. Le palais *del Capitano*, qui est la résidence du commandant de la place, celui de *Nievi*, de *Coldogno* et de la marquise *di Capra*, avec sa rotonde élégante et son superbe portique, sont autant de preuves du goût et du génie de Palladio, sous la direction duquel

ils furent élevés. La porte du *Campus Martius* est aussi construite d'après un dessin qu'il traça sur le modèle des arcs de triomphe des anciens.

L'église de la *Madonna del Monte* est située un peu au-dessus de la ville, sur le sommet d'une montagne qui lui donne son nom, et qui commande toute la contrée adjacente que l'on découvre jusqu'à Padoue. La montée a été rendue facile par des marches qui ont été formées pour la commodité des pélerins et des processions religieuses.

Padoue est à dix-huit milles de distance de Vicence, et la route qui y conduit traverse une plaine fertile qui est bordée de mûriers.

Cette ville renferme des preuves de sa proximité avec le lieu de la naissance de Palladio, dans le grand nombre d'édifices qui ont été construits sur ses dessins. On distingue surtout l'abbaye de *Santa-Justina* qui fut exécutée par André Riccio. Sous beaucoup de rapports elle ressemble à l'église de Saint-Paul à Londres, et contient une bibliothèque, une grande salle, et un cloître. L'endroit qui mérite ensuite de fixer l'attention du voyageur, est *il Salone*, ou la Salle de l'Hôtel-de-ville, qui fut commencée

en 1172 par Pierre Cozzi, et finie en 1806. Elle est remarquable par sa grandeur, et contient beaucoup d'anciens tableaux par Giotto. Dans cet édifice est un monument en l'honneur de Tite-Live, qui, comme on le sait, naquit dans cette ville. L'inscription n'a rien d'élégant ni de classique; mais le dernier vers qui exprime la générosité des habitans de Padoue, prouve que ce n'est pas la bonne volonté qui leur manqua pour offrir un plus digne hommage à cet illustre historien :

Hoc totus stares aureus ipse loco.

On montre encore aux étrangers une maison qu'on assure lui avoir appartenu.

Il est peu d'endroits aussi célèbres pour leur attachement pour les lettres et pour ceux qui les ont cultivées, que cette ville, qui, au milieu des orages politiques qui bouleversèrent l'Italie, saisit le premier moment de la tranquillité renaissante pour diriger le genre humain dans le sentier de la sagesse et de la paix. Aussi la liste des membres de son université offre-t-elle un assemblage de noms célèbres, tel qu'on n'en retrouve dans presque aucune des autres sociétés savantes. C'est là que

Pétrarque fit entendre les sons passionnés de sa lyre ; c'est là que Galilée leva vers le ciel un regard scrutateur ; c'est là que Colomb médita ses découvertes de terres inconnues ; et il n'est pas une seule de ses églises où l'on ne trouve quelque endroit consacré par les restes du génie ou du patriotisme. L'édifice religieux le plus célèbre de Padoue est l'église des Franciscains, dédiée à saint Antoine, dont le nom est peut-être invoqué plus souvent en Italie que celui d'aucun autre saint du calendrier. La chapelle du saint est couverte de riches offrandes, et contient quelques bas-reliefs d'une grande beauté, et des statues en bronze, chefs-d'œuvre de sculpture. Il y a dans cette église plusieurs autres chapelles dédiées à différens saints, et qui rivalisent entre elles pour la richesse des ornemens. On y voit aussi d'intéressans monumens de plusieurs familles célèbres, entre autres, de la famille Comara.

Dans notre hôtel, nous trouvâmes le général napolitain d'Heri...t, qui avait été fait prisonnier de guerre et qui se rendait dans une forteresse de Hongrie, escorté par un officier autrichien. Tout ce que nous pûmes apprendre à ce sujet, c'est qu'il avait été arrêté près de Milan, en

venant de Paris, et qu'on avait trouvé cachées dans ses bottes des dépêches de Bonaparte à Murat.

Le voyageur a le choix entre deux routes pour aller à Venise ; l'une par Fusina et Dola, l'autre par Mestre. On peut se procurer également des gondoles aux deux endroits ; mais il est plus facile de trouver à Mestre des places pour les voitures et pour les chevaux, qu'il faut y laisser ; la route est aussi meilleure, et la différence n'est que de deux à trois milles. Ces gondoles n'offrent aucun danger, et elles traversent le canal par les plus mauvais temps. Quoique nous passâmes au moment d'un violent orage, nous n'éprouvâmes d'autre inconvénient que d'être mouillés par l'eau de la mer. La route de Padoue à Mestre est charmante : elle est bordée de palais magnifiques et de jardins dessinés avec goût. La vue du fleuve Brenta est très-intéressante, et les nombreuses gondoles et autres petites barques dont il est couvert contribuent à animer le tableau. L'accoutrement bizarre des paysans dans les villages qui s'élèvent sur ses rives, lui donne aussi quelque chose de pittoresque. A mesure que nous approchions de l'embouchure du fleuve, nous éprouvions la plus vive impatience de dé-

couvrir la reine de l'Adriatique, s'élevant belle et brillante, comme une autre Vénus, du sein d'une mer écumante.

A peine fûmes-nous près du rivage, que nous fûmes entourés d'une foule de bateliers dont aucun ne tarissait sur le mérite de sa gondole, et sur sa propre habileté. La mer était agitée, et nous choisîmes une grande barque, montée par trois hommes et un petit garçon qui servait de pilote, auxquels nous donnâmes cinq francs. Ces barques, à la première vue, ont l'air assez sombre; les siéges ont des coussins noirs, et toutes les autres parties du vaisseau sont couvertes d'une étoffe de la même couleur. Elles sont pointues et fort étroites, et ont une petite chambre éclairée par une fenêtre de chaque côté, avec une porte vitrée sur le devant; mais cette chambre est si basse, que les passagers ne peuvent y rester debout. Les fenêtres peuvent s'ouvrir, de sorte que, dans les chaleurs, on peut jouir librement de la fraîcheur de la brise de mer et de la beauté de la perspective. Ces gondoles sont ordinairement montées par deux hommes dont l'un se tient sur la poupe, tandis que l'autre rame. Ils sont généralement honnêtes, et dirigent leurs barques

avec une agilité et une adresse incroyables. Ils font aisément cinq à six milles par heure. Nous passâmes devant un fort où nous fûmes hélés par une sentinelle, et obligés d'aller au corps-de-garde autrichien pour montrer nos passe-ports.

Nous approchions alors de Venise, et nous fûmes tout à la fois surpris et charmés à la vue de cette grande et magnifique cité avec ses palais et ses églises superbes, ses dômes et ses clochers, sortant, pour ainsi dire, du sein des flots, et en même temps de cette multitude de petites îles flottant sur l'Adriatique. Nous remontâmes le grand canal, et nous admirâmes les beaux édifices d'une architecture riche et variée qui ornent les deux rives. Nous descendîmes à l'hôtel de la Grande-Bretagne, qui est assurément le meilleur de la ville, quoiqu'il ne soit pas remarquable par la propreté, et qu'on n'y soit pas servi d'une manière supérieure. Le maître de l'hôtel se fait une règle de complimenter les voyageurs anglais, en leur faisant payer le double du prix qu'il prend à ceux des autres nations; aussi fûmes-nous obligés de nous tenir sur nos gardes pour ne pas être les dupes de cette friponnerie d'usage. Nous y trouvâmes plusieurs

Anglais de distinction que nous eûmes l'honneur de voir quelquefois, entre autres lord et lady Cawder, dont la conversation nous fut particulièrement agréable, et qui nous communiquèrent des remarques intéressantes sur Venise.

On trouve dans *Santo-Marco* un bon restaurateur, où les voyageurs qui visent à l'économie peuvent dîner pour la modique somme de trois à quatre francs.

L'aspect de Venise présente un assemblage d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers, et quoiqu'en général ils ne soient pas du style d'architecture le plus pur, et qu'ils n'offrent pas les combinaisons d'ornement les plus heureuses, cependant leur ensemble a un caractère de grandeur et de majesté. Le premier bâtiment remarquable que nous allâmes voir, est l'église de Saint-Marc. Cet édifice est surchargé d'une foule d'ornemens incohérens, de manière qu'il ressemble à une pagode orientale plutôt qu'à un temple chrétien; cependant la beauté de ses tableaux et la richesse de ses mosaïques compensent en quelque sorte ces défauts, et captivent l'observateur qui se voit forcé d'interrompre sa critique pour admirer. Le pavé

du temple est aussi couvert de marbres de différentes couleurs, représentant un grand nombre d'animaux et une quantité de feuillages.

Saint-Georges est encore une belle église, construite sur les dessins de Palladio. Son cloître est fort élevé et d'une achitecture hardie. Ce fut dans cette église que se tint le dernier conclave, lorsque, avec un esprit digne des temps les plus illustres de la république, les cardinaux s'assemblèrent pour élire un nouveau pontife, sans se laisser intimider par les manœuvres d'une atroce politique, ni par l'influence de Bonaparte et de ses agens.

Santa Maria della salute est aussi un des ouvrages de Palladio, et offre une nouvelle preuve du goût et de la fertilité d'invention de ce grand architecte. On y voit plusieurs excellens tableaux de Bassano et de Paul Véronèse, ainsi que quelques bas-reliefs bien exécutés et des statues créées par le ciseau d'artistes célèbres.

Parmi les palais, celui de *Grimani* et le palais *Ducal* méritent une attention particulière. Le dernier est construit dans le style gothique, et a quelque chose de lourd dans sa magnificence. C'était l'endroit où le sénat et les différens con-

seils d'état avaient coutume de s'assembler dans les jours de la gloire républicaine de Venise. Il renferme une collection fort riche de tableaux, entre autres les chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, dont les sujets sont pleins de sentimens poétiques, quoique ce grand peintre s'attachât trop, peut-être, à montrer son talent dans les accessoires de ses compositions. Ses satins et ses velours doivent lui avoir coûté des peines infinies, qu'il eût pu mieux employer. Nous y admirâmes aussi le Paradis du Tintoret avec sa quantité surprenante de figures, et le Jugement dernier de Palma qui, pour la variété des détails, peut être presque comparé à l'Enfer du Dante.

L'intérieur de l'Opéra est fort riche et bien éclairé, et surpasse de beaucoup l'idée qu'un étranger pourrait s'en former sur l'extérieur. Nous trouvâmes les chanteurs excellens, et nous admirâmes surtout la belle voix d'un signor Veluti; mais cet acteur avait des gestes communs et ignobles: nous le vîmes dans le rôle d'un Empereur romain, et il se démenait sur la scène avec si peu de dignité, qu'il nous rappelait plutôt un *Lazaroni* sur le quai à Naples, que l'auguste Empereur qu'il représentait. Les danseurs étaient

tous fort médiocres, et nous en fûmes surpris, en songeant que les Français avaient quitté la ville depuis si peu de temps; car ils se sont toujours montrés grands partisans de ce genre de plaisirs. Il y a dans Venise plusieurs autres théâtres, mais ils ne sont guère ouverts que dans le temps du carnaval.

La beauté du pont appelé le *Riatto* est détruite en partie par le double rang de boutiques qui le bordent, et qui empêchent de distinguer la ville qu'il commande. Le pont est entièrement de marbre, consistant en une seule arche de quatre-vingt-dix pieds de largeur. C'est le privilége des grands noms d'attacher de l'intérêt aux objets dont ils font la mention même la plus légère, et en contemplant les belles proportions du Riatto, je me rappelai sur-le-champ le passage où Shakespear y fait allusion dans son Marchand de Venise.

J'eus l'honneur d'accompagner lord Fitzgerald pour voir l'arsenal, qui occupe une île entière, fortifiée et par ses propres remparts et par la mer qui l'entoure. C'est un édifice spacieux, et qui est de nature à satisfaire la curiosité du voyageur. L'entrée est gardée par deux lions

immenses taillés en granite, qui ornaient autrefois le Pirée d'Athènes. En entrant, je fus frappé de la magnificence des salles, et du grand escalier de marbre. Dans la première de ces salles, j'admirai une belle statue de Canova ; une figure aérienne de la Renommée est représentée au moment où elle couronne l'amiral Emo. La salle des armes contient plusieurs épées de fabrication ancienne, et les instrumens de guerre plus modernes qui sont placés à côté forment un contraste bizarre qui est fort à l'avantage des derniers. Nous y vîmes aussi le fameux *Bucentaure*, l'ancien vaisseau de la république ; c'est un monument mémorable du goût des Vénitiens pour la dorure ; mais la rapacité de l'ennemi ne l'a pas même respecté, et l'a dépouillé d'un grand nombre de ses ornemens.

D'après la description que quelques auteurs ont faite de Venise, on pourrait être tenté de croire que c'est un des lieux les plus enchanteurs de la terre. Pour moi, j'émettrais l'opinion tout-à-fait opposée. Ses plaisirs ne consistent qu'en une routine continuelle d'amusemens frivoles ou licencieux, qui inspirent bientôt le dégoût et l'ennui ; et alors on n'a pas même l'a-

gréable diversion de pouvoir jouir des charmes de la nature. Il est impossible d'aller errer délicieusement dans la plaine. Les seules promenades sont des rues bruyantes, ou la place Saint-Marc, au milieu du fracas et du tumulte universel; et il n'est point d'autre ressource, pour varier la scène, que d'entrer dans une gondole dont le mouvement seul engendre l'indolence, et où les sens sont continuellement blessés ou par la vue d'objets désagréables, ou par les exhalaisons insupportables qui se font sentir au moment de la marée basse.

S'il est des points sur lesquels je diffère d'opinion avec plusieurs auteurs qui ont fait l'éloge de cette ville, c'est surtout sur le chapitre de la beauté des femmes. Un auteur, dont j'ai dans ce moment l'ouvrage sous les yeux, mais qui, à ce que je serais tenté de croire, n'a jamais vu Venise que sur une carte, fait les observations suivantes : « Les femmes sont en général belles, bien faites, pleines de grâce et d'esprit ; elles y vieillissent moins vite que dans les autres climats chauds de l'Italie, et les hommes y conservent de la fraîcheur et de la force jusqu'à un âge très-avancé, » etc. etc. Je n'ai pas l'ambition de

m'établir l'arbitre du goût, mais j'avouerai franchement, dussé-je encourir toute l'indignation des dames de Venise, que je n'ai jamais vu un mélange aussi bizarre de traits italiens, français et allemands, que celui qu'on trouve dans leur physionomie. Elles n'ont pas non plus un air de santé, quoiqu'elles emploient tous les secours de l'art pour se donner les plus belles couleurs. Je dois cependant leur rendre la justice de dire qu'elles ont de la grâce dans la démarche, et qu'elles se mettent avec beaucoup de goût.

J'ai déjà parlé de la place Saint-Marc, et comme c'est le point central des amusemens de Venise. je ne dois pas me borner à ce que j'en ai dit. C'est une espèce de carré irrégulier, formé par une variété de bâtimens tous d'une construction différente, et dont les ornemens extérieurs forment des contrastes singuliers. Le palais Ducal, et l'église de Saint-Marc dont j'ai déjà parlé, avec l'église de *Saint-Geminiano*, et une belle suite d'édifices avec des façades dans l'ordre grec, appelée la *Procureria nuova*, font les principaux ornemens de cette place. Les arcades dont elle est entourée sont sans cesse

remplies d'un mélange de Juifs, de Turcs et de Chrétiens; et les cafés, qui sont en grand nombre, ne restent presque jamais un moment vides. J'y suis souvent entré sans avoir pu trouver une seule place. Les Vénitiens, avec leurs familles, sont rangés autour d'un fromage à la glace avec la même gravité qui ride le front des politiques en Angleterre lorsqu'ils lisent les nouvelles du jour. Je ne les ai cependant jamais trouvés assez préoccupés pour qu'ils manquassent d'attention envers les étrangers; ils leur cédaient souvent leurs places, et je fus plus d'une fois forcé de prendre un siége qu'on avait l'honnêteté de m'abandonner. On ne trouve ici aucunes traces de cette réserve qui est si commune chez les nations plus septentrionales.

Les dames ne se font pas un scrupule d'aller dans les *casinos* et dans d'autres endroits ouverts à l'amusement public; car la jalousie n'exerce plus ici sa tyrannique influence. Il paraît même que, depuis la révolution, le peuple a passé d'un extrême à l'autre; et au lieu de l'ancienne réserve à laquelle donnaient lieu des soupçons jaloux, les dames se permettent aujourd'hui différentes libertés qui, dans beaucoup

d'autres pays, sembleraient passer les bornes de la décence et des convenances.

Beaucoup de familles de distinction ont des appartemens meublés avec élégance, donnant sur la place, où ils invitent leurs amis à venir s'asseoir à la fenêtre pour jouir de la vue du mélange de personnes qui s'y rassemblent, et des différens amusemens qui, surtout le dimanche, s'y succèdent sans interruption. Dans le soir, cette promenade favorite, avec ses cafés et ses nombreuses boutiques, est illuminée, et produit un effet très-brillant.

Ici les descendans des illustres défenseurs des droits de Venise et des protecteurs de sa liberté, passent la nuit en conversations futiles et en vains amusemens, et souvent on les voit encore presque à la pointe du jour bâiller dans leurs salons. Parmi les *Casinos*, celui de *Signori* offre la réunion la plus choisie, et pour empêcher qu'il ne s'y introduise des personnes qui pourraient ne pas convenir à la société qui s'y rassemble, personne ne peut y être admis sans être présenté par l'un de ses membres.

Nous montâmes un jour au clocher de Saint-Marc, et nous jouîmes d'une vue délicieuse de

la ville et de tous ses environs. Le temps était superbe. L'Adriatique circulait majestueusement autour de nous, et sur nos têtes brillait un ciel du plus pur azur. Parmi les îles nombreuses qui, satellites fidèles, semblent se presser autour de leur reine, celle de Murano est la plus remarquable. Elle est située à environ un mille de Venise, et est célèbre par sa manufacture des fameuses glaces de Venise. C'était autrefois une ville très-florissante, et plusieurs de ses palais, quoique aujourd'hui presque déserts, prouvent son ancienne magnificence. Mais il est presque inutile d'ajouter que les découvertes récentes des autres nations, et les manufactures de glaces qui ont été établies dans plusieurs villes, ont porté un coup mortel à son commerce, qui est aujourd'hui dans l'état le plus languissant.

Le climat ne peut guère être que malsain à Venise; car les pluies sont fortes et fréquentes, surtout dans le printemps. Le vent de nord-est, qui règne presque continuellement, rend l'air et les chambres si humides, que nous fûmes obligés d'avoir constamment du feu. Les hivers sont à proportion aussi rigoureux que les chaleurs dans l'été sont accablantes. Dans cette der-

nière saison les eaux sont si basses que les canaux exhalent des odeurs non-seulement insupportables, mais même pestilentielles; et pendant les ouragans d'hiver, la partie basse de la ville est souvent inondée. Pour compléter ce catalogue des reproches qu'un voyageur est en droit de faire à Venise, je dois ajouter qu'en tout temps l'eau est malsaine et d'un goût désagréable.

Qu'on ne s'imagine pas que j'aie vu cette cité si fameuse dans l'histoire, avec les yeux de la prévention. Presque tous les voyageurs que j'y ai rencontrés partagent mon avis, et j'en ai vu peu qui, après avoir examiné les objets les plus remarquables qui s'y trouvent, eussent pu se décider à passer une semaine de plus à Venise, malgré tous les attraits et tous les plaisirs de la place Saint-Marc.

LETTRE XLIII.

Départ de Venise. — Mestre. — Trévise. — Bassano. — Trente. — Tyrol. — Patriotisme des habitans. — Botzen. — Brixen. — Brenner. — Steinach. — Joseph Nagel. — Inspruck. — Saltzbourg. — Munich. — Remarques générales.

Munich, juin 1815.

Fatigués de rester renfermés dans Venise, et soupirant encore une fois après les bois et la verdure, nous louâmes une gondole, et retournâmes à Mestre, d'où nous nous rendîmes à Trévise, par une contrée charmante et bien cultivée, qui nous dédommagea de l'ennui que nous avions éprouvé pendant la dernière partie de notre séjour à Venise.

Trévise est une ville ancienne fort considérable. Les rues en sont larges et bien pavées, et la plupart des maisons sont ornées de colonnes à l'extérieur.

Nous vîmes ensuite Bassano qui est dans une

position délicieuse à l'extrémité d'une vallée étroite à douze milles au nord de Vicence, et qui est arrosée par la Brenta qui passe à Padoue et se décharge dans les lagunes de Venise. C'est la patrie du fameux peintre Giacomo di Ponte, connu sous le nom de Bassan, et de ses quatre fils. La ville est ornée d'une très-belle cathédrale, qui contient quelques bons tableaux de ce grand peintre, d'un grand nombre d'édifices publics, et de maisons particulières d'une grande beauté. Le pont sur la Brenta fut d'abord construit sur les dessins de Palladio; mais il fut entièrement détruit par les grandes inondations, en 1748. Le pont actuel a été bâti d'après les plans de Barthélemi Tarrari.

En allant à Trente, nous passâmes par Primolano, joli village qui est à l'entrée de la vallée de Trente. La route qui y conduit est l'une des plus agréables de l'Italie: elle est entourée d'un côté par les Alpes, dont les sommets gigantesques, couverts d'une neige éternelle, présentent dans tous les temps un spectacle grand et sublime; de l'autre, tout respirait la fraîcheur et les plaisirs du printemps. Les paysans faisaient retentir l'air de leurs chansons joyeuses; ils sem-

blaient éprouver l'influence de la saison, et sentir la beauté du sol qu'ils habitaient. Rien n'offre un contraste plus frappant que les sites de cette route. Ici s'élèvent jusqu'aux nues les emblèmes terribles de l'hiver; là, brillent dans la plaine les beautés riantes du printemps et de l'été.

La chaîne des montagnes que nous traversâmes près de Primolano forme les limites majestueuses qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Trente est une petite ville forte, dans une position agréable au milieu d'une vallée fertile. Ses rues sont larges, régulières, bien pavées, et d'une propreté remarquable, étant arrosées par les nombreuses branches de l'Adige, sur les rives duquel elle est bâtie. Nous descendîmes à l'hôtel de l'Europe, qui passe pour le meilleur hôtel de la ville. La proximité de l'Allemagne est cause qu'on retrouve parmi les habitans les mœurs de cette nation plutôt que celles de l'Italie; et leur langue est une espèce de patois, mais ils comprennent tous très-bien l'allemand. Nous vîmes l'évêché et la salle où se tint le fameux concile de 1545 à 1563, dont les décrets ont exercé une influence si despotique sur les opinions religieuses d'une grande

partie de l'Europe. Quoique cette congrégation ait commencé par se rassembler dans la cathédrale, ses sessions se tinrent généralement dans l'église de *Santa-Maria maggiore*, et l'on voit encore un tableau qui représente le concile en plein synode. La cathédrale en elle-même n'est remarquable ni pour l'élégance ni pour la grandeur, et quoique son orgue soit fort beau, il est inférieur à celui de l'église de *Santa-Maria maggiore*. L'air est fort salubre, quoique le voisinage des Alpes occasione des froids très-vifs pendant l'hiver, et des chaleurs excessives dans l'été.

De Trente, nous allâmes par une bonne route à Botzen. Nous remarquâmes, chemin faisant, que les Tyroliens ne négligent pas la culture de leurs terres, et leurs travaux sont bien récompensés par la fertilité du sol. Les hommes sont en général grands et robustes, et les femmes d'une figure agréable. Le patriotisme paraît être leur vertu dominante; ils ont les Français en horreur, tandis qu'au contraire ils estiment et respectent les Anglais. Botzen est une petite ville située sur la rivière d'Eisach, et entourée de hautes montagnes couvertes de vignes. Elle

a un château fort, et les maisons, quoique peu élevées, sont en général assez bien bâties. La cathédrale contient quelques bons tableaux; mais à cette exception près, la ville n'offre rien qui puisse piquer la curiosité du voyageur.

Une suite continuelle de sites variés et charmans, nous accompagna depuis Botzen jusqu'à Brixen, petite ville située sur l'Eisach, et entourée d'un côté par de hautes montagnes couvertes de bois, et de l'autre par des plaines fertiles. Les maisons sont hautes en général, et les rues propres et régulières. La cathédrale est décorée de plusieurs bons tableaux. Le plus bel édifice de la ville est une académie pour l'éducation des jeunes Anglaises. Le maître de la poste, à l'auberge où nous relayâmes, était grand amateur de tableaux; il en avait une collection passable, qu'il paraissait très-fier de montrer. De là nous allâmes à Brenner, village situé sur une haute montagne, d'où nous jouîmes de la plus belle vue de toute la contrée environnante.

La route de Brenner à Steinach est si mauvaise, que nous fûmes obligés de prendre un plus grand nombre de chevaux, afin de pouvoir traverser les montagnes qui, dans leurs masses

irrégulières, offrent un mélange continuel du beau, du sublime et du pittoresque. Près de la grande route, nous remarquâmes une inscription annonçant que cet endroit était l'emplacement de deux villes romaines dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges. A Steinach, petit village situé au milieu d'un site aussi sauvage que pittoresque, nous descendîmes à la seule auberge de l'endroit, qui est tenue par Joseph Nagel; qui se fait une grande réputation par la bravoure qu'il montra en maintes circonstances, pendant la dernière guerre. Il nous fit voir, avec une noble fierté, une médaille d'or dont l'empereur d'Autriche l'a honoré. Il nous dit, en parlant du célèbre Hofer, qu'il fut fusillé par les Français à Milan, et il le peignit avec la plus grande chaleur, comme un brave soldat, l'idole de ses compatriotes, sur lesquels il possédait une si grande influence, qu'il ne fallait que sa présence pour les exciter à se lever en masse contre leurs tyranniques oppresseurs. Il nous dit, entre autres détails, qu'il croyait que l'épée qu'Hofer avait eu l'honneur de recevoir de l'empereur d'Autriche, avait été portée en Angleterre. Ce même Hofer fit partie de la dé-

putation envoyée à l'empereur d'Autriche, pour le prier de ne plus faire de levées dans le Tyrol. Sa Majesté, comme je l'ai déjà dit, reçût la députation avec beaucoup de bonté, et lui accorda sa demande. Notre hôte lui assura que ses compatriotes étaient si attachés au gouvernement paternel sous lequel ils vivaient, qu'aucun autre n'eût pu réussir à ébranler leur attachement pour un monarque qu'ils aiment si vivement.

De Steinach, nous allâmes à Schonberg, et des fenêtres de l'auberge où nous nous arrêtâmes, nous jouîmes de la vue du paysage le plus romantique. Nous prîmes ensuite la route d'Inspruck, qui est assez bonne, quoiqu'une partie en soit rude et montagneuse. Les portes de cette ville sont fort belles ; elle renferme deux palais magnifiques, dont l'un est orné d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de peinture ; et dans la place publique, on voit une belle colonne, avec une statue équestre de l'archiduc d'Autriche. La ville contient encore une université, une école publique et une belle salle de spectacle. On nous montra l'endroit où les Tyroliens rencontrèrent et battirent les Français. C'est près d'un fort beau pont de pierre. Ce qui rend cette

bataille remarquable, c'est la manière dont les Tyroliens étaient armés : indépendamment du désavantage de combattre des troupes régulières, ils n'avaient pour toutes armes que des piques, des fourches et des pistolets; cependant leur noble et patriotique enthousiasme joint à la connaissance des localités, n'en triompha pas moins, des Français qui essuyèrent une perte considérable.

Cette ville n'est pas très-peuplée; elle ne contient que douze mille neuf cents âmes. Les habitans paraissent d'une constitution robuste, et les femmes sont d'une beauté remarquable, et se mettent avec beaucoup de goût.

D'Inspruck, nous nous rendîmes à Saltzbourg. La route présente les plus grands contrastes, offrant tantôt les plus beaux paysages, et tantôt de vastes et immenses solitudes. Avant d'arriver à Hoffner, la contrée nous parut bien cultivée : depuis cette ville jusqu'à Saltzbourg, elle paraît nue et stérile. Hoffner est une ville qui n'offre absolument rien de remarquable que la douane de Bavière, en face de laquelle nous descendîmes dans une auberge dans laquelle nous conseillons fortement aux voyageurs de ne pas s'arrêter, à moins d'une nécessité absolue. Saltzbourg est

située sur la Salza, et est une ville considérable; les maisons sont en général hautes et bâties en pierre à la manière italienne. Sa position est fort agréable. Le château est construit sur un roc très-escarpé. La cathédrale mérite de fixer les regards. Elle est située dans une belle place, appelée *der Domplatz*, et est bâtie en pierres de taille, sur le dessin de Saint-Pierre de Rome. Elle est ornée d'une statue de la Vierge en bronze, bien exécutée, mais d'une grandeur peut-être trop colossale; elle contient aussi beaucoup de beaux tableaux.

Le palais de l'évêque est un bâtiment vaste et spacieux, situé près de la cathédrale. On nous montra les appartemens que l'ex-impératrice de France, Marie-Louise, habita avec son fils, ainsi que ceux de Bonaparte. Ils étaient tous meublés avec la plus grande magnificence. Tout est à si bon marché dans cette ville, que pour une personne qui désire joindre l'économie à l'agrément, il n'est point de séjour préférable à celui de Saltzbourg. Avec une très-petite fortune, on peut jouir ici de tous les agrémens de la vie, car les habitans n'ont pas encore été corrompus par les exemples de rapacité et d'extravagance que l'en-

nemi leur a donnés pendant qu'il était maître de la ville, consumant les ressources du peuple malheureux en fêtes et en débauches continuelles. Telle ne fut pas la conduite du brave et excellent Moreau pendant qu'il commanda à Saltzbourg; et ses nobles et généreux efforts pour adoucir et alléger les rigueurs de la guerre, et pour mettre un frein aux excès de ses officiers, ont inspiré aux habitans la plus vive reconnaissance. Le palais dans lequel le Prince héréditaire de Bavière demeure actuellement, est un vaste édifice d'où la vue s'étend sur le fleuve et sur les environs de la ville.

Nous admirâmes particulièrement les portes d'un passage qui venait d'être percé à travers la montagne dite le Mönchsberg, et cette entreprise difficile a été exécutée avec beaucoup de succès. Elle fut dirigée par l'évêque de Saltzbourg, et l'on voit à l'entrée un buste de ce prélat, avec cette inscription heureuse: *Te saxa loquuntur.* Au-delà de ces portes est une promenade qui est le rendez-vous favori des habitans, et où des bancs sont placés de distance en distance pour leur commodité. Parmi les autres édifices publics qui ornent cette ville, les plus remarquables sont:

l'église appartenant à l'Université, et les églises de la Sainte-Trinité, des Franciscains et de Saint-Sébastien. Le cimetière de cette dernière église est fort beau, et d'une vaste étendue. Le théâtre de cette ville, sans être très-grand, est bien bâti, et l'intérieur en est orné avec beaucoup d'élégance. Lorsque nous y allâmes, la salle était fort pleine, et entre autres personnes de distinction, nous remarquâmes le Prince et la Princesse héréditaires de Bavière. La bibliothèque, qui contenait autrefois beaucoup d'ouvrages précieux, a été dépouillée, pendant la révolution, de la plus grande partie de ses trésors.

On rapporte une anecdote d'un marchand de vin, demeurant dans le *Dom-Platz*, qui, voulant se concilier la faveur des Français, ou étant lui-même infecté de principes révolutionnaires, les reçut avec des cris de joie, et aussitôt après leur arrivée leur présenta plusieurs muids de vin, pour lesquels il ne voulut point recevoir d'argent. Mais cette libéralité fut appréciée comme elle le méritait. Lorsque les ennemis furent obligés de quitter la ville, ils lui témoignèrent leur reconnaissance en défonçant ses pièces de vin, et en les vidant dans les rues.

La route de Saltzbourg à Munich est montagneuse et l'une des plus mauvaises de la Bavière, quoique ce ne soit pas faute de péages. Mais pour compenser en quelque sorte ces désagrémens, elle est remplie de sites pittoresques. Nous fûmes particulièrement frappés de la belle situation du village d'Obing, et d'une petite ville appelée Waging.

A notre arrivée à Munich, nous descendîmes au *Schwarze Adler* (à l'Aigle noir), hôtel qui nous parut réunir tous les agrémens possibles. Munich est une ville considérable, située sur l'Iser. Les maisons sont hautes; mais les rues, quoique grandes, sont assez mal pavées. La principale place, appelée *der Gosse Markt*, est entourée de boutiques, et contient l'Hôtel-de-ville, qui est fort beau. Le Palais royal est le plus magnifique de tous les édifices de Munich. La simplicité de l'extérieur ne permet pas à l'étranger de se faire une idée de la magnificence de l'intérieur, qui est orné avec le plus grand luxe. La chapelle royale contient aussi quelques beaux tableaux, entre autres un chef-d'œuvre du célèbre Michel-Ange, qui excite l'admiratiou générale. Les casernes, qui sont à côté du palais, sont

fort grandes, et réunissent la beauté à la solidité.

Parmi les bâtimens remarquables, on peut ranger le vieux Palais, celui qui est occupé par le prince Eugène, ex-vice-roi d'Italie, et un grand nombre de belles maisons appartenant à la noblesse. Nous vîmes aussi avec plaisir l'Arsenal et la Cathédrale, qui n'a guère pour tout ornement que trois beaux tableaux. Parmi les églises, qui sont bâties dans un style d'architecture plus classique, celles de Saint-Augustin et de Saint-Pierre occupent le premier rang, et sont enrichies de plusieurs chefs-d'œuvre de peinture. Nous n'admirâmes pas moins l'hôpital, les écuries du Roi, l'école militaire et la bibliothèque royale. La galerie royale mérite aussi de fixer l'attention. Elle contient une collection choisie de tableaux des écoles flamande, allemande et italienne. Nous fûmes surtout frappés de trois productions de Murillos, représentant des groupes de jeunes mendians espagnols, qui, par la fidélité et la force de l'expression, me paraissent rivaliser avec ces fameux tableaux, sur le même sujet, qui se trouvent dans la collection de Dulwich. Dans le peu d'ouvrages que j'ai vus de ce célèbre peintre espagnol, j'ai toujours admiré cette chaleur de

coloris, cette vérité et ce naturel qui caractérisent son pinceau. Cet établissement est situé sous la colonnade dans le *Hof-Garten*, emplacement convenable et très-bien disposé.

Il y a deux théâtres à Munich qui sont tous deux fort beaux, et dont les acteurs sont excellens. L'un, appelé le Théâtre de la Cour, est situé dans le Palais royal. La salle est richement décorée, les loges sont ornées avec beaucoup de luxe, et le plafond du foyer est peint avec goût. Elle est supérieurement éclairée, et c'est le rendez-vous général de toute la noblesse. L'autre salle, qui est peut-être un peu moins belle, est près de l'*Iser-Thor*; l'extérieur est convenable, mais elle n'a presque pas d'ornemens intérieurs. Elle est principalement fréquentée par la moyenne classe; mais je n'en ai pas trouvé les acteurs inférieurs à ceux du Théâtre Royal.

Les environs de la ville sont animés par des jardins et par une foule de lieux d'amusemens publics. Parmi les premiers, on distingue surtout le *Hof-Garten*, et celui appelé le Jardin Anglais, parce qu'il est dessiné à l'anglaise. Les promenades sont délicieuses; des bancs sont placés dans chaque allée, et ces jardins sont fré-

quentés par la meilleure compagnie. L'Iser, qui n'est pas moins remarquable par la limpidité de ses eaux que par la rapidité de son cours, traverse le Jardin Anglais, sous un beau pont, qui conduit à une foule d'allées romantiques, au milieu de nombreux arbustes, et le long des rives du fleuve. Ce jardin charmant a été dessiné par le célèbre comte Rumford, et fait beaucoup d'honneur à son goût. A l'entrée, sont deux cafés qui sont tenus par des Français, et où se rassemblent les politiques de cette nation.

A Nymphenbourg, qui n'est qu'à un quart de lieue de la ville, est le beau château de plaisance du Roi de Bavière, avec de magnifiques jardins. Les promenades qui conduisent au village de Paesing et au jardin d'Osterwalde sont fort agréables et très-fréquentées.

Les dames de Munich sont en général d'une figure agréable, et le goût préside à leur toilette. Les habitans sont fort vifs et sont passionnés pour la danse. Dans les jardins que je viens de décrire, on peut admirer la valse dans toute sa perfection, et les dimanches et les jours de fête, ces promenades favorites sont remplies de tout le beau monde de la capitale. J'eus l'honneur de voir plu-

sieurs fois le Roi et la Reine, avec quelques-uns des jeunes Princes de la Famille Royale, se promener sans aucune suite et sans aucun appareil dans le Jardin Anglais. Sa Majesté avait ordinairement un habit bleu, un chapeau rond, et ne portait d'autres marques de distinction qu'un petit ruban noir bordé de blanc qui était attaché à l'une des boutonnières de son habit. La Famille Royale est affable et bienfaisante, aussi est-elle adorée du peuple.

J'ai vu l'ancien Vice-Roi d'Italie se promenant avec la Princesse de Bavière, son épouse, dans un carrosse ouvert traîné par quatre chevaux blancs. Sa présence semblait exciter un vif intérêt, à en juger par les marques de respect qu'on lui prodiguait partout à son passage.

LETTRE XLIV.

Départ de Munich. — Arrivée à Augsbourg. — Galerie de tableaux à l'auberge. — Description de la ville. — Arrivée à Dettingen. — Horrible attentat. — Bataille de Hochstädt. — Ulm. — Le général Mack. — Geisslingen. — Arrivée à Stuttgard. — Description de la ville et de ses environs. — Ambassadeur anglais.

Stuttgard, mai 1815.

En quittant Munich, nous contemplâmes avec ravissement le charmant spectacle qui se développait à nos regards. Les deux côtés de la route sont ornés de maisons de campagne et de jardins superbes qui prouvent le goût et l'industrie des habitans. Le pays paraissait devenir plus fertile à mesure que nous approchions d'Augsbourg, ville considérable, située au milieu d'un paysage de la plus grande beauté. C'est une place forte, et elle a un air antique,

à cause du grand nombre de maisons qui sont bâties avec des toits en pointe, suivant la mode des treizième et quatorzième siècles; mais dans les principales rues, la plupart des maisons sont construites dans le goût moderne. Nous descendîmes au *Drei-Mohren*, qui passe pour le meilleur hôtel de la ville. Nous nous amusâmes beaucoup de l'originalité de notre hôte, qui est grand amateur de peinture, et qui a une galerie qu'il montre aux voyageurs. Elle contient quelques copies passables des tableaux des grands maîtres: mais ce qui nous divertit le plus, ce fut un catalogue qu'il nous présenta, et qui était censé être écrit en anglais ; mais c'était la rapsodie la plus ridicule et la plus comique qu'on puisse s'imaginer. Je suis fâché de n'avoir pas gardé de copie de cette pièce vraiment curieuse, car je suis sûr qu'on ne l'aurait pas lue sans plaisir. Les édifices les plus remarquables de cette ville sont : le Palais où résidaient autrefois les évêques, l'Hôtel-de-ville , qui contient quelques beaux tableaux, et la Cathédrale dont les fenêtres sont richement peintes, et où l'on trouve des inscriptions curieuses. Les principales rues sont ornées d'un grand nombre de fontaines, dont plusieurs

sont fort jolies, et surmontées de statues de bronze.

Dans cet endroit nous eûmes le bonheur de rencontrer le comte de Sunderland *, qui était accompagné du révérend M. Ward, et de l'honorable M. Perceval. Cette rencontre nous fut d'autant plus agréable que nous avions déjà passé quelque temps à Vienne dans leur société; et nous convînmes de faire route ensemble jusqu'à Stuttgard. En sortant d'Augsbourg, nous remarquâmes que, quoique le pays ne fût pas aussi fertile que celui que nous venions de traverser, la culture n'y était cependant pas négligée.

Nous ne fûmes pas peu surpris, en entrant à Dettingen, de trouver la ville remplie d'Autrichiens qui se dirigeaient vers les frontières de la France. L'hôtel même où nous descendîmes était rempli d'officiers de la suite de l'Archiduc d'Autriche qui était attendu à chaque instant.

Le maître de la poste nous montra ici la marque d'une balle qui avait été dirigée contre le Roi de France actuel, pendant qu'il était à l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue. Heureuse-

* Aujourd'hui marquis de Blandford.

ment la balle n'atteignit pas Sa Majesté, et entra dans l'encadrement de la fenêtre. Il est surprenant que, quoique cette horrible tentative ait eu lieu en plein jour, on n'ait pas encore pu en découvrir l'auteur.

Nous étions tous dans la plus grande impatience de voir l'endroit où s'est livrée la célèbre bataille de Hochstädt. C'est à environ deux milles et demie de la ville. Cette excursion fut pour nous d'autant plus intéressante, que nous étions accompagnés d'un noble descendant du héros de cette journée mémorable, qui semblait éprouver toutes ces sensations fières et délicieuses qu'un semblable spectacle était bien propre à éveiller dans son âme. Un moulin bâti sur une branche du Danube, indique la place où l'on se battit avec le plus de fureur et d'acharnement. La plaine, théâtre d'un si sanglant carnage, est maintenant couverte de champs de blé, et je me rappelai vivement ces beaux vers du poëte :

« Scilicet et tempus veniet, cùm finibus illis
« Agricola, incurvo terram molitus aratro,
« Excsa inveniet scabrâ rubigine pila ;
« Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
« Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris. * »

* « Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons

La première ville que nous traversâmes ensuite fut Ulm, ville considérable, située sur le Danube. La hauteur des maisons, dont les toits sont peints, lui donne un air d'antiquité. Nous logeâmes à *das Rad*, excellente auberge, où nous fûmes fort bien sous tous les rapports. La Cathédrale est un beau monument d'architecture gothique. L'intérieur, qui est regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre, est fort vaste et supérieurement décoré. Il a, dit-on, deux cents pieds de long sur quatre-vingt-douze de large. L'Hôtel-de-ville et la Bibliothèque publique n'ont plus rien de remarquable, depuis qu'on a enlevé tout ce qui s'y trouvait de précieux.

Cette ville est célèbre dans les annales de la dernière guerre, pour avoir été rendue aux Français par le général Mack, lorsqu'elle avait une garnison de trente-six mille hommes. On a formé différentes conjectures sur la conduite de ce général : il a été universellement blâmé, et même

---

« Où dorment les débris de tant de bataillons,
« Heurtant avec le soc leur antique dépouille
« Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille :
« Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
« Et des soldats romains les ossemens rouler. »

Delille, *Géorgiques*, liv. 1er.

regardé comme un traître. A en juger cependant d'après une conversation que j'eus avec un ancien habitant, je croirais que ses fautes proviennent plutôt de son incapacité, comme général, que d'une noire perfidie et d'une horrible trahison.

Nous allâmes par une bonne route d'Ulm à Geisslingen, et trouvâmes cette partie du pays plus pittoresque et mieux cultivée qu'aucune de celles que nous venions de traverser. Au milieu de plaines riantes s'élevaient de jolis villages; la figure épanouie, l'air de contentement des habitans, semblaient à l'unisson de la fraîcheur du paysage au milieu duquel ils demeuraient; tout enfin se réunissait pour nous rappeler les parties d'Italie que nous avions le plus admirées.

Geisslingen n'est qu'une petite ville qui se compose presque entièrement d'une longue rue irrégulière. A peine étions-nous descendus à l'hôtel, que la salle fut remplie de femmes qui venaient nous offrir des jouets d'enfans en os et en ivoire, qui sont faits ici dans la plus grande perfection, et qui forment en effet l'une des principales branches du commerce de cette ville.

Le pays continua à nous paraître de plus en

plus fertile jusqu'à Stuttgard, où nous descendîmes au *Römische - Kaiser* , qui passe pour le meilleur hôtel de la ville. Il est situé sur le *Graben* , absolument en face de la maison de l'ambassadeur anglais. Stuttgard est une ville considérable et bien bâtie, située sur le Necker, qui est traversé par un pont d'une forme très-élégante. Parmi les beaux édifices, le plus saillant est le Palais-Royal, dans une position charmante, près d'un parc immense. C'est un bâtiment d'une noble architecture; l'intérieur est de toute magnificence, et plusieurs des appartemens sont remplis de productions des peintres les plus célèbres, ainsi que d'un grand nombre de belles statues. Des fenêtres du palais, la vue s'étend sur les environs de la ville, et embrasse même dans l'éloignement les bosquets de *Mon Repos*, résidence favorite de la reine, dont j'aurai bientôt occasion de parler. Ces scènes charmantes se multiplient dans une foule de glaces distribuées autour des appartemens. Nous fûmes fort surpris de voir dans quelques salons un grand nombre de tableaux et de gravures représentant les victoires des Français sur les Allemands, sujets qui ne paraissaient pas de nature à faire naître

des idées fort agréables dans l'âme de Sa Majesté. On nous montra les appartemens de la reine qui, quoique inférieurs aux premiers en magnificence, sont ornés avec plus de goût et mieux entretenus. La broderie élégante des paravents et des fauteuils fixa notre attention, et nous apprîmes que c'était l'ouvrage de la reine elle-même, dont les habitans ne parlent jamais que dans les termes de la plus vive affection. On nous conduisit aussi à la volière, qui est une grande chambre remplie d'oiseaux fort rares de toutes les parties du monde.

Le vieux palais est situé à peu de distance de la résidence de Leurs Majestés; c'est un grand édifice où sont aujourd'hui les bureaux du gouvernement. L'Hôtel-de-ville, les casernes, la cathédrale, sont ensuite les bâtimens les plus remarquables. Nous allâmes le soir au spectacle, qui est près du nouveau palais. La salle, sans être grande, est d'une forme agréable. Les acteurs paraissaient assez bons, et l'assemblée était nombreuse et bien composée.

La ville renferme plusieurs jolies promenades, particulièrement celles qui sont dans le voisinage du palais.

sonne, joint le charme non moins puissant de la voix la plus mélodieuse.

LETTRE XLV.

Départ de Stuttgard. — Manheim. — Description de la ville d'Heidelberg. — Francfort-sur-le-Mein. — Promenades et environs. — Giessen. — Wabern. — Aventure de Jérôme Bonaparte. — Arrivée à Cassel. — Description de cette ville et de ses environs. — Palais de Wilhelmshöhe. — L'Électeur de Hesse-Cassel. — Départ pour Münden. — Un seul fiacre dans cette ville. — Göttingue. — Etat de l'université. — Brügge. — Hildesheim. — Hanovre et ses environs. — Zell. — Lunebourg. — Hambourg. — Ses habitans. — Anecdote. — Commerce. — Climat.

Hambourg, juin 1815.

La route de Stuttgard à Hambourg n'est pas invariablement bonne : la partie que nous en trou-

vâmes la meilleure, fut de Stuttgard à Heidelberg.

Manheim est une ville considérable, située au confluent du Rhin et du Necker. Elle a un beau marché et fait un grand commerce en toile et en tabac. On y compte environ 22,000 habitans. Son plus grand ornement est la cathédrale, qui est d'une élégante architecture. On admire aussi le palais, grand bâtiment qui a beaucoup souffert du bombardement de 1795. Je ne mentionnerai que brièvement les autres édifices publics de cette ville qui méritent quelque attention : ce sont l'Arsenal, la Monnaie, la Fonderie de canons, le Théâtre, le Jardin de Botanique, l'Observatoire et l'Académie.

Les habitans de Manheim paraissent actifs et industrieux. Leurs rendez-vous favoris sont les jardins du palais et le pont sur le Necker.

De Manheim nous arrivâmes promptement à Heidelberg, petite ville, mais jolie et régulièrement bâtie, et dans une position des plus agréables.

La route ne nous offrant rien qui pût nous retenir, nous nous rendîmes à Francfort-sur-le-Mein, ville considérable, généralement bien bâtie, quoique en plusieurs endroits on y trouve

des maisons dont l'air d'antiquité forme un contraste frappant avec la légèreté élégante des édifices plus modernes. Parmi les plus beaux bâtimens sont la Cathédrale, l'Hôtel-de-ville, où l'on voit les portraits de tous les empereurs d'Allemagne, le palais du prince de la Tour Taxis, la Bourse, l'Hôpital et le Casino. Du pont, construit sur le Mein, on a une vue délicieuse. Le commerce de cette ville est très-florissant et compte un grand nombre de négocians riches et entreprenans. Il contient une population de près de cinquante mille habitans, sans y comprendre environ six mille Juifs qui, avant la révolution française, étaient assujettis à un grand nombre de règlemens restrictifs, maintenant abolis.

La ville est embellie d'un grand nombre de promenades charmantes. Les plus fréquentées sont celles autour des remparts, et d'autres situées dans les environs. On trouve de très-beaux jardins dans le voisinage de la ville. Le plus remarquable est celui de M. Bethmann; il a un riche ornement dans les statues des Grâces, ouvrage du ciseau de Canova. Le grand commerce de cette ville y rend deux foires nécessaires.

L'une se tient aux fêtes de Pâques, l'autre en août ou septembre ; et ces deux époques sont consacrées aux plaisirs et à la gaîté.

En allant de Francfort à Cassel, nous passâmes par Giessen, place qui n'est remarquable que par le tombeau du fameux Werther, et par la fontaine construite en l'honneur de sa Charlotte.

De Giessen nous allâmes à Wabern, petite ville où se trouve un palais qui était autrefois la résidence du vieux électeur. On nous y dit que Jérôme Bonaparte, alors encore roi de Westphalie, visita cette place en faisant sa retraite devant l'armée des Cosaques, et y resta assez de temps pour réunir ses partisans ; mais voyant qu'il n'avait de sûreté à attendre que dans la fuite, il emprunta une voiture au maître de poste, et la chargea d'un si grand nombre d'officiers, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, qu'elle se rompit à peu de distance de la ville. Il n'en arriva aucun accident sérieux. Sa Majesté fit dételer les chevaux, et montant précipitamment sur l'un d'eux, s'éloigna au grand galop d'un endroit où il pouvait y avoir quelque danger. Il feignit pourtant de ne rien craindre,

et eut soin d'ordonner à ses domestiques de veiller avec grand soin à la conservation de ses bagages.

La route de Wabern à Cassel est fort bonne et riche en paysages enchanteurs. Ce qui contribue le plus à sa beauté, c'est une vue de Wilhelmshöhe dans le lointain, palais superbe et romantique, appartenant à l'archiduc.

Cassel est une grande ville située sur la Fulde. Elle se divise en vieille et nouvelle ville. Cette dernière est très-bien bâtie, mais l'autre lui est fort inférieure.

Cassel a un nouveau palais royal, magnifique, édifice, entouré de hautes colonnes d'ordre ionique. L'intérieur en est meublé avec goût et splendeur. L'ancien palais a été presque entièrement détruit par un incendie; mais on s'empresse de le reconstruire. Il était dans un site très-favorable, ayant en face une belle prairie et offrant une vue aussi belle qu'étendue. Les environs de Cassel sont délicieux. Le superbe palais de Wilhelmshöhe et le grand jardin qui y est joint, leur donnent un double intérêt. Pour aller de Cassel à ce palais, qui n'en est pas très-éloigné, nous suivîmes une

avenue en droite ligne, bordée d'arbres. Le palais est bâti sur le haut d'un rocher, dans le style des temps chevaleresques, et sa vue fait véritablement naître dans l'âme des sentimens qui appartiennent à cette époque. Les appartemens, qui sont nombreux et magnifiquement meublés, sont ornés de tableaux de maîtres de l'école d'Italie. Le jardin, qui forme une espèce d'amphithéâtre, est distribué avec beaucoup de goût dans le genre anglais. Son étendue, sa beauté, ses superbes avenues et ses magnifiques chutes d'eau le rendent presque sans égal. D'une éminence située à son extrémité, nous eûmes une vue enchanteresse de Cassel et de ses environs. Près de là est une cascade très-curieuse, et un pont nommé le Pont-du-Diable. Pour achever de faire de ce jardin un véritable paradis, des oiseaux font entendre leur mélodieux ramage dans chaque bosquet : en un mot, il est presque impossible à l'imagination de se figurer un local plus délicieux sous tous les rapports.

L'électeur actuel est un prince d'un goût exquis. On nous assura qu'il faisait sans cesse des changemens judicieux et des améliorations dans

le palais et dans les jardins, et qu'il en surveille lui-même l'exécution.

La route de Cassel à Münden est fort mauvaise, surtout pendant les trois premiers milles en partant de Cassel. Les ornières profondes qui s'y trouvent brisèrent une roue de notre voiture, et nous gagnâmes Münden au petit pas, pour y faire les réparations nécessaires. Cette petite ville est située au confluent du Weser et de la Fulde. Nous étions à peine descendus à l'auberge, qu'un jeune officier de hussards vint nous inviter, de la part du colonel, à assister à un bal qui devait se donner dans la soirée pour célébrer le jour de la naissance de Sa Majesté le Roi d'Angleterre. Ce fut avec un vif sentiment de regret que nous nous trouvâmes dans l'impossibilité d'accepter cette invitation, notre départ étant fixé pour le lendemain à la pointe du jour.

Vers le soir, toute la ville fut en mouvement. Dans toutes les rues on voyait des coiffeurs et des marchandes de modes courir de maison en maison. Un fiacre, qu'on nous dit être le seul qui existât dans la ville, était en réquisition constante, et l'on avait un si impérieux besoin de ses

services, que, malgré l'état misérable des chevaux à demi affamés qui le traînaient, et quoique les glaces de la voiture fussent cassées, on le voyait continuellement rouler dans la ville. On était si empressé de profiter de l'occasion, que deux ou trois familles y prenaient place en même temps. Les habitans qui n'étaient pas invités à cette fête, étaient assis à leur porte pour jouir au moins de la vue des heureux mortels qui se transportaient d'une manière si brillante sur le lieu de la scène. Je ne pus voir sans sourire plusieurs de ces groupes. Les hommes ayant leur tête poudrée couverte d'un bonnet blanc, fumaient leur pipe d'un air flegmatique; tandis que les femmes portant des coiffures surchargées d'une profusion de rubans, oubliaient de temps en temps le tricot dont elles s'occupaient, pour jeter un œil d'envie sur celles qui passaient dans la voiture.

Göttingue, célèbre par sa riche et précieuse bibliothèque, est une belle ville située sur la Leine. Bien différente de beaucoup de petites villes d'Allemagne, on y trouve de grands édifices et des rues spacieuses, embellies par des plantations d'arbres. Elle renferme une

célèbre université, qui fut fondée en 1734 par le baron de Munchhausen, ministre d'Hanovre, dont le portrait se voit encore au premier étage de la bibliothèque, qui est la plus belle et la plus complète de toutes celles qui existent en Allemagne. Elle contient plus de cent trente mille volumes, parmi lesquels il se trouve plusieurs ouvrages curieux, entre autres une Bible écrite sur feuilles de palmier.

L'université est maintenant dans un état très-florissant. Elle est fréquentée par plus de huit cents écoliers. De ce nombre sont plusieurs jeunes Anglais d'une naissance distinguée, et qui sont accompagnés de leurs gouverneurs. Les étudians se sont fait une bonne réputation parmi les habitans, qui les estiment pour leur caractère paisible. Pendant que cette place était occupée par les Français, il s'élevait entre eux et les militaires des querelles fréquentes et sérieuses, parce qu'ils ne voulaient pas se laisser priver, par des troupes étrangères, des priviléges qui leur étaient assurés par l'usage constant des universités d'Allemagne. Nous allâmes voir le jardin de botanique qui contient une riche et curieuse collection de plantes. Les remparts of-

frent autour de la ville une belle promenade qui est fort fréquentée par les habitans.

Brügge fut la première ville où nous nous arrêtâmes après avoir quitté Göttingue. C'est une petite place de peu d'importance; mais les habitans en sont industrieux, et font un commerce considérable en toiles. Cette ville appartenait autrefois à la Prusse, et a été cédée depuis peu à l'Angleterre. La route de Brügge à Hildesheim est presque impraticable en plusieurs endroits, et les terres qui la bordent sont incultes et stériles.

Hildesheim, qui se divise en vieille et nouvelle ville, est fort ancienne et a été bâtie irrégulièrement. Elle contient peu d'objets dignes de remarque. On y voit un palais où résidait l'ancien évêque, et une cathédrale; mais ni l'un ni l'autre ne frappe les yeux par la beauté de son architecture. Les autres édifices publics sont l'hôtel-de-ville, la bibliothèque, etc. Nous remarquâmes pourtant, en traversant cette ville, de belles places et de belles promenades dans les environs.

De là, nous nous rendîmes à Hanovre, ville grande et considérable, située sur la Leine, qui

la traverse avec rapidité. Les maisons en sont construites d'après l'ancien style d'architecture. On y compte quinze mille sept cents habitans. Elle est ornée de plusieurs beaux édifices, du nombre desquels sont le palais du duc de Cambridge, l'élégant hôtel du général Walmoden, la cathédrale, l'opéra et la bibliothèque qui renferme plusieurs manuscrits précieux du célèbre Leibnitz.

Il existe de belles promenades dans les environs de cette ville. L'une d'elles s'honore des monumens de Leibnitz et de Werlof. Quoique Hanovre soit située au milieu d'une plaine sablonneuse, on voit des endroits bien cultivés, et de très-jolis jardins. Le plus beau est celui du général Walmoden. Il sert de promenade aux habitans d'un rang distingué. On doit remarquer aussi le jardin de *Neuhaus*, situé au centre d'un bois touffu, où les accens harmonieux du rossignol se font souvent entendre. *Herren-Hausen* et le jardin de la baronne de Decken sont ensuite ceux dont la beauté éclipse tous les autres.

Nous allâmes d'Hanovre à Zell, située sur la route d'Hambourg. La route est sablonneuse, la campagne stérile et sans aucun intérêt. Zell est

une petite ville baignée par l'Aller, et qui ne contient qu'environ cinq mille cinq cents habitans. Le palais royal est presque entièrement détruit, et il est inhabité depuis quelque temps. On dit que le gouvernement songe à le réparer, et nous vîmes une grande quantité de matériaux déposés à cet effet devant la porte.

La cathédrale renferme le tombeau de la reine Catherine Mathilde. La fonderie de canons et l'école d'équitation méritent d'être vues. Les promenades publiques les plus fréquentées sont les remparts autour de la ville et le jardin anglais. On nous assura que la société y est fort choisie, et que les habitans étant remplis d'attentions pour les étrangers, ceux-ci n'éprouvent aucune difficulté pour y être admis.

La route de Zell à Lünebourg traverse les fameuses bruyères de Lünebourg autrefois infestées par une bande de brigands qui avaient pour chef un boucher nommé Lenz. Lorsqu'il eut été pris et exécuté, la bande se dispersa, et l'on put voyager en sûreté sur cette route. Lünebourg est une grande ville fortifiée située sur l'Ilmenau. La place du marché est aussi belle que spacieuse, mais les bâtimens en sont d'un

aspect sombre et d'une architecture antique. La ville n'est pas très-peuplée, mais elle fait un commerce intérieur assez considérable avec Hambourg et l'Allemagne.

L'église de Saint-Michel est ornée d'un beau vaisseau d'or massif: elle contient aussi d'élégans mausolées de personnes de distinction de cette ville. Ses plus beaux édifices sont le palais, la bibliothèque et l'académie. Les remparts de la ville et les jardins situés près des portes sont très-fréquentés.

La route qui conduit au bac, située en face du *Zollenspicker*, est sablonneuse et fort négligée. La rivière a en cet endroit un quart de mille d'Allemagne de largeur, et les bateliers qui conduisent le bac sont très-adroits. Le voyageur descend directement à une auberge bien située; qui a une belle vue sur l'Elbe. De là jusqu'à Hambourg le voyage est très-agréable, le pays étant fertile et bien cultivé. La beauté et la variété de ce spectacle nous intéressaient d'autant plus que nous venions de quitter la contrée stérile qui se trouve sur l'autre rive de l'Elbe.

Les environs d'Hambourg présentent un ta-

bleau mélancolique des horreurs de la guerre. La route est couverte de débris de maisons; les arbres qui en faisaient autrefois l'ornement ont été coupés, et les haies qui formaient de jolis enclos ont disparu. L'industrie des habitans, l'état florissant de leur commerce, les mettront bientôt en état de réparer ces dommages; mais les maux qu'ils ont éprouvés se feront ressentir long-temps à la génération actuelle, et peut-être même à celle qui la suivra. A un demi-mille de cette ville, nous passâmes un autre bac; la rivière n'est pas aussi large en cet endroit. On trouve plusieurs bonnes auberges à Hambourg: les meilleures sont situées sur la promenade publique nommée *der Jungfern-Stieg*, sur les rives de l'Alster.

Cette grande cité commerçante se divise en vieille et nouvelle ville. Toutes deux sont à peu peu près de même grandeur. La plupart des maisons sont très-élevées, et leurs toits se terminent en pointe, ce qui leur donne un air sombre et antique. Elle est située sur l'Elbe et sur l'Alster. Cette dernière rivière entre dans la ville par plusieurs branches, et y forme un bassin élégant. Les fortifications sont étendues, et il y

a sur les remparts de belles promenades ornées de plusieurs rangées d'arbres. On y compte aujourd'hui environ cent vingt mille habitans; mais la population était beaucoup plus considérable avant la dernière guerre. Lors de l'entrée des Français, beaucoup de familles furent obligées de quitter leur patrie, et de chercher malgré elles un refuge sous une domination étrangère. Un grand nombre furent même forcées d'abandonner à l'ennemi tout ce qu'elles possédaient. Suivant une ancienne coutume, les portes de la ville se ferment tous les jours au coucher du soleil, et toute personne qui désire y entrer après ce temps, doit payer une somme qui augmente toutes les heures juqu'à minuit; après quoi personne n'y est plus admis sous aucun prétexte. La situation d'Hambourg est délicieuse, et l'on y trouve d'élégantes maisons et des jardins bien cultivés. Cette ville tire de grands avantages du voisinage de l'Elbe et d'autres rivières navigables, circonstance qui la range parmi les principales villes commerçantes d'Allemagne.

Une des plus belles promenades est le *Jungfern-Stieg*, situé près de l'Alster. Il s'y trouve

deux cafés où le Hambourgeois va fumer sa pipe, et où les gens à la mode vont prendre des glaces avant de faire une promenade en bateau sur l'Alster, ce qui est l'amusement général de toutes les classes des habitans. J'y entendis la conversation d'un groupe d'ouvriers. L'un deux disait en allumant sa pipe : « Grâce à Dieu, les Français sont partis, et nous pouvons fumer notre pipe. » * Peuple heureux à qui une bouffée de fumée de tabac peut faire oublier ses malheurs! Mais telle est la nature humaine, nous ne tardons pas à perdre le souvenir de nos infortunes; j'en puis donner pour preuve une anecdote que m'a rapportée un de mes amis. Il était logé à Hambourg à l'hôtel *Potocki* pendant la révolution française ; un jour qu'il était dans le café, occupé à regarder deux habiles joueurs de billard, il fut accosté par un Français très-bien mis, qui, après quelques observations sur le jeu, lui demanda : « Comment trouvez-vous notre cuisine ? » Mon ami fut très-étonné de cette de-

* Pendant que les Français étaient en possession de cette ville, il n'était permis à personne de fumer dans les promenades publiques.

mande, et ne revint de sa surprise qu'en apprenant que ce Français si bien vêtu et qui avait des manières si libres et si aisées, était un émigré, alors cuisinier dans cet hôtel, et qui, après avoir ceint le tablier et été au marché toute la semaine, reprenait le dimanche le rôle qu'il avait autrefois joué dans le monde, et était encore M. le marquis.

A environ un mille d'Hambourg se trouve Wandsbeck, charmant village qui est le principal ornement des environs, où l'on trouve de jolies maisons de campagne, de belles promenades champêtres; celles qui sont sur les bords de l'Elbe près d'Altona, sont les plus fréquentées.

Parmi les édifices qui embellissent Hambourg, il faut compter la bourse, qui fut construite sous la direction de M. Ramé; l'hôtel du comte Potocki, l'Hôtel-de-ville et l'Arsenal. Les plus belles églises sont la Cathédrale, dont l'architecture est superbe; St.-Nicolas, remarquable par un orgue qu'on croit le plus grand qui existe, et St.-Michel d'où l'on a la vue de toute la ville et de ses environs.

Nous visitâmes le théâtre qui est situé sur le *Kälbermarkt*: l'intérieur en est sombre et les

loges n'en sont ni élégantes, ni commodes. Le premier acteur tragique est Hertzfeld, dont le talent dédommage des inconvéniens de l'édifice. On donne des bals et des concerts au Vauxhall de Ramke.

Pendant une période de la guerre, Hambourg ne le cédait, dit-on, qu'à Londres et à Amsterdam pour l'étendue et la prospérité de son commerce. Son port est rempli de vaisseaux qui se trouvent à sec à la marée basse, mais qui n'en souffrent aucun dommage, le lit de la rivière étant fort doux. Le climat est rendu malsain par des pluies fréquentes, et par des rues étroites, où la population se trouve trop resserrée. Un grand nombre d'habitans que leur pauvreté oblige de loger dans des caves, souffrent beaucoup des inondations que la marée haute occasione en certaines saisons de l'année.

Les Hambourgeois regardent l'industrie comme la première des vertus. C'est pour cela que cette ville compte tant de riches citoyens dont un grand nombre paraissent déterminés à conserver le costume et les mœurs de leurs pères, comme leur esprit entreprenant. Les femmes sont d'une beauté remarquable, et fort attentives à la pro-

preté extérieure et à la convenance de leur mise. Les habitans d'Hambourg ne furent jamais renommés par la pureté de leurs mœurs ; mais leur corruption semble s'être augmentée à un degré choquant depuis la révolution française. Il faut espérer que le gouvernement rétabli cherchera à détruire quelques-uns des séminaires de vices qui pullulent aujourd'hui dans cette ville.

Les règlemens relatifs aux pauvres méritent cependant des éloges particuliers. Par les efforts louables d'un corps d'environ deux cents habitans des plus respectables, on a, depuis quelques années, procuré de l'ouvrage aux classes inférieures, rendu la santé aux malades, donné de l'instruction aux ignorans, et banni des rues la mendicité. Ces heureux effets sont dus à des lois humaines, bienfaisantes, judicieuses, et seront ressentis aussi long-temps qu'on suivra un plan si conforme aux règles d'une saine politique.

Nous devions nous rendre d'Hambourg dans la capitale du Danemarck. Le Holstein est en partie fertile, en partie stérile et sans intérêt. La route est fort sablonneuse et n'offre que très-peu de points de vue agréables. Les villes se composent en général de maisons bâties en briques rouges,

dont les volets sont peints en vert, ce qui leur donne un air d'élégance et de propreté. Les habitans paraissent d'une bonne constitution, sont industrieux et ont une bonne réputation. Ils sont attachés à leur souverain, et leur esprit patriotique est bien connu.

Le Roi avait transféré la banque d'Altona à Copenhague, afin de réunir les billets de banque du Holstein et de Zélande, les derniers étant toujours au-dessous du pair, tandis que les autres conservaient leur valeur primitive. Les habitans du Holstein n'approuvèrent pas cette mesure : ils convoquèrent une assemblée et déterminèrent d'envoyer au Roi une députation pour lui en demander la révocation, en offrant de payer la somme de un million deux cent mille dollars pour obtenir cette faveur royale. Sa Majesté accueillit très-bien la députation, et lui accorda sa demande.

L'établissement militaire du Danemarck, pendant la dernière guerre, était de vingt-six mille hommes, non compris huit mille Danois qui servaient contre la Suède. Cette puissance pourrait mettre sur pied soixante mille hommes en cas de nécessité.

Les maîtres de poste ont ordre de ne donner des chevaux aux voyageurs qu'après avoir examiné leurs passe-ports; mais ils n'exécutent pas cette ordonnance à la lettre. La poste est si bien servie, que les lettres arrivent de Hambourg à Copenhague en cinquante heures. Chaque postillon doit faire constater sur un livre dont il est porteur, l'heure de son départ et celle de son arrivée, et les règlemens sont si stricts qu'il est obligé de payer une amende de douze skillings de Danemarck par chaque quart d'heure de retard sur le temps qui lui est fixé pour le voyage.

Nous ne fûmes retenus qu'un instant à la douane de Pinneberg, petite ville qui n'offre presque rien qui puisse intéresser le voyageur. Sleswig ne consiste guère qu'en une seule rue très-longue. Nous passâmes près du palais du comte Gottorp. Placé dans une situation charmante, entouré d'un canal, et ayant une petite route pour avenue, il a l'air d'une forteresse en miniature. En nous éloignant, nous eûmes, des éminences qui parsèment la route, plusieurs beaux points de vue. Nous continuâmes à traverser de petites montagnes jusqu'à Apenrade. Le pays est bien cultivé et produit

une grande quantité de blé. Nous eûmes le plaisir de voir pour la première fois la mer Baltique, d'une hauteur qui est à l'entrée de la petite ville d'Apenrade, située sur le golfe que forme cette mer. Nous aperçûmes de beaux sites agrestes à travers les percées des bois qui l'entourent. Dans la soirée, notre hôte nous fit voir deux grands appartemens remplis de tableaux qu'il avait peints lui-même, sans avoir jamais pris de leçons de peinture, et autant que j'en puis juger, ils offraient une preuve honorable de ce que peuvent le travail et le goût.

A peu de distance de la ville de Snoghœ, sur une éminence, nous vîmes les ruines d'un grand palais qui fut brûlé par les Espagnols pendant la dernière guerre. Le Prince héréditaire de Suède y demeurait, et ce ne fut pas sans difficulté qu'on le sauva de la fureur des flammes. Heureusement le feu fut découvert à temps par un peintre qui donna l'alarme sur-le-champ, de sorte qu'aucun de ceux qui s'y trouvaient n'en fut victime; mais presque tout le précieux mobilier du palais fut la proie des flammes.

Nous allâmes à Middelfahrt en traversant le petit Belt qui, en cet endroit, n'a qu'un demi-mille

d'Allemagne de largeur. Le courant en est fort rapide; mais le bac étant en bon état, et les bateliers habiles, nous fîmes le passage en une demi-heure, quoiqu'il fît un tel calme qu'on fut obligé de ramer la moitié du temps. Nybourg, où nous nous embarquâmes pour traverser le grand Belt, est une grande ville qui renferme de beaux édifices, mais où la population est peu nombreuse. Le commerce y est fort languissant, et tout y offre un aspect de tristesse et d'ennui. Les paquebots sont du port de 60 tonneaux, solidement construits, et montés par d'habiles matelots. Ils mettent à la voile le dimanche, le lundi et le mercredi à huit heures du matin. Les voitures et les chevaux doivent être envoyés à bord une heure avant l'instant du départ, et il est à propos que les passagers s'y rendent dès que la cloche du quai les appelle; car on fait voile par tous vents, et malgré les gros temps et les tempêtes auxquelles on est exposé pendant l'hiver, il est rare qu'un paquebot fasse naufrage. Nous nous arrêtâmes quelque temps à la poste de Ringsted, afin de pouvoir nous rendre à l'église qui en est voisine, et de voir les tombeaux des rois Canut et Eric; mais il n'en reste qu'une grande pierre qui

porte une inscription. Les murailles de l'église sont chargées de quelques anciens bas-reliefs. Rœskilde fut la dernière ville par où nous passâmes avant d'arriver à Copenhague. Dans sa cathédrale sont les tombeaux des Rois de la maison de Danemarck.

Les aubergistes de la Zélande se font remarquer par leur conduite grossière et malhonnête avec les étrangers. Ils les reçoivent avec indifférence et froideur, quoiqu'ils leur fassent payer un prix exorbitant pour tout ce qu'ils leur fournissent. Ils affectent beaucoup de patriotisme et n'épargnent pas les invectives contre la plupart des nations de l'Europe. Les auberges n'ont pas d'enseigne à leur porte ; elles sont connues sous le nom du propriétaire. La route de Rœskilde à Copenhague est fort bonne et bordée d'un grand nombre de maisons de campagne. Les habitans ont cet air de santé et d'activité qu'on remarque ordinairement dans les paysans danois.

A peu de distance de Copenhague, nous passâmes près d'un grand obélisque que les habitans érigèrent, en 1793, en l'honneur de Christian VII, lorsqu'il abolit l'esclavage. Quatre statues de femmes, d'un style gracieux, entourent le piédestal.

Les portes de Copenhague sont garnies de herses qui lui donnent l'air imposant d'une place de guerre. Elle est d'ailleurs bien fortifiée, et ses remparts sont garnis de canons. Les maisons sont élevées et commodes, mais l'architecture n'en est pas régulière. Les rues sont larges et ont l'avantage d'avoir des trottoirs.

La bourse est un bel édifice antique. L'intérieur en est rempli de boutiques. Le nouveau palais est un superbe bâtiment, situé sur une place entourée d'édifices construits avec goût, et au milieu de laquelle est la statue équestre de Christian V. Les autres beaux bâtimens qui ornent cette ville, sont les palais du grand trésorier et du prince Augustenbourg. Nous visitâmes l'hôpital et les casernes, et nous les trouvâmes dans le meilleur ordre. Il existe une autre grande place, ornée de la statue équestre de Frédéric V. Cette statue fut payée à l'artiste qui l'exécuta, un demi-million de rixdalers, et il eut en outre une pension annuelle de mille dollars. On s'occupe avec activité de la reconstruction de l'ancien palais, qui fut détruit il y a quelque temps par un incendie occasioné par un feu de cheminée.

Parmi les églises, celle du Sauveur me parut

infiniment supérieure à toutes les autres par la grandeur du dessin et par la beauté de l'architecture.

Le théâtre est un superbe bâtiment ; mais comme il n'est ouvert que pendant l'hiver, nous ne pûmes juger si le jeu des acteurs et les décorations répondaient à la beauté de l'extérieur. J'allai voir un petit théâtre hors de la ville. La danse de corde était le seul amusement qu'il offrît. Je vis un des Princes royaux dans une loge d'avant-scène. Il n'était accompagné que d'un aide-de-camp. Il était vêtu simplement, et le ruban de je ne sais quel ordre était la seule marque de distinction qu'il portât.

Le Jardin du Roi est une des promenades les plus à la mode. Il est très-bien tenu, distribué avec goût, et c'est sans contredit le plus beau de Copenhague. Il contient un grand nombre d'orangers, et est orné de quelques belles statues. Pour ajouter à ses agrémens, on emploie quelquefois le secours de la musique, et les dames s'y promènent fort tard dans les soirées d'été. Les remparts de la ville offrent aussi une belle promenade ; mais elle est peu fréquentée par les hautes classes.

L'université, fondée en 1475, est un bel édifice. Les professeurs, de même que ceux des académies pour la guerre et pour la marine, sont des hommes de talens supérieurs. La bibliothèque royale contient plus de trois cent mille volumes, dont plusieurs sont très-précieux. C'est là que sont déposés les manuscrits du célèbre voyageur M. Niebuhr. On nous fit voir le premier livre qui fut imprimé en Danemarck : il est daté de 1492.

On regarde le port comme supérieur à tous ceux de l'Europe. Nous vîmes au milieu de la ville plusieurs vaisseaux qu'on chargeait et qu'on déchargeait, les canaux qui communiquent avec la mer étant assez larges et assez profonds pour permettre aux bâtimens d'y passer et d'y repasser.

Nous fûmes très-satisfaits de la visite que nous fîmes à la galerie royale et au muséum; nous y trouvâmes beaucoup d'objets rares et précieux. Il faut avertir les professeurs de l'heure où l'on désire voir cette belle collection, afin que chacun se trouve à son poste, et payer pour cette visite environ une guinée. Une fois l'heure fixée, il faut que le paiement s'effectue, quand même

quelque accident empêcherait un voyageur de s'y rendre.

Les environs de Copenhague sont pittoresques, bien cultivés, et embellis par un grand nombre de maisons bien bâties avec de grands et beaux jardins qui ont vue sur la mer. Nous entrâmes dans une de ces maisons de campagne qui, outre son élégance et le charme particulier de sa situation, est encore remarquable pour avoir été le quartier-général du lord Cathcart.

Il se trouve aussi dans les environs plusieurs palais royaux. Le plus magnifique est celui de Friederichsburg. La chapelle et le salon des chevaliers sont de toute beauté. Le jardin en est grand et orné de quelques belles statues.

Le dimanche, les habitans font ordinairement une excursion à la campagne; ils emportent avec eux des rafraîchissemens, dînent en plein air, et vont ensuite se promener dans le parc du Roi qui est souvent honoré de la présence de la famille royale qui y fait dresser une tente sous laquelle elle prend des rafraîchissemens, et qui paraît jouir de la beauté agreste du local.

Copenhague contient environ cent mille habi-

tans, qui sont en général actifs et industrieux : mais un fatal penchant pour les liqueurs fortes neutralise dans les classes inférieures une partie de l'effet de ces vertus. L'éducation y est peu répandue. Leur conduite envers les étrangers ne répond pas à ce qu'on devrait attendre d'une nation civilisée. Ils sont à cet égard bien différens de leurs voisins les Suédois. Ils ont un caractère particulier de loyauté, et ils sont chauds et sincères dans leur attachement à leur souverain.

Le Roi visite souvent le palais de Friederichsburg. Sa situation rurale et retirée forme contraste avec le tumulte de la cour, et Sa Majesté a beaucoup de goût pour l'agriculture. Quoiqu'il soit sur le trône depuis 1808, son couronnement n'a pas encore eu lieu; mais on croit cette cérémonie fixée à une époque peu éloignée. Le Roi vit avec économie, et n'aime pas l'appareil de la grandeur. Il se promène souvent sans être même suivi d'un domestique, sans aucune marque de distinction, et montre la plus grande affabilité à tous ceux qu'il rencontre.

Nous fîmes un voyage très-agréable jusqu'à Elseneur, par une belle route en gravier, bordée

d'arbres des deux côtés, et ornée d'élégans édifices. Les plus remarquables sont les maisons de König et du comte de Bernsdorf. Devant la dernière est un monument qui fut érigé lorsque le comte délivra ses paysans de l'esclavage féodal.

Nous ne restâmes qu'un seul jour à Elseneur. C'est une petite ville peu intéressante, dont les rues sont étroites et dont les édifices n'offrent rien de remarquable. Nous vîmes en passant la Cathédrale et l'Hôtel-de-ville, qui nous parurent tous deux d'une construction fort médiocre.

La situation de la ville est pourtant délicieuse, et son port est un des plus considérables de l'Europe, tous les vaisseaux arrivant de la Baltique ou s'y rendant, étant obligés d'y passer, et de payer au Danemarck les droits du Sund. A gauche du port s'élève le fort de Crônenbourg, construit en pierre, et qui a un air de magnificence et de grandeur qui le fait ressembler à un palais plutôt qu'à une forteresse. On voit dans ce fort l'appartement qu'y occupa autrefois l'infortunée reine Matilde. Nous y eûmes la belle vue de soixante-dix voiles marchandes venant de la Baltique, et dont la plupart étaient des bâtimens du port de deux et trois cents ton-

neaux. On peut voir distinctement la côte de Suède, et par un beau temps on peut faire en moins de trente-cinq minutes le passage de ce port à Helsingbourg.

La population d'Elseneur monte à environ cinq mille cinq cents âmes.

L'esprit plein du divin Shakespeare, nous fîmes une excursion au celèbre jardin d'Hamlet. Il est situé à environ deux milles de la ville, et est distribué avec goût en allées et en bosquets enchanteurs. Du haut de quelques éminences on a la vue des côtes du Danemarck et de la Suède, et d'innombrables bâtimens de toute espèce voguant sur l'Océan.

Nous vîmes aussi la plate-forme sur laquelle la tradition dit qu'Hamlet vit paraître le spectre de son père. Il n'y reste que les ruines d'une tour qui s'élevait autrefois en cet endroit, et qui n'est plus qu'un amas de décombres.

Ayant visité le port et vu les antiquités de la ville, nous retournâmes à Copenhague.

J'ai des remercîmens à faire à M. Foster, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, pour les bontés et les attentions soutenues qu'il eut pour moi pendant mon séjour à Copenhague.

J'en dois aussi à son aimable et charmante épouse, dont les talens et l'urbanité ne sont pas des plantes indigènes dans ce climat. Leur politesse me fut d'autant plus précieuse, que les habitans sont peu disposés à admettre des étrangers dans le cercle particulier de leurs familles, et que sans eux j'aurais eu peu d'occasions de me faire une idée de la société et des usages de Copenhague. J'eus aussi l'honneur de voir le marquis de Bonay, ambassadeur de S. M. le Roi de France, dont j'avais fait la connaissance à Vienne. J'assistai à une fête donnée en commémoration de la victoire de Waterloo, par le comte de Dohna, ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Prusse, et j'eus l'honneur d'y être présenté à différentes personnes de distinction, entre autres à des dames d'un haut rang, qui me parurent aimables et accomplies.

Nous retournâmes à Hambourg par la route, et nous ne tardâmes pas à en partir pour nous rendre à Brême. Nous traversâmes le beau pont près de Harbourg, dont on a tant vanté le plan et l'exécution. L'armée française s'est fait un grand mérite d'avoir laissé subsister un si noble monument de ses travaux et de ses talens. Je ne

prétends la priver d'aucune espèce de gloire qu'elle peut avoir justement acquise; mais le fait est que le bois employé à sa construction fut pris, par forme de réquisition, chez M. Pierre Godefroy, négociant à Hambourg, et que les ouvriers, au nombre de près de deux mille, qui y travaillèrent, étaient des habitans de cette ville, qui furent aussi requis pour cet ouvrage. L'opinion générale est que la solidité n'en égale pas la beauté, et qu'il ne durera pas plus de dix ans. En attendant, la recette du droit qu'on y perçoit couvre à peine les frais de son entretien; car il n'y passe guère que des voitures de poste, toutes celles de roulage allant par eau jusqu'à Harbourg. Près du pont sont deux petits bacs conduits d'une rive à l'autre par le moyen d'une corde, comme on en voit dans plusieurs parties de l'Angleterre; ce qui offre l'avantage de pouvoir faire ce passage en peu de temps, dans toute saison et par tous les vents.

Harbourg est une petite ville, mais bien fortifiée, ayant de bons remparts et un pont-levis. Elle souffrit beaucoup, comme tant d'autres villes, pendant la dernière guerre, ayant été bombardée plusieurs fois par les Français. En y

entrant, nous ne vîmes autour de nous que des ruines de maisons, tristes marques des dévastations de l'ennemi.

De là à Brême la route est passable, et le pays n'offre aucun intérêt.

Brême est une grande ville bien bâtie, située sur le Weser, contenant environ quarante-six mille habitans. Elle fait un commerce aussi étendu que florissant. Des bancs de sable mouvans empêchent les grands bâtimens d'arriver jusqu'à la ville, et ils sont obligés de faire leur chargement et leur déchargement à Bracken, qui en est éloigné de huit milles d'Allemagne. Nous descendîmes à l'hôtel de Philadelphie, où nous fûmes très-bien logés, et où nous trouvâmes toutes sortes de politesses et d'attentions.

La Cathédrale est un des plus beaux bâtimens de cette ville. On y voit un caveau qui a la propriété de préserver les corps de la putréfaction. Cette église est un édifice qui a de spacieux souterrains dans le style gothique. La bourse, l'arsenal et la prison sont des édifices parfaitement adaptés à l'usage auquel ils sont destinés. On y voit plusieurs places, dans quelques-unes desquelles des marchés sont établis. L'une d'elles

est ornée d'une belle statue du géant Roland. Le Weser divise Brême en vieille et nouvelle ville. Elles sont jointes dans la principale rue par un pont de bois. Les habitans, autant que nous en pûmes juger, paraissent actifs et industrieux.

De Brême, nous allâmes à Osnabruck par Diepholz. Le pays est sablonneux, stérile et sans intérêt jusqu'aux environs d'Osnabruck; mais là nous fûmes enchantés du paysage qui nous entourait. Les terres sont fertiles et bien cultivées. On y voit alternativement des pâturages, des collines et des bois de pins. Nous fûmes surtout frappés de la grosseur des arbres, et nous en mesurâmes un dont le tronc avait environ vingt-cinq pieds de circonférence. Les branches en étaient proportionnées, et il s'élevait à une hauteur considérable. La situation d'Osnabruck est fort agréable; mais la ville n'est pas régulièrement bâtie et les maisons en sont fort basses. On lui suppose de huit à neuf mille habitans.

Les plus beaux édifices sont la Cathédrale, où l'on voit des restes précieux d'antiquités, et l'Hôtel-de-ville, où l'on conclut la paix de 1648. Nous y vîmes les portraits de tous les ambas-

sadeurs qui avaient assisté aux conférences célèbres terminées par la ratification du traité de paix. On y conserve aussi deux boîtes de bois dans lesquelles on déposait, au profit des pauvres, les amendes auxquelles étaient soumis les ambassadeurs qui arrivaient après une certaine heure, un lustre qui servait pour leurs assemblées du soir, et un verre sur lequel sont peintes les armes des différentes puissances qui prirent part à ces conférences. On y voit deux livres qui contiennent les armes des anciens évêques d'Osnabruck.

Le *Freyung* est le rendez-vous favori des habitans : il offre une promenade très-agréable. Cette ville a plusieurs manufactures où l'on fabrique de grosses toiles. La route jusqu'à Munster offre plusieurs hauteurs; mais elle est en bon état. Le pays est fertile et bien cultivé.

Munster est une grande ville bien fortifiée: les maisons en sont très-hautes et couvertes de toits qui se terminent en pointe. Celles des principales rues sont garnies de colonnes qui leur donnent un air imposant.

L'Hôtel-de-ville est le principal édifice public qui mérite attention. Ce fut là que le traité de

paix de 1648 fut définitivement signé. On conserve dans un des appartemens le portrait des ambassadeurs qui le ratifièrent, les coussins sur lesquels ils s'asseyaient et le crucifix auquel ils adressaient leurs prières pour le succès des négociations. Le bâtiment le plus remarquable ensuite est la cathédrale. Le style de l'architecture en est partie gothique, partie romain. Nous vîmes, sur le clocher de l'église de Saint-Lambert, trois piques en fer sur lesquelles furent placées les têtes de Jean-de-Leyde et de deux de ses complices. Ce fanatique, à la tête des anabaptistes, se rendit maître de la ville, et y commit force atrocités avec ses sectateurs. On montre aussi les pinces de fer dont on se servit pour le supplice qui termina les jours de ces enthousiastes.

Le palais est un bel édifice, mais qui n'a aucun caractère de grandeur ni de majesté. Il s'y trouve un beau jardin d'une étendue considérable. Le terrain sur lequel étaient autrefois les fortifications, forme aujourd'hui de belles promenades et des jardins.

Cette ville était très-riche avant qu'elle eût été envahie par les Français qui s'emparèrent de ses plus précieux trésors, et des ornemens en ar-

gent massif qu'on gardait dans la cathédrale, et qui imposèrent en outre de très-lourdes contributions.

Les habitans n'ont pas un air de santé et sont peu soigneux de leur mise. Les femmes ne sont pas jolies, mais elles sont en général bien élevées. Cette ville était remplie de soldats de l'armée alliée, blessés à la bataille de Waterloo. Nous causâmes avec plusieurs chirurgiens de l'hôpital, qui nous assurèrent que les convalescens présentaient à chaque instant des pétitions pour qu'on leur permît de rejoindre l'armée. On entendait souvent des Prussiens faisant partie de la *Landsturm*, se plaindre de ne pouvoir vaincre ou mourir pour leur roi sur le champ de bataille. Un des chirurgiens, fils d'un ministre, attaché à l'un des corps de cette armée, nous dit que la ligne était composée indistinctement de nobles, de ministres, de professeurs, d'étudians, de négocians, de paysans, la plupart volontaires, et tous remplis d'un enthousiasme noble et patriotique pour la bonne cause.

On rapporte une anecdocte curieuse sur le père de ce chirurgien. Frédéric le Grand, à la mort d'un de ses chapelains, voulant le rempla-

cer par un homme de talens, prit le moyen suivant pour s'assurer de ceux de ce ministre qui demandait cette place. Il lui dit qu'il lui fournirait lui-même, le dimanche suivant, un texte sur lequel il aurait à prononcer un sermon impromptu. Celui-ci accepta cette proposition; la singularité d'un tel sermon fit du bruit, et attira un nombreux auditoire dans la chapelle du roi. Frédéric arriva vers la fin des prières; et, lorsque le ministre monta en chaire, un des aides-de-camp de Sa Majesté lui remit une lettre cachetée. Le prédicateur l'ouvrit, et n'y trouva que du papier blanc. Il ne perdit pas sa présence d'esprit dans un moment si critique. Tournant la feuille des deux côtés: « Mes frères, dit-il, « il n'y a rien ici, il n'y a rien là; mais c'est de « rien que Dieu a créé toutes choses. » Et il fit un admirable sermon sur les merveilles de la Création.

LETTRE XLVI.

Départ de Munster. — Description de La Haye. — Habitans. — Costume hollandais. — Voyage à Helvœtsluys. — Paquebots. — Voyage à Harwich. — Arrivée à Londres.

La Haye, août 1815.

De Munster, nous nous rendîmes à La Haye, jolie ville, bien fortifiée, et dont les maisons produisent un effet agréable par leur régularité : elle n'est qu'à deux milles de la mer, et la situation en est délicieuse. Parmi les plus beaux édifices, il faut compter le Palais royal, celui où s'assemblent les Etats, et celui de la princesse d'Orange.

La ville est ornée de plusieurs belles promenades qui sont très-fréquentées. Le parc, qu'on regarde comme un des plus beaux de l'Europe, est aussi un rendez-vous favori. Il serait véritablement difficile de faire l'énumération de toutes les promenades agréables dont les environs sont

remplis. Les églises sont en général d'une architecture médiocre ; l'intérieur en est propre, mais sans ornement.

Autant que nous pûmes nous en assurer, les habitans paraissent n'avoir qu'une société choisie, et ne se soucient pas d'admettre les étrangers dans leurs cercles. Nous eûmes l'honneur d'assister à un bal donné par M. James, chargé d'affaires britannique, où se trouvaient beaucoup de dames hollandaises de haut rang. Elles étaient habillées à la mode de France ; mais elles ne ressemblent aux françaises que par l'extérieur, car elles sont de la plus grande réserve, quoiqu'on dise que dans les sociétés particulières elles ne manquent pas d'amabilité.

La mise des femmes de la classe mitoyenne est fort singulière. Elles portent en général des robes à longue taille, d'étoffe de laine ou de coton rayée, trois ou quatre jupons fort épais, des bas noirs et de gros souliers à grandes boucles d'argent. Leur tête est couverte d'un bonnet noué sous le menton, surmonté d'une espèce de chapeau noir. Elles ont ordinairement des colliers et de grandes boucles d'oreilles en or, et des anneaux du même métal presque à tous les doigts.

Les hommes sont fortement constitués, ont de l'embonpoint, des couleurs vives et des yeux perçans. Leur costume le plus commun consiste en un gilet rouge, des pantalons à la cosaque, de gros souliers, des boucles énormes, une perruque ronde sans poudre et un petit chapeau. Ils ont continuellement la pipe à la bouche. Ils semblent intéressés et soupçonneux, mais honnêtes. Ils ont ordinairement les mains dans leurs poches, comme s'ils craignaient d'être volés. Une espèce de grimace leur tient lieu de sourire, et ils sont civils sans être polis.

L'armée révolutionnaire entra dans cette ville en 1795, et la quitta en 1813. Le séjour qu'elle y fit ne s'effacera pas promptement du souvenir des habitans. Un des maux qui en résultèrent, fut qu'il donna un coup fatal aux mœurs que les Hollandais avaient jusqu'alors conservées sans tache. Nous eûmes l'honneur de voir le Roi se rendre en grand cortége à la chambre des représentans, au milieu des acclamations réitérées d'un peuple loyal. Nous le vîmes ensuite au Théâtre Français où il fut accueilli avec encore plus d'enthousiasme. C'était le jour de sa naissance, et il parut fort touché des marques d'affection qu'on lui

prodiguait. La ville est traversée par plusieurs canaux sur lesquels il se trouve quelques ponts assez bien construits. Des paquebots en partent pour toutes les parties de la Hollande. Les environs sont délicieux et embellis d'édifices et de palais élégans. Celui de Rysvyck, où la paix fut conclue, est situé à un demi-mille de la ville.

Je fus dans la nécessité désagréable de laisser M. Maxwell dans cette ville, attendu qu'il devait se rendre à Spa avant de retourner en Angleterre. Nous avions partagé les plaisirs et les dangers de notre voyage, et cette séparation me causa le plus vif regret. J'avais, en beaucoup d'occasions, profité de la bonté de son jugement et de ses connaissances nombreuses, et rien n'était plus agréable que son entretien et son urbanité.

Une bonne route me conduisit à Delft, petite ville bâtie comme le sont toutes les villes d'un ordre inférieur en Hollande. Elle est traversée par un canal bordé par des arbres ; ce qui lui donne un air pittoresque. Elle n'est remarquable que pour avoir donné le jour au célèbre Grotius. Ayant traversé un canal par le moyen d'un bac, j'arrivai dans une île où l'on me loua un misérable cabriolet avec un cheval qui était si bien assorti,

que je ne saurais dire lequel était le plus mauvais. Après une demi-heure de marche dans ce splendide équipage, je passai la Meuse à Briel dans un autre bac. Le passage fut pénible, mais les bateliers sont adroits et attentifs, et les bacs très-bons. Je gagnai le rivage sans autre accident que d'être un peu mouillé.

Briel est une grande ville bien bâtie, qui fait un grand commerce avec toutes les parties de la Hollande. On y trouve beaucoup de voitures pour aller à Helvœtsluys, qui n'en est éloigné que de sept milles d'Angleterre. Je me mis dans une d'elles, et j'y arrivai presque en une heure. Helvœtsluys est une petite ville irrégulièrement bâtie, et traversée par un canal sur lequel se trouve un bon pont en bois. Les fortifications en sont bonnes, mais le port est fort exposé, et n'offre pas un abri très-sûr contre les tempêtes auxquelles cette mer est souvent sujette dans les mois d'hiver. Les paquebots remontent le canal, mais ils y sont encore en danger et exposés à des accidens, la mer étant rarement calme et s'y précipitant avec furie. Notre paquebot pour Harwick fut retenu trois jours par le mauvais temps et les vents contraires. La ville est en-

nuyeuse, et les environs en sont stériles et dépourvus de tout intérêt. On est médiocrement logé à l'auberge du paquebot d'Angleterre où je descendis, et tout s'y paye au poids de l'or.

Ennuyé d'être retenu si long-temps, notre capitaine se détermina à braver les vents contraires, et mit à la voile, aux prières plusieurs fois réitérées de tous les passagers. Le long séjour que le paquebot avait fait dans le port contribua à le remplir. La compagnie était fort mélangée. Il s'y trouvait un commissaire des guerres très-hautain, et un capitaine à demi-paye, avec leurs femmes, et qui tous deux revenaient, je crois, de Malte; deux jeunes Anglais qui avaient quitté Londres trois mois auparavant, et qui, après avoir vu Bruxelles, Paris, etc., y retournaient la poche vide et la tête pleine des observations qu'ils avaient pu faire pendant leur courte excursion; un négociant hollandais et un maître d'école qui se rendait à Londres pour y acheter des livres. Mais le groupe le plus amusant se composait de deux Juifs, l'un marchand, l'autre commis d'une maison de commerce d'Hambourg, qui prétendaient connaître tous les passagers qui se trouvaient à bord, et qui ne

purent réussir auprès d'un seul. Le commis parlait beaucoup de ses spéculations commerciales, et se vantait d'avoir des liaisons avec un des derniers lords-maires de Londres. Pour achever le tableau, nous avions un industrieux Irlandais qui avait quitté l'Angleterre avec sa femme et ses deux enfans, pour aller recueillir des sangsues en Hollande; et ils en rapportaient une bonne provision dans une grande caisse.

Nous eûmes une traversée fort désagréable, attendu les vents contraires et le grand nombre de passagers. Le capitaine se promenait sur le pont d'un air d'importance, ayant sous le bras un télescope dont il se servait de temps en temps, comme s'il eût voulu reconnaître une ligne ennemie cherchant à l'attaquer. Le commissaire et sa femme furent les seules personnes à qui il crut devoir témoigner quelque attention; car il n'adressa la parole qu'à eux pendant tout le passage. Il écouta pourtant d'un air de complaisance les complimens que le marchand juif lui adressa sur sa science nautique, quand on aperçut la terre.

Dès qu'on eut jeté l'ancre dans le port, le capitaine fit mettre en mer sa chaloupe, et se ren-

dit à terre sans prendre congé de personne, à l'exception des deux privilégiés dont j'ai déjà parlé, comme s'il eût été quelque passager de distinction, et non le capitaine du paquebot. Mais je ne pensais qu'au plaisir de revoir un rivage que j'avais quitté depuis près de deux ans. N'y ayant rien à Harwich qui pût me retenir, je partis à l'instant pour Londres, et m'empressai de porter au ministère des affaires étrangères le paquet que M. James, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne, m'avait fait l'honneur de me confier.

Il est impossible de décrire la satisfaction que j'éprouvai en me retrouvant dans un pays qu'après ma patrie je préfère à tous les autres. Je n'essaierai pas de faire une comparaison détaillée entre l'Angleterre et les autres Etats du continent que j'ai visités : mais le contraste est trop frappant pour n'en pas dire un mot. Moins favorisée par la nature que plusieurs royaumes qui en sont voisins, l'Angleterre a des avantages qui n'appartiennent qu'à elle. Si elle ne jouit pas de la douce température et du ciel serein de l'Italie, ses cercles domestiques, et son coin-du-feu enjoué, en sont un ample dédommagement. Si elle

n'est pas le berceau des arts, les belles collections qu'elle possède de leurs plus précieux restes prouvent l'encouragement qu'elle leur donne; et le goût qui préside aux choix qu'elle en fait, annonce qu'elle sait apprécier leur mérite. Mais par-dessus tout, son excellente constitution, la sagesse de ses législateurs et la douceur de son gouvernement, lui assurent un degré de liberté civile et religieuse tout-à-fait inconnu aux étrangers, et la splendeur de ses faits-d'armes et l'étendue de son commerce, l'ont rendue l'objet de l'admiration et de l'envie de tout l'univers.

APPENDIX.

Copie du passe-port turc.

(Voyez page 50 du second volume).

Passe-port turc.

Sceau du Sultan.
(au centre),

....

Son serviteur (de Dieu) Assaiyid Ahmed.
(du côté gauche),

....

Je me confie en Dieu.
(au haut de la page),

.. ..

Point de victoire qui ne vienne de Dieu.
(du côté droit),

....

Et ma prospérité ne vient que de Dieu.
(L'écriture du bas de la page n'était pas lisible.)

Copie.

....
....
....

Traduction.

Aux magistrats, juges et effendis de Tarabalija, Arhus et Kurdus, puisse leur science s'augmenter et les rendre le modèle des hommes les plus célèbres et les plus nobles! à leurs vaivodes, aux chefs du peuple, et au commandant de Darband, puisse leur gloire s'accroître! on fait savoir que des officiers anglais — et — deux hommes de confiance, avec leur domestique, allant de Tarabalija à Athènes, doivent être conduits d'une manière hospitalière, avec un courrier, pour des causes qui nous sont connues; on leur fournira tout ce qui sera nécessaire à leur voyage, et l'on observera à leur égard tous les usages de l'hospitalité. Afin qu'ils puissent voyager en sûreté, et être conduits de Tarabalija à Athènes où ils se rendent, notre Divan a écrit et rendu cette ordonnance et l'a envoyée par un courrier. Dieu le voulant, il faut, à leur arrivée, de la manière qu'on vient de le dire, les usages de l'hospitalité observés, qu'on les conduise en sûreté et avec diligence, au but de leur voyage. Agissez conformément à cet ordre.

Le 17 du mois de Zi-l-Kaada, l'an 1229.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE, RUE DES RATS, Nº 14.



